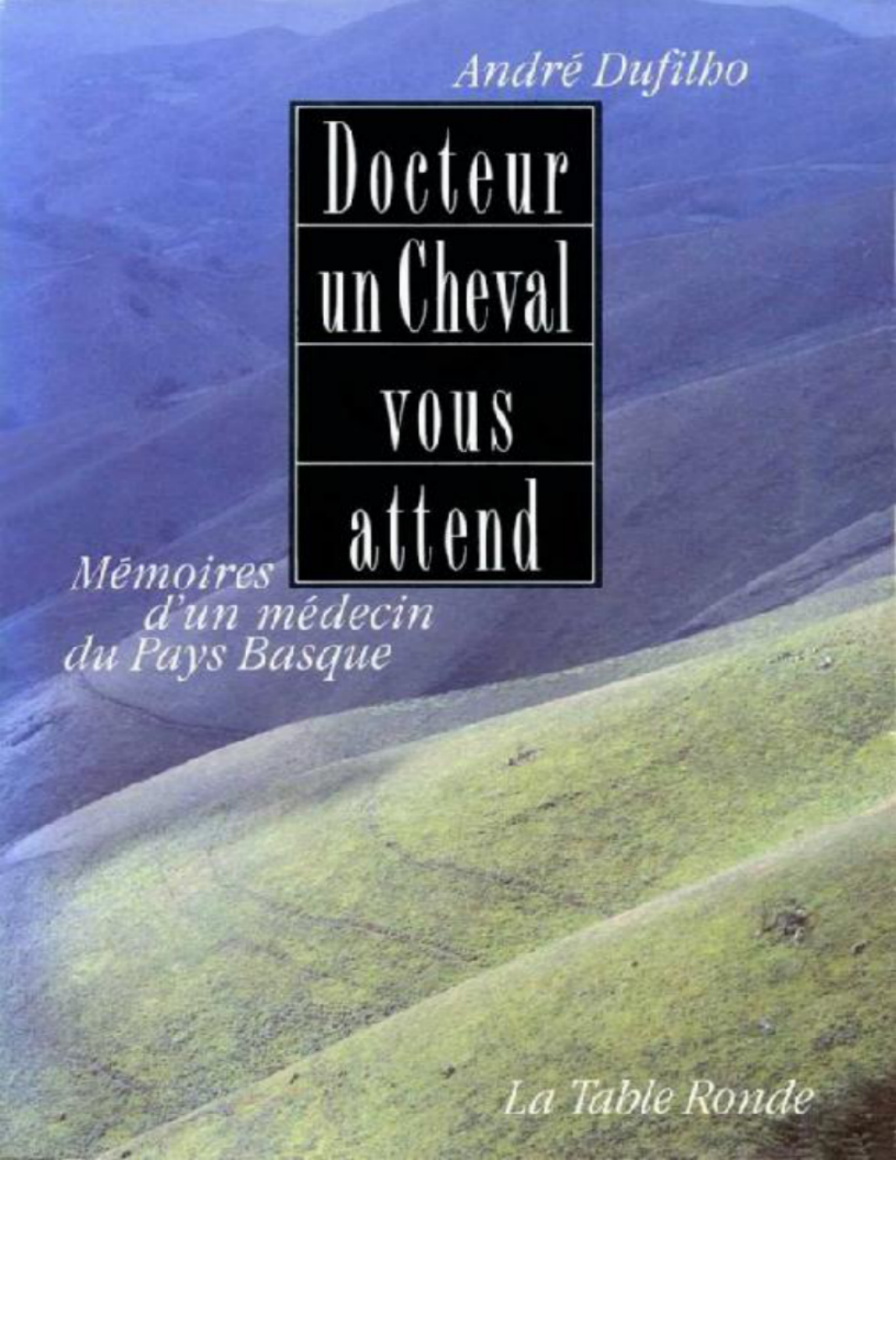


**«Docteur, un
cheval vous
attend» :
mémoires d'un**

André Dufilho

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



André Dufilho

Docteur
un Cheval
vous
attend

*Mémoires
d'un médecin
du Pays Basque*

La Table Ronde

ANDRE DUFILHO

« DOCTEUR, UN CHEVAL VOUS ATTEND »

Mémoires d'un médecin du Pays Basque

LA TABLE RONDE 40, rue du Bac, Paris 7^e

© Éditions de La Table Ronde, 1979 et 1989.
ISBN 2-7103-0392-2

Table des matières

« DOCTEUR, UN CHEVAL VOUS ATTEND »

1 MES DÉBUTS

2 LES VILLAGES DE LA VALLÉE

Le ravin d'Haïra

3 LES LUTTES DE TOUS LES JOURS

4 TRAS LOS MONTES

5 JEAN DINEUR

6 LA DURETÉ DE LA VIE

7 LES BERGERS D'AMÉRIQUE

8 MÉDECINS ET CHIRURGIENS

9 L'EMPIRISME ET LE DON

10 LA MALADIE D'AUTREFOIS

11 LES MIRACLES DE LA LIBÉRATION

Les périls de la facilité

12 MALADES ET MÉDECIN

La confiance

Le temps perdu

MES DÉBUTS

« Le médecin sous-lieutenant Dufilho accompagnera le détachement automobile en moto. Le convoi, sous les ordres du lieutenant X..., partira à sept heures de la caserne du 57^e RI, où il sera formé à six heures. »

Cet ordre militaire du 10 septembre 1937 va, une première fois, orienter ma vie.

Nous partons en manœuvres dans la région de Pau pour plusieurs jours. Dans deux semaines, je termine mon service militaire et je songe à ma future installation.

Pendant cette courte période, s'organise une répétition générale de la guerre, en progressant sur le terrain. Les moissons sont faites et les cultures ne souffriront pas de cette invasion d'hommes et de matériel.

Au gré de notre avance vers le sud en terrain conquis, des repas sont improvisés et les officiers de ce bataillon de manœuvres se réunissent autour d'une table de fortune.

Dans la liberté de la popote, les individus s'affrontent parfois en dépit des grades. C'est alors que je me range avec passion aux côtés d'un sous-lieutenant nouvellement promu, Jean Etcheverry-Aïnchart, arrivé depuis quelques semaines seulement au régiment : il a fort à faire contre l'opinion d'un chef de bataillon à l'égard duquel je ne nourris aucun sentiment chaleureux.

Rapprochés fortuitement dans cet après-midi de liberté, puisque c'est un dimanche qui clôt les manœuvres, nous partons jusqu'à Pau en moto. Je revois encore avec précision ce café de la place Royale.

Nous évoquons l'avenir, le mien, tout proche...

Il parle de son pays, privé de médecin depuis plusieurs mois. Je m'étonne.

- Plusieurs jeunes sont venus voir. Aucun n'a osé s'y installer. Ils sont repartis aussitôt...

- Pourquoi ?

- ... Ce pays est trop dur, trop pénible. Il n'y a que des maisons très éloignées dans la montagne. Le médecin ne peut les atteindre qu'à cheval ou à mulet. Il lui faut souvent des heures pour faire l'aller et retour, quel que soit le temps.

- Mais alors, il doit posséder son propre cheval ?

- Non : il serait inutilisable. Il s'agit d'une vallée profonde, de plus de vingt kilomètres, qui s'enfonce vers le sud en Espagne, desservie par une route goudronnée qui suit le torrent. On peut donc l'utiliser en voiture. Les malades laissent au médecin un cheval ou un mulet à un endroit convenu avec lui, sur la route, pour qu'il se rende jusqu'à leur maison.

Je découvre sur la carte Saint-Étienne-de-Baïgorry, chef-lieu de canton, à l'entrée de la vallée des Aldudes, presque française en Espagne, au fond du Pays basque.

J'ignore encore tout de ce pays.

Mes aspirations, mon désir d'une médecine complète, la joie des difficultés à vaincre sur les chemins, les improvisations dans le drame et l'isolement, une responsabilité totale, tout ce dont j'avais rêvé si longtemps, si souvent, tout cela soudain m'est offert.

J'avais envisagé depuis mon enfance cette forme d'aventure. J'imaginai, maintenant que la vision se précisait, des transports sur des brancards, des marches, des visites à cheval, des interventions sur une table de cuisine, éclairé par une lampe tempête. Tout autour, une famille anxieuse, des regards inquiets, des enfants blottis contre leur mère, des grand-mères qui prient dans la pénombre.

J'allais être comblé au-delà de tout ce que mon imagination avait souhaité vivre ; une médecine de brousse avec toutes ses exigences, ses difficultés et ses joies.

J'ai la vision réconfortante de ma connaissance du cheval, de mon entraînement à la voltige. Je pouvais monter des heures à cheval sans la moindre sensation de fatigue. Il y a un mois, alors que j'accompagnais à cheval un bataillon d'insoumis, en manœuvres au camp de Souges, l'un d'eux, goguenard, me crie - « à terre et à cheval ». Je le regarde dans les yeux. Je mets mon cheval au galop sur le bas-côté de la route, et, casqué, avec mon ceinturon et mon baudrier, je fais deux « à terre à cheval » à la suite. Toutes ces images tourbillonnent dans ma tête.

- J'ai une permission libérable de douze jours. Avant la fin de celle-ci, je serai installé à Saint-Étienne-de-Baïgorry.

*

* *

De retour à Bordeaux, je me procure un matériel - instruments et mobilier médical indispensables. Je n'ai pas le temps maintenant de prospecter Baïgorry pour trouver un logement. Je vais m'installer provisoirement dans une pension de famille qui vient de s'ouvrir. Je

retiens deux pièces au premier étage. L'une sera ma chambre, l'autre mon cabinet de consultation. Les malades attendront dans le hall d'entrée. Au début, il est vraisemblable que j'aurai peu de consultations à mon cabinet. Je ne serai alerté que pour des visites.

Plus tard, j'aviserais sur place, en tenant compte de mes possibilités budgétaires.

Je vais commencer mon travail avec ma 5 CV Peugeot, un petit cabriolet que j'ai pu acheter d'occasion avec ma solde de médecin sous-lieutenant. La résistance de cette petite auto m'étonnera tous les jours. Peu de voitures m'auront procuré autant de satisfactions morales que celle-ci. Elle me donnait notamment une impression de confort, de « chez soi », que je n'avais pas ressentie en moto.

En quelques jours les formalités d'inscription de mon diplôme à la Préfecture sont terminées.

*

* *

Pendant ces manœuvres militaires, j'étais logé dans le petit presbytère de Serres-Morlaas. Le curé de la paroisse, à mon départ, sachant que j'allais m'installer à Baïgorry, m'avait fait un mot de recommandation pour un de ses condisciples, vicaire là-bas.

Celui-ci, dès que je le contactai, se mit à ma disposition pour m'accompagner dans certains « quartiers » éloignés. C'est ainsi que je fis connaissance du ravin de Béléchy, qui séparait les communes de Baïgorry et de Banca. L'accès de ce ravin se faisait par une petite rampe pavée grossièrement de gros cailloux devant la maison Menta, qui faisait auberge et où se trouvait le maréchal-ferrant. C'est là que je trouvais souvent la monture qui m'attendait pour me porter dans ce quartier. Elle était attachée à l'une des poutres de travail, où il installait les vaches et certains chevaux difficiles à tenir, pour les ferrer.

Pour atteindre le chemin, le passage était si étroit qu'il n'était accessible qu'à un cheval ou un mulet chargé. Le rocher, truffé de châtaigniers aux feuilles rousses d'octobre, paraissait brun rouge.

J'appris que les maisons étaient dispersées plutôt sur la hauteur, où se trouvaient des plateaux propices à la culture du maïs. Elles se trouvaient ainsi toutes proches des troupeaux qui restaient là pendant toute la bonne saison. Les pâturages s'étendaient jusqu'à la frontière. Un des fils de chaque maison - les familles étaient encore très nombreuses - restait là-haut l'été pour surveiller les brebis, les traire et descendre leur lait sur un petit âne. Les fromages se préparaient à la

maison.

Peu à peu, au hasard des appels chez les malades, je fis moi-même connaissance de nombreux endroits, insoupçonnés des touristes, qui ne pouvaient se douter de la vie véritable des hommes et des femmes du pays, et de l'acharnement dont ils devaient faire preuve dans les moindres gestes quotidiens.

Il s'agissait pour moi de mériter la confiance et chaque jour nouveau m'en fournissait l'occasion. C'était d'autant plus méritoire que j'étais l'étranger, « Kaïscoïna ». Quand j'avais débarqué certains bagages de ma petite auto, plusieurs hommes s'étaient regardés avec un petit sourire, quand ils avaient aperçu, au milieu de divers objets médicaux, une paire de bottes de cheval en cuir gras.

Je ne comprenais pas la langue, mais j'interprétais la mimique. Il fallait leur montrer que le jeune médecin-qui-venait-de-la-ville n'était nullement gêné par tout ce qui touchait au cheval.

Dès les premiers jours, je m'amusais quand ils me tenaient prudemment les rênes pour m'aider à monter, en me donnant des conseils.

- Lâchez-le donc et donnez-moi les rênes.

J'ajustais alors mes étrivières et je sautais à cheval en voltige.

Bien que très important d'un point de vue humain, il ne s'agissait là que de l'abord extérieur du personnage inconnu que j'étais pour eux. Ils étaient certainement aussi impatients et inquiets de connaître mes capacités professionnelles que je pouvais l'être moi-même de commencer à vivre, ici, mon métier.

*

* *

Dès mon arrivée, je fus frappé par les visages austères des hommes vêtus de noir pour se rendre à la messe du dimanche, par les silhouettes des femmes, voilées de leur cape noire, et par le côté mystérieux et impénétrable de leur langue.

Mon père, encore très jeune et qui vivait les derniers mois de sa vie, m'avait averti que ce n'était pas la France, et que j'allais me trouver brusquement en pays étranger.

Planant sur tout, la sévérité du paysage. Sur les cartes postales en couleur, il est riant. Tout est bleu, rose ou vert.

Sous la pluie, le pays est tout différent, en noir et blanc, avec des rochers rouges. Pour en avoir une idée authentique, il faut arriver dans les cours boueuses, sentir l'odeur des cochons et des brebis, percevoir les femmes, curieuses, d'abord fuyantes et timides dans

l'ombre des maisons. En réalité, elles jugent, elles jaugent, elles décident.

Loin de me raidir contre cette ambiance dans laquelle j'allais vivre, je faisais inconsciemment des efforts d'adaptation et d'ouverture.

J'étais arrivé au début de l'automne, quand la température est douce et facile. Le rafraîchissement de la saison, les nuits qui venaient très tôt, m'enfermèrent vite dans le creux des habitudes des gens du pays. Les « étrangers », bien rares à cette époque dans cette vallée, connaissaient beaucoup plus Sare, Aïnhua ou les villes de la côte, que Baïgorry qui n'était pas encore mentionné sur les circuits touristiques.

*

* *

Peu à peu, je perçus un esprit différent, une façon d'être et de s'exprimer particulière dans chacun des « quartiers » du village. Je devrais dire des « bouts », car il n'y avait qu'une rue, très étirée de part et d'autre de la place du fronton, où se trouvaient aussi la mairie et l'école laïque.

Je me rendis vite compte, par les expressions mêmes utilisées par les habitants, qu'il y avait « la rue d'en haut », « Garayako Carrica » et « la rue d'en bas », « Behereko Carrica » surnommée « Carrica Gaïchtoa » (la rue méchante) par ceux du haut.

J'habitais la rue d'en haut, au sud du village, à la sortie, vers le fond de la vallée.

Elle me paraissait plus paysanne, plus facile à vivre. L'église en était le centre.

J'avais moi-même comme voisinage immédiat l'école libre, tenue par une petite communauté de filles de la Croix, à l'habit très austère et bien lourd pour l'été. Elles avaient parmi elles une infirmière, toujours par monts et par vaux.

La grande bâtisse du presbytère et son fronton formaient l'un des côtés de la place de l'église.

Juste en face du fronton se trouvait la petite épicerie de mademoiselle Mouesca. Entouré par un vieux comptoir à trois corps, un vieux banc de jardin, de couleur sombre indéfinissable, faisait vis-à-vis à trois ou quatre chaises de cuisine.

C'était un véritable salon où se retrouvaient toutes les personnalités du pays ou des étrangers connus. J'y ai vu des artistes de cinéma, des peintres célèbres, certains antiquaires en renom, des écrivains de passage à Baïgorry.

C'était aussi une sorte d'agence de renseignements, à sens unique.

Elle savait tout. Elle ne lâchait rien.

S'interrompant à peine pour faire choisir à des enfants des bonbons au fond d'un bocal, ou une tablette de chocolat au lait, elle faisait entrer une femme de la montagne dans son arrière-boutique. Elle lui achetait des œufs. Et la conversation reprenait. Je veux dire l'interrogatoire, car elle s'y prenait comme un confesseur expérimenté. Elle entamait une phrase, sur un ton légèrement interrogatif, qu'elle laissait le soin de terminer, en refermant un bocal de cornichons d'un air indifférent. À défaut de mots, elle obtenait en réponse une mimique suffisamment suggestive pour que son opinion fût faite.

Elle parlait cependant, en tricotant avec ses mitaines noires, de la curiosité, non sans esprit. Faisant allusion à une bonne de curé que j'ai bien connue, elle disait d'elle : « elle est curieuse comme un » pichounsi », ou bien elle l'appelait « Marie Pichounsi ».

Mademoiselle Mouesca consentit très vite à me louer une de ses petites maisons à l'extrémité sud de Baïgorry. J'avais un petit jardin qui donnait sur les montagnes, toutes proches, seulement séparé de la Nive par un autre jardin. J'entendais nuit et jour le bruit du torrent et des cailloux qu'il roulait.

Elle me laissa toute liberté de transformer cette maison et de lui redonner son cachet de simplicité.

Elle était instruite. Elle avait été institutrice libre. C'est à elle que je m'adressais toujours pour quelle m'apprenne à analyser certaines expressions ou certaines phrases, que j'entendais souvent de la bouche de l'interprète qui traduisait mes questions au malade, ou que le malade me répondait.

J'avais reçu un jour, en cadeau d'une malade du fond du Pays Quint, une vieille grammaire basque jaunie. J'avais été tellement effrayé de la complexité des conjugaisons des verbes et des déclinaisons, que je m'étais décidé à apprendre peu à peu, en assimilant, comme le font les enfants, des expressions et des formes verbales, que mademoiselle Mouesca m'expliquait.

J'arrivai très vite à sentir les marques de respect à l'égard d'autrui, et en particulier à mon égard. Partout ailleurs, on parle du « médecin », ou du « docteur », ou de « son médecin », expression de possession morale, mais aussi d'attachement humain avec une pointe de sentiment de réciprocité, de complicité confiante après un choix mûrement réfléchi.

Mais en plus, dans le Pays basque, et tout particulièrement dans cette vallée isolée, qui pendant des années resta ignorée des touristes, le médecin, au même titre que le curé, que le maire, que le notaire, était toujours honoré, dans la conversation, du titre de « Jaun » - qui

se prononce « laoun » - « Jaun Médikia », qui signifie Seigneur Médecin, aussi élevé que dans les prières quotidiennes qu'on adresse à Dieu.

Très vite, je fus frappé par la différence entre le vouvoisement et le tutoiement. Dans la conversation courante, même de parent à enfant, le Basque parle à la deuxième personne du pluriel. Le tutoiement se ressent comme un signe de colère, de mépris. Il s'exprime avec une mimique particulière qui enlaidit le visage. Toutes les mères de famille ne l'utilisent pas, même s'il s'agit d'une remarque sévère ou d'un reproche à l'égard d'un de leurs enfants. Entre « erazu » ce qui signifie « dites » et « erak » qui signifie « dis donc » et qui se prononce avec deux ou trois *r* bien roulés et un *k* très appuyé et vulgaire, la bouche tordue, il y a toute la distance qui existe entre le respect et l'emportement trivial, entre une mise au point et une gifle.

À côté de cette petite épicerie se dressait la très grande villa de style basque de mademoiselle Etcheverry-Aïnchart, la sœur du maire, Maître Etcheverry-Aïnchart, dont la grande maison grise dominait tout le quartier, et en particulier le jardin et le long bâtiment du presbytère.

Cet homme sec et combatif conservait une activité physique et une volonté tenace. Quel que soit le temps, il partait chaque après-midi sur sa voiture anglaise attelée à son petit cheval. Il se rendait au travail, à sa chère vigne d'Irouléguy. Souvent, pour soulager son cheval, dans la longue montée vers le col d'Irouléguy, il descendait et marchait à côté de lui, de son pas rapide et volontaire de chasseur.

Plus tard, après juin 1940, l'une de ses filles, assistante sociale du canton, installa une petite maison de soins d'urgence, qui rendit de multiples services aux grands malades de la vallée.

Tout près de l'église, à quelques mètres de l'abside, se trouvaient la grande maison du colonel Iraçabal, puis l'ensemble des bâtiments de l'épicerie Oronos, en face de laquelle se trouvait la pharmacie Jauréguy. La gare était toute proche.

Toutes ces personnalités donnaient une saveur particulière et une atmosphère très chaude à ce haut-bout de la rue.

À la longue, j'en arrivai à vivre en profondeur avec le pays et à participer profondément aux soucis et aux peines de chacun.

Des faits étranges me le confirmèrent.

Je traversai un jour la place du fronton en voiture. Je croisai une jeune femme que je connaissais seulement pour avoir eu des rapports d'ordre administratif avec elle. Je m'entendis prononcer « oh ! mon Dieu, la pauvre fille ! ».

Un moment après on m'appela d'urgence près d'un gouffre de la

Nive. Elle était morte.

Une nuit, je rentrai chez moi vers deux heures du matin. La lumière était allumée chez un boucher plein de santé et de verve. Le lendemain matin, mademoiselle Mouesca vint, comme elle le faisait souvent, pour me saluer. Je lui annonçai la mort de ce boucher. Il était réellement mort.

Par la suite, combien de fois m'est-il arrivé de penser à tel malade ou à telle famille, que je n'avais pas vus depuis longtemps ! Quand j'ouvrais la porte de la salle d'attente, ils étaient là, assis.

*

* *

Malgré le temps écoulé, en dépit de deux insertions professionnelles nouvelles dans des pays aussi dissemblables que la région de l'Aunis et celle de la Gascogne, je peux encore, sans le moindre effort de recherche, en laissant seulement aller mes souvenirs, retrouver fidèlement l'esprit très particulier de chacune des maisons de ce pays et recréer en moi l'envers de leur façade.

Et aujourd'hui, avec tout ce recul et ma connaissance intime de leurs vraies personnalités et de l'âme de leur pays, je peux apprécier sainement et ressentir, comme ils ont dû la ressentir, l'intrusion que je fis dans leur vie.

L'un de mes premiers étonnements avait été l'assistance massive à la messe du dimanche des hommes aussi bien que des femmes. Tous les hommes et toutes les femmes avec leurs enfants descendaient par n'importe quel temps de leur maison, les plus solides à pied, les autres sur leur monture.

De mes fenêtres, je les voyais déboucher sur la route par un chemin abrupt, tout près des premières maisons du village. Ils laissaient leurs sabots ou leurs chaussures de travail et enfilaient des chaussettes propres et des souliers de ville « habillés ». Les hommes défaisaient les plis de leur pantalon retroussé. Ils arrangeaient leur cape de cérémonie sur l'épaule. Les femmes ajustaient leur grande cape noire et ordonnaient les plis de leur robe.

Il y avait juste assez d'anneaux scellés aux murs, ou de grilles, ou de barrières aux premières maisons pour attacher les montures, qui attendaient, résignées.

L'église était tout près, à une centaine de mètres plus bas.

Avant la messe, les hommes discutaient entre eux, par groupes. Quand la petite cloche sonnait, agitée avec autorité par un enfant de chœur qui venait à la porte, ils s'avançaient à longs pas, calmes, vers

l'église, en traversant le cimetière. Depuis, celui-ci a été déplacé et transporté sur la hauteur, au bord de la route du col d'Ispéguy.

Ils pénétraient dans l'église, et montaient directement par un escalier de bois dans les galeries superposées.

Les femmes s'installaient en bas, assises sur des chaises. De nombreux tortillons de cierges, enroulés dans une petite corbeille ronde, étaient déposés au sol à côté de beaucoup d'entre elles. C'étaient des femmes en deuil. Le deuil durait très longtemps. Pendant de longs mois, elles venaient à l'église avec une grande cape de toile fine ou de soie noire qui couvrait leur tête et descendait jusqu'aux pieds. Les flammes scintillantes des cierges, sur les bas-côtés, près des statues, mettaient en valeur, dans une auréole de lumières qui dansaient, les pyramides noires de ces femmes, dont le visage parfois était à peine sorti de l'enfance.

Au fond, le grand autel aux colonnes torsadées surchargées brillait sous ses dorures d'allure jésuite espagnole.

Les chants commençaient dès l'arrivée du prêtre au bas des marches de l'autel, entamés par les voix un peu aigres des femmes, et repris par les voix vibrantes, puissantes, des hommes, aussi viriles que dans leur montagne ou au café, le soir.

Le prêtre montait alors en chaire. Il annonçait les mariages et les baptêmes, ainsi que le nom des défunts de la paroisse. Toutes les familles amies ou les parents offraient une ou plusieurs messes pour le repos de l'âme du mort. Suivaient alors la longue énumération de ces familles et le nombre des messes offertes par chacune d'elles.

Le sermon en langue basque commençait ensuite. Il y avait des passages recueillis, d'autres ardents. C'était un prêtre très digne, à la voix cassante, qui osait dire la vérité. J'interprétais sa mimique sans pouvoir seulement dissocier les mots et les phrases. Il devait, ce saint homme, fustiger ses fidèles et leur faire entrevoir les horreurs de l'enfer. J'eus l'honneur de lui donner des soins vers la fin de sa vie et de lui prodiguer mes conseils de repos complet. Ce n'était pas un homme qui craignait la mort. Il fut plus dur pour lui-même que pour les autres.

*

* *

Très vite, je m'aperçus que la grande ferveur masculine et ce recueillement, qui m'avaient touché au début, n'étaient souvent qu'apparents et superficiels.

J'étais parfois gêné de les entendre, dans leur coin, continuer leur

conversation à haute voix pendant le sermon.

Tous ces sons mêlés restaient encore pour moi sans écho.

Les jours de grande fête religieuse, la Fête-Dieu en particulier, regroupaient tous les hommes, toutes les femmes et tous les jeunes sans exception pour les processions. Les longues files parallèles, de part et d'autre de la rue, avançaient lentement. Les hommes en habit de fête, leur cape repliée sur un bras, chantaient à pleine voix les litanies des saints en alternance avec les voix des femmes. Ces deux files précédaient le dais sous lequel s'avavançait le prêtre portant le Saint-Sacrement. Des draps fleuris pendaient aux fenêtres.

Des autels étaient dressés en divers points de la ville dont un notamment à l'extrémité de la rue d'en haut, très près de ma maison.

Cette manifestation publique de la foi d'un peuple entier, m'avait impressionné. J'avais vécu dans une grande ville. J'étais donc habitué depuis toujours à plus de discrétion. Le respect humain jouait ici en sens inverse.

Mais à cette époque au moins, la tradition était religieuse et catholique. Elle semblait solide, car elle était pratiquée par tous. L'assistance assidue aux offices en était l'expression. Je m'interrogeais pourtant : cette cohésion extérieure atteignait-elle vraiment l'individu ?

Celui-ci se laissait porter par la masse sans se poser de questions. Son attitude morale personnelle se trouvait conditionnée par les gestes traditionnels de toute une communauté ! Il n'avait pas à réfléchir. Chacune de ses réactions portait le sceau de la collectivité plus que de son propre engagement.

Les prêtres sentaient le danger moral de la pénétration du pays par les touristes et tenaient à associer dans l'âme de leurs fidèles la religion et la langue. Toutes les prières se faisaient en langue basque. Les notables, conscients eux aussi du risque d'effritement progressif de la cohésion de leur peuple, réagissaient dans le même sens.

Le risque était sérieux, il est vrai. Le Basque, extrait de son milieu, devenait vulnérable. Éloigné du troupeau par les circonstances de sa vie, il était perdu et courait le risque de ne plus retrouver sa voie. Avoir été maintenu sans cesse dans la masse protectrice lui ôtait la liberté et la responsabilité et le jetait dans le danger des tentations de tous ordres.

Plus encore peut-être que pour les fêtes religieuses, cette unanimité se manifestait dans le rite des fêtes populaires, à l'occasion des parties de pelote à main nue ou à chistera, sur la place des plus petits villages.

Un xistu, un tambourin, et le miracle naissait. Les corps s'envolaient

en cadence. Un besoin de rythme infusé du fond des temps avec leur langue, dans la trame de leur corps et dans leur âme.

La moindre fête locale était un prétexte à fandango.

Les sons me surprenaient soudain, alors que je débouchais à cheval devant le petit fronton d'un hameau éloigné, et me poursuivaient longtemps.

L'âge, la taille, ne comptaient plus. Les secs Don Quichotte aux cheveux noirs, les Sancho Pança à la peau brune, les gros à la peau tendue et rose, les femmes sveltes et les filles aériennes, tous semblaient glisser et rebondir dans une grâce qui les unissait au-delà des siècles. Cette danse prenait un sens sacré.

De quel passé lointain leur venait-elle, de quelle terre ? Toutes ces figures et leur sens ésotérique, et ce respect réciproque des hommes et des femmes ?

Elle devait remonter à des rites païens de leur race, bien plus enracinés en eux que leur catholicisme intransigeant et sans indulgence pour le prochain, que beaucoup vivaient en surface par la seule crainte de l'opinion publique.

Les fêtes païennes étaient marquées également par des déguisements militaires de l'époque napoléonienne, qui me semblaient aussi d'apparition trop récente pour correspondre à la véritable personnalité de leur peuple.

Autant j'ai goûté avec ardeur leur noblesse et leur dignité individuelle, leur tradition généreuse d'hospitalité, autant j'ai fui tout ce temps de ma vie chez eux, ces déviations collectives.

Je ressens toujours la tristesse profonde que j'ai éprouvée, un jour où j'allai à cheval dans le chemin de Quintoy vers une maison très éloignée, près de la caserne des carabiniers, en voyant s'approcher, gesticulant, des enfants affublés, comme dans une quelconque rue de ville, de masques coloriés de carton, achetés dans une épicerie d'Urepel à l'occasion du Mardi gras.

Au cours des premières semaines, je pris conscience des nécessités d'organisation de mon service. La vallée était isolée et constituait un tout autonome. La première clinique, tenue par des Sœurs franciscaines, se trouvait à Saint-Jean-Pied-de-Port. Le col d'Irouléguy départageait deux secteurs, de part et d'autre du sommet. Par une vieille habitude, les malades dépendaient selon les versants du secteur médical de Baïgorry ou de celui de Saint-Jean-Pied-de-Port. À la montagne, on descend plus facilement un malade qu'on ne le monte, on fait appel instinctivement au médecin du bas et non du haut. Les centres sont installés dans les cuvettes.

La clinique de Saint-Jean-Pied-de-Port avait été construite et donnée aux Sœurs de cet ordre par un riche « Américain ». Quand j'y arrivais par tous les temps et à toute heure, transportant un malade à opérer, j'étais accueilli par « Ma Méra », une sœur âgée, la supérieure, pleine de bonté et de bienveillance sous une écorce rugueuse. Je l'avertissais tout de suite qu'il s'agissait d'une famille bien pauvre, sans ressources, vivant chichement dans la montagne. « Eh bien, Gaïchoa, faites-le entrer, nous nous occuperons de lui ; nous nous arrangerons toujours. »

Et elle s'arrangeait, en échange d'un peu de maïs, la denrée noble du pays.

Le maïs pouvait faire une farine nourrissante pour les malades et pour les vieux (car un hospice important existait), il pouvait être cuit et grillé, comme du pain.

On lui portait aussi quelques œufs, quelques légumes, quelques haricots, par le car qui venait au marché de Saint-Jean, ou encore quelques volailles ou un jambon vers le début de décembre.

Elle pratiquait, dans l'esprit, l'égalité, c'est-à-dire la répartition égale des efforts et non pas de l'argent, qui ne demande pas à tous la même peine. D'autres payaient en argent.

C'était l'époque où la Sécurité sociale n'existait pas, et où le cœur tenait lieu des règlements administratifs. On savait donner. On savait donc recevoir, sans humiliation.

Le chirurgien qui opérait dans cette clinique habitait Saint-Palais, à trente kilomètres de Saint-Jean-Pied-de-Port. Il fallait donc l'avertir et avertir la clinique pour que l'équipe soit en place dans la salle d'opération. Quand il neigeait ou qu'il y avait du verglas sur les routes, le chirurgien avait autant de peine que moi à arriver.

La vallée était très pauvre ; les propriétés très petites. La contrebande de type familial, seule, permettait de subvenir aux besoins immédiats de nourriture et d'habillement, et parfois de réaliser quelques économies. Mais, en l'absence de Sécurité sociale, seule l'assistance médicale gratuite permettait de régler certaines interventions. Il était donc indispensable que le médecin de la vallée réalise lui-même beaucoup d'interventions urgentes : réduction et immobilisation des fractures, accouchements quels qu'ils soient, traitement des hémorragies génitales, curetages, petite chirurgie de toute nature, extractions dentaires et bien d'autres qu'il eût été impensable de réaliser en ville. Pendant des années je fis l'ablation des végétations et des amygdales. J'avais des instruments modernes et les appareils à anesthésie les plus récents.

Mon cabinet de consultation était à Baïgorry où j'habitais. J'avais

une installation radiologique fixe, que mon cousin, médecin lui-même, m'avait généreusement offerte, car elle ne lui était que très rarement nécessaire.

J'avais aussi une installation radiologique portative, un Microsécurix. Ce merveilleux petit appareil français me permit de réaliser à domicile des traitements de fracture de cuisse ou tout autre examen indispensable. Cela évitait des déplacements presque irréalisables pour des grands malades dans la montagne et apportait une précision dans l'approche de certains diagnostics aussi parfaite que dans un centre hospitalier.

Un brigadier des douanes avait fait une chute de bicyclette en service, et sa femme m'avait appelé chez eux pour le visiter.

Il souffrait de la tête, sur une zone bien délimitée du crâne, sans le moindre signe de compression du cerveau, ce qui eût été la preuve d'une hémorragie entre l'enveloppe protectrice des méninges et le crâne.

Le jour même, je transportai mon Microsécurix chez lui et je fis, à son lit, deux clichés, l'un de face, l'autre de profil. Ce dernier, particulièrement éloquent, montrait un magnifique trait de fracture intéressant un pariétal et descendant sur le temporal. Les suites furent très banales. Les clichés, datés du jour même de l'accident, surprirent par leur perfection les médecins experts plusieurs mois après. « Mais comment se fait-il que ces clichés portent la date même de votre accident, puisque vous étiez chez vous, alité ? » Fièrement, le brigadier leur expliqua, à leur grand étonnement, que c'était son médecin traitant qui avait pris ces clichés, dans sa chambre, avec un appareil de radio portatif. Il m'arriva de le transporter dans ma Jeep, l'une des dernières années de mon séjour dans la vallée, dans une maison éloignée d'Esnazu pour faire l'examen d'un vieux malade tuberculeux dans sa chambre. Il n'était pas assez puissant pour permettre de faire un cliché pulmonaire, mais il permettait d'excellents diagnostics en scopie.

Dès les premiers jours de mon installation à Baïgorry j'eus aussi à m'occuper du préventorium de Banca où étaient hospitalisées des fillettes et des jeunes filles atteintes de primo-infection tuberculeuse. Beaucoup nous étaient adressées de La Rochelle.

Au cours de ma vie passée là-bas, ce petit établissement connut une extension et un épanouissement auxquels j'eus le bonheur de participer au titre de médecin et de conseiller.

Un petit laboratoire fut installé pour l'examen des crachats. Un microscope avec les colorants classiques fut acheté. Cela me permit parfois d'éviter des erreurs. Le cas échéant, je pus utiliser cette

installation pour faire un diagnostic urgent pour des malades de la vallée.

Un lazaret fut organisé avec un cabinet de consultation et une installation radiologique.

Toutes ces modernisations étaient l'objet de multiples conversations enthousiastes avec les supérieures, toutes infirmières qui se succédèrent à la tête de cette petite communauté. C'étaient des Sœurs de Saint-Joseph, dont la maison-mère se trouvait à Bordeaux. Toutes les malades, des plus petites aux plus grandes, recevaient de ces saintes une affection et des sourires qu'elles n'avaient jamais rencontrés pour la plupart dans leur milieu familial. Plusieurs d'entre elles prirent le voile, et l'une des dernières supérieures que je connus là-bas avait été une de mes anciennes malades du prévent.

Le préventorium, comme les quelques maisons du village de Banca, avait été accroché au flanc de la montagne. On avait su profiter au maximum des possibilités de creuser d'un côté, de remblayer d'un autre. Plusieurs plans ainsi échelonnés en gradins avaient supporté des bâtiments transformés au gré des moyens financiers.

Il avait sa petite chapelle toute claire et son aumônier résident, grand blessé de la guerre 14-18. Malgré la présence à Banca du curé de la paroisse dont l'église et le presbytère n'étaient qu'à cinq cents mètres du préventorium, tous les offices, à part le jour de la fête paroissiale, avaient lieu dans cette chapelle. Ce petit centre vivait moralement à part. Les malades sortaient tous les jours en promenade dans la montagne. Il m'arrivait parfois de les rencontrer au cours de mes visites à cheval et elles me saluaient gentiment.

*

* *

J'avais installé aussi un cabinet de consultation secondaire aux Aldudes, afin d'éviter aux malades du fond de la vallée des déplacements difficiles. La consultation avait lieu l'après-midi du mardi, qui était le jour du marché des Aldudes. Beaucoup de familles profitaient de leur descente au marché pour venir me consulter.

Un hôtel m'avait proposé de mettre une pièce à ma disposition pour mes consultations. Cette solution me déplut à cause de l'absence de discrétion pour mes malades. Un Hôtel-Restaurant-Café dans un village est toujours un lieu de convergence de nombreux clients, assez peu respectueux d'autrui pour ne pas se priver d'observer les malades qui attendent le médecin, pour leur poser aussi bien des questions peu délicates et aller bavarder ensuite. Je sentais comme une exigence

primordiale dans mon service le respect du secret du malade.

Je me mis en rapport avec la famille Mendiboure dont la maison, Miguelarsenaenia, la maison du berger Miguel, se trouvait tout à fait à l'écart du village et proche du village d'Urepel, le dernier de la vallée, ainsi que de la route qui descend du hameau d'Esnazu.

Mon prédécesseur, parti depuis plusieurs mois pour raison de santé, y faisait ses consultations. Mais au lieu de faire celles-ci dans un salon-salle à manger, j'obtins la transformation d'une petite pièce, ancien débarras au sol cimenté, ouvrant directement sur la route. J'avais tenu beaucoup à cette disposition, comme dans mes autres installations, pour éviter aux malades pouvant quitter mon cabinet avec un visage bouleversé de se trouver subitement en présence des autres malades attendant leur tour. « Alors, Gaïchoa, qu'est-ce qu'il vous a dit ? Est-ce qu'il va falloir vous opérer ?... » Que répondre en public à des questions aussi directes ? Comment se composer un visage souriant ou indifférent quand vous venez de recevoir la confirmation de ce que vous craigniez ? Comment parler avec indifférence après l'annonce de ce drame qu'il va falloir assumer tout seul ? Les yeux qui vous scrutent sans discrétion, vous mettent subitement à nu, et sont pour vous la pire des inquisitions.

Cette pièce devint un cabinet pratique, sans luxe certes, mais avec un minimum d'équipements fixes : une grande table d'examen, un lavabo à pédale. Il y avait aussi une grande armoire plate en cerisier ; une ancienne bibliothèque de l'oncle curé de Baïgorry, qui me permettait de laisser en permanence quelques produits d'urgence et un minimum d'instruments, dont une boîte à forceps avec le nécessaire pour une anesthésie générale.

Il m'arrivait souvent ces jours-là de faire autant d'extractions dentaires que de consultations. J'avais acquis dans ce domaine une notoriété bien établie d'adresse : « Il ne fait pas mal. Vous pouvez aller chez lui tranquillement... Il fait des piqûres et vous ne sentez rien. »

Pendant toute l'occupation allemande et les premiers mois qui suivirent la Libération, l'essence et les pneus manquèrent. Pour économiser aux malades les déplacements urgents et difficiles jusqu'à la pharmacie de Baïgorry, distante de quinze kilomètres, j'avais rangé aussi dans cette armoire un lot de produits de dépannage urgents, pour commencer sans retard un traitement. Ces produits m'étaient confiés par le pharmacien et les malades allaient lui régler directement. Afin de régulariser officiellement cette façon de faire, j'avais demandé et obtenu, en raison de la distance, l'autorisation d'exercer la propharmacie, c'est-à-dire de vendre moi-même directement aux malades des médicaments. Je n'en fis jamais usage

car je ne désirais nullement nuire en quoi que ce fût au pharmacien de Baïgorry.

LES VILLAGES DE LA VALLÉE

Chacun des villages de la vallée avait son caractère et sa personnalité.

Je percevais dans le comportement général des habitants des différences d'un village à l'autre.

La particularité du relief, la répartition des pentes herbeuses et des parcelles cultivables, influençaient le genre de vie des familles.

L'orientation par rapport au soleil jouait aussi beaucoup. Il existait une adaptation de l'homme à sa terre.

Ces petites collectivités s'étaient groupées peu à peu autour de réalités géographiques comparables, de chemins d'accès communs, d'intérêts matériels et moraux superposables. Leur mairie, leur église, leurs fêtes religieuses, leur cimetière, leurs souvenirs familiaux étaient autant de raisons de cohésion.

Le dimanche, quand ils descendaient à la messe, ils se rencontraient et faisaient route ensemble. Leurs chemins convergeaient vers le même point, vers le même lieu de la vallée.

Je discernai très vite, d'un village à l'autre, de petites singularités dans la façon de parler, de prononcer un mot; des différences plus profondes, parfois même des oppositions se manifestaient, acquises par cette longue habitude qu'avaient prise les hommes d'un même groupe de vivre enfermés dans un même cadre.

Dans le site rude de Banca, le relief était abrupt. Le rocher se dressait. La peine de l'homme se mesurait à la raideur des pentes. Chaque fois que l'homme devait agir ou se déplacer, c'était d'abord à celles-ci qu'il se heurtait. Monter, descendre. Ces deux mots lancinants revenaient sans cesse sur ses lèvres. Dans cette partie de vallée plus qu'ailleurs, cette obsession dominait toute tentative d'action.

On n'allait pas à un endroit. On y montait ou on en descendait. « Nous descendons à la messe. Nous remontons chez nous. Nous allons faire monter le médecin. Nous montons voir les brebis. »

« Goïty », vers le haut ; « behety », vers le bas ; « garaya », d'en haut ; « beheria », d'en bas.

Ces mots faisaient à ce point partie de la vie qu'ils se trouvaient enchâssés de tout temps dans les noms des maisons et des familles.

Comme dans tous les villages, le centre moral était l'église avec son

presbytère, séparés l'un de l'autre par le seul petit espace horizontal de luxe volé à la montagne, sur lequel se trouvait le fronton. On avait réalisé des prodiges pour repousser le presbytère sur la pente vers la gorge, en surplomb de la route et pour jucher l'église et son cimetière en entaillant la montagne, de l'autre côté.

Chacune de ces constructions se trouvait sur un plan différent de l'autre.

La route passait au bas, creusée dans le roc. Plus bas encore, au fond de la gorge, coulait la Nive.

Des deux cafés-restaurants Arambel, tenus par deux frères qui s'ignoraient (l'un d'eux était le maire), le premier, sur la route, en plein virage, servait de halte aux cars des Aldudes à Baïgorry, et le second se trouvait un peu plus haut, en face du fronton. Ce dernier possédait, suprême richesse, une petite terrasse sous des platanes nouveaux, supportée par un grand mur de soutènement.

La petite école laïque se trouvait sur le chemin d'accès à la place du fronton. Toutes les séances de vaccination et tous les examens préventifs des écoliers se passaient là, dans un climat familial grâce à l'atmosphère créée par le ménage d'instituteurs.

Dans le mur du fronton, un passage avait été prévu. Il donnait accès à un chemin qui desservait en éventail plusieurs maisons lointaines. Ses dernières ramifications allaient mourir dans les sentiers que connaissaient seuls les porteurs de la nuit et que rejoignaient d'autres sentiers, de l'autre côté des crêtes.

Je prenais ce chemin pour aller au préventorium. Au début, je laissais ma voiture sur le fronton et je partais à pied. Le chemin était étroit, en mauvais état. Il dominait les toits de quelques maisons accrochées au rocher et dont les façades s'ouvraient sur la route. Peu à peu, je m'enhardis, et j'arrivai en voiture jusqu'au préventorium. Mais le problème était alors de faire demi-tour.

Il n'existait pas le moindre élargissement et j'étais obligé de multiplier les manoeuvres à l'embranchement du chemin qui montait vers la maison Chuhi.

Ensuite, les choses s'améliorèrent. D'autres voitures en firent autant : celles du boulanger et d'autres fournisseurs du préventorium. Un petit élargissement se dessina, et finit par grignoter à cet endroit le rocher et la terre.

Mais il fut toujours impossible de pénétrer en voiture sur le petit terre-plein qui supportait les bâtiments du préventorium.

Monter, descendre, pour ceux qui vivaient dans ces maisons éloignées, était une partie de la vie. Pour moi, c'était toute ma vie, de

jour et de nuit. Ces mots, je les vivais avec terreur quand on ne me descendait pas un cheval jusqu'à la route.

- Oh, elle n'est pas très loin notre maison, vous savez, docteur, me disait-on alors. On la voit de la route. Vous pouvez monter à pied, tranquillement...

- Quand il s'agit seulement pour vous de monter une ou deux fois par semaine, le dimanche pour revenir de la messe, ou le jour du marché... Mais moi, c'est tous les jours et souvent les nuits que je monte ainsi...

*

* *

Une autre richesse de cette montagne avait été le minerai pendant de longues années.

Avant Louis XV déjà, des galeries furent creusées dans la montagne de Banca, et du fer et du cuivre furent produits dans les fonderies qui coulèrent les boulets de canon pour armer les navires corsaires bayonnais.

Mais les premières de ces galeries avaient été peut-être creusées bien avant par les Romains, Ibaïgorri signifie la rivière rouge. La terre rouge, le rocher rouge les avaient déjà tentés. La découverte de certaines galeries très anciennes pourrait le laisser supposer.

Ce minerai était fondu grâce au combustible qu'offrait, tout près, la forêt d'Haira.

Des trains de mulets durent pendant des siècles parcourir, lourdement chargés, le chemin étroit qui longeait la petite Nive. Des équipes de bûcherons et de charbonniers durent, pendant des siècles, affronter la pluie et la neige pour transformer en combustible ces masses inépuisables de hêtres royaux qui allaient être immolés à la gloire du métal.

Les derniers transports de bois pour la fonderie furent interrompus au moment de la Révolution. Mais ils continuèrent longtemps encore à d'autres fins : le bois fut utilisé pour le chauffage ou pour les poteaux de mine ou les traverses de chemin de fer.

La voie ferrée étroite descendant du ravin d'Haira se prolongeait encore, après la Libération, jusqu'aux ruines des bâtiments des fonderies que l'on découvre à droite de la route, en arrivant à Banca.

Le goudron a peu à peu recouvert toute trace de rail, et effacé ce passé.

Ces filons revivront-ils un jour, comme ceux de Saint-Martin d'Arossa, au nord de Baïgorry, délaissés depuis la guerre de 1914 et

qui produisaient, les dernières années d'exploitation, vingt mille tonnes de minerai de fer ?

Les hommes et les femmes de Banca étaient durs au travail et courageux, façonnés par l'obligation de faire face à une nature hostile. La plupart des maisons étaient difficiles à atteindre.

Les jours de marché, des mulets, des chevaux, même des ânes, surchargés des produits à vendre, descendaient à Baigorri. J'ai encore le souvenir précis de certaines femmes dont la masse imposante débordait largement celle de leur monture.

Elles avaient souvent marché quatre heures depuis leur maison avant d'arriver au haut de la rue de Baigorri. Les jours de pluie elles se protégeaient sous un grand parapluie qui accentuait encore les dimensions de leur silhouette. L'élégance passait ici bien après l'utilité. L'atmosphère familiale régnait dans ce village. Le curé sut toujours conserver ce climat moral grâce à son extrême simplicité et à son exigence vis-à-vis de lui-même. Quel que fût le temps, il montait dans les maisons et vivait comme un père de famille, partageant les repas improvisés et les soucis.

*

* *

Depuis Banca, la route remontait le lit de la Nive des Aldudes, qui coulait au fond d'une gorge étroite aux parois verticales.

Elle débouchait subitement dans une vallée ouverte, aérée, harmonieuse. Le torrent et la route se libéraient aussitôt l'un et l'autre dans une plaine alluvionnaire fertile.

Les montagnes s'éloignaient. L'œil pouvait prendre du recul. Les crêtes avaient, dans les lointains, une teinte bleutée.

Insensiblement, la route étroite et tourmentée s'était muée en une rue large et droite, bordée de maisons bien blanchies. La nature incitait, par sa réussite parfaite, à construire dans une harmonie en accord avec le cadre.

Tout autour de la place de l'Église et du fronton, un grand espace dégagé permettait aux gens de marcher autrement qu'en inclinant le buste, à chaque pas, et de prendre une démarche aisée. Les femmes pouvaient se faire admirer.

« Les Aldudes, petit Paris », disait-on là-haut avec une fierté chauvine. C'était vrai : les femmes s'habillaient mieux que dans les autres villages. Elles avaient une coquetterie dans leur maintien général. Marcher sur le plat devenait pour elles une sorte de plaisir. Marcher sans porter de poids, presque un amusement.

Le petit village subissait déjà, plus que tout autre dans la vallée, la pénétration de l'étranger. Il était plus ouvert, plus accueillant aussi, tout prêt à faire un pas vers le nouveau venu. L'intérêt n'était pas toujours exclu de ses avances.

Cette influence était facilitée par l'ouverture même de la vallée et par l'importance relative de la population de la rue par rapport à celle de la montagne.

La tentation de la rue commençait à prendre corps chez les jeunes.

Il suffit parfois de quelques personnalités pour modifier l'esprit d'une petite collectivité vivant en vase clos une partie de l'année. Leurs caractères influencent au goutte à goutte celui des autres.

Le bâtiment de la poste avait été refait avant mon arrivée. Il avait remplacé une maison ancienne et triste que je n'avais pas connue.

Le hasard des nominations, ou plus exactement la volonté de faire passer son choix avant son avancement, avait conduit une jeune femme très fine et cultivée, fille d'officier, à opter pour les Aldudes, et avait doté ce village d'une receveuse des postes exceptionnelle.

Elle vivait avec une amie dans un cadre fleuri qu'elles entretenaient avec coquetterie.

Elles eurent à souffrir parfois, au début, de la rudesse et de l'incompréhension. Mais elles surent apprécier ce retour à la nature dont chaque élément fut pour elles une source de joie.

Les contacts d'une administration anonyme avec le public s'en trouvèrent humanisés et agréables. Elles finirent par provoquer - en réponse à leur courtoisie aimable - une politesse et une gentillesse qui firent tache d'huile dans le village.

Je perçus leur influence dans l'attitude et dans l'habillement de quelques jeunes femmes du pays.

*

* *

Les Aldudes avaient leur brigade de gendarmerie, sur la place de l'église. L'un des murs de la bâtisse constituait le fronton.

En bordure de la place se trouvait aussi le bureau des douanes, avec un brigadier. La plupart des femmes de ces fonctionnaires étaient étrangères au pays. Toutes ces familles se trouvaient tous les jours en contact intime avec la population. Des amitiés se créaient.

Leurs enfants allaient dans les mêmes écoles, laïque ou libre (les deux établissements existaient aux Aldudes).

Les mêmes jeux, les mêmes maîtres d'école, les mêmes prêtres, les mêmes habitudes les modelaient. Une fusion se réalisait créant peu à

peu des compromis, des situations morales moins rigides que dans les années passées. La langue perdait du terrain dans les jeux et dans les conversations.

Des mariages scellaient définitivement des familles aux origines et aux traditions toutes différentes.

La guerre d'Espagne fut elle aussi à l'origine de l'implantation aux Aldudes de quelques personnalités qui s'établirent définitivement dans le village. Elles apportèrent avec leur attitude morale un ferment inhabituel de « libération ».

Leur façon de vivre constituait à elle seule pour l'entourage une sorte de modèle que les Aldudars cherchaient confusément à écarter ou à imiter.

Il y eut le tailleur espagnol qui finit de façon tragique. C'était un modeste qui vivait un peu replié sur lui-même avec sa femme, et quelques amis fidèles.

Je connus aussi un homme grand, racé, à l'allure aisée, qui s'installa dans une petite pension de famille que tenait une veuve avec trois jeunes filles. C'était un grand pêcheur de truites. Nous parlions souvent de pêche et du bonheur. Son matériel me paraissait très luxueux et sophistiqué.

Le temps semblait lui appartenir. Aucune allusion à son départ ne filtrait au travers de ses projets d'avenir. Il jouissait dans la maison d'une autorité qui ne faisait que s'affirmer.

Son mariage avec l'une des filles marqua le début d'une transformation progressive de ce restaurant dont la réputation ne fit que grandir par la suite. Bien situé, vers le haut de la rue, ses grandes baies vitrées donnaient sur un petit bosquet de grands chênes. Son atmosphère était détendue et ouverte. Très apprécié des touristes, il fut certainement à l'origine d'une certaine émancipation du village.

*

* *

La chasse à la palombe, avec tout l'attrait qu'elle inspirait aux « étrangers », n'était pas non plus sans exercer une influence sur le pays. J'étais très souvent surpris de l'assurance dont faisaient preuve des êtres très simples et démunis du village, quand ils côtoyaient un directeur de banque en vacances ou un professeur de Faculté, ou un industriel célèbre. Ils ne percevaient pas le décalage hiérarchique qui existait entre eux. La naïveté la plus parfaite en était la cause. L'extérieur de l'homme aussi. Un costume de ville les aurait impressionnés. Mais ils ne sentaient plus, dès les premières phrases,

chez un homme portant comme eux des sandales et une chemise ouverte, la marge sociale et culturelle qui les séparait.

Les traditions familiales et religieuses étaient certes respectées scrupuleusement par tous les Aldudars, entretenues par une petite communauté de Filles de la Croix.

L'église, avec son curé, était le reflet de la pompe et de l'éclat. Toutes les cérémonies religieuses prenaient ici une ampleur et une solennité qui comblaient d'aise les fidèles.

Le côté extérieur de la religion était pour ceux-ci une satisfaction d'ordre théâtral. Ils n'auraient pas compris, alors, le dépouillement de la liturgie.

- Notre curé, dimanche dernier, nous a fait une belle cérémonie. Les trois séminaristes des Aldudes étaient là, avec les beaux ornements. Nous avons eu un beau sermon...

C'était parfois ce compte rendu qui m'était rapporté le mardi à Miguelsenaia, à l'occasion de mes consultations.

Et j'avais toujours dans la famille Mendiboure-Ardanz l'éventail des nouvelles.

Je ne peux donc négliger l'influence personnelle d'étranger que j'avais inconsciemment aux Aldudes.

Je faisais en permanence - surtout les premiers temps - des efforts d'adaptation vers ce pays. Je me pliais à toutes les particularités humaines des familles et des êtres. J'assimilais dans cette langue très difficile toutes les intonations, toutes les inflexions, toutes les expressions.

J'arrivais à les ressentir comme eux. Je réussissais à poser des questions précises à mes malades. Certaines formes verbales, certaines constructions de phrases m'étaient devenues familières. Je les avais faites miennes, comme un enfant qui apprend à parler en entendant parler.

Mais je ne pouvais malgré moi faire fi d'une culture différente reçue dans ma jeunesse, qui me donnait une conscience ou un esprit critique dont il m'était impossible de me départir.

Dans un peuple aussi cohérent et monolithique, la moindre disparité était perçue comme une faille.

Déjà se sentait un clivage de l'opinion, plus marqué dans la conduite de la vie que dans les mots. Les gens n'analysaient même pas encore qu'ils étaient en train d'évoluer, c'est-à-dire d'admettre plus facilement une façon de vivre un peu différente de la leur.

Ce glissement imperceptible s'était déjà amorcé depuis de longues années sur la côte atlantique en raison des locations d'été et de

l'apport considérable des « étrangers ». Il se manifestait ici sous la forme de concessions minimales aux habitudes traditionnelles du parler, de l'assistance aux offices religieux, du vêtement des femmes. La « caputcha » était remplacée par une modeste résille noire, puis par un foulard de couleur qui couvrait à peine la tête. Le noir cédait la place à plus de fantaisie.

*

* *

Urepel était le dernier village français de la vallée, entouré par la terre d'Espagne.

Les hommes étaient rudes, comme leur vie.

Les maisons s'étaient construites de toute évidence sans plan d'ensemble, au hasard des possibilités, dans un alignement général nord-sud, parallèle au lit de la Nive.

L'église se trouvait sur une petite plate-forme. Elle dominait un peu l'ensemble des constructions. Elle était affublée d'un monument aux morts de la guerre 14-18, énorme socle de pierre supportant son poilu casqué, grandeur nature, qui brandissait son fusil.

Vers le nord, en direction des Aldudes, de petites maisons se faisaient face. Elles donnaient l'illusion d'une rue. Mais du côté de la Nive, il y avait des blancs dans ces constructions, et l'on apercevait librement l'entrée du ravin qui menait au Pays Quint.

L'une de ces maisons, sans importance apparente, abritait le couvent d'une petite communauté de Filles de la Croix, composée de quelques sœurs. L'une d'elles était infirmière. Une vieille sœur, la supérieure, accompagnait celle-ci dans toutes ses tournées.

Par tous les temps, sous la neige, sous la pluie, elles parcouraient la montagne avec leurs mauvais souliers qui prenaient l'eau.

Dans un petit sac elles transportaient leur matériel de soins. Je les croisais parfois sur des chemins éloignés. J'étais à cheval.

Elles allaient à pied, de leur pas égal, vêtues, été comme hiver, de leur lourde coiffe, d'un voile volumineux et de leur robe pesante à larges plis.

Je les rencontrais partout où il y avait de la peine. Elles veillaient les mourants. Elles habillaient les morts. Elles ne faisaient pas de bruit. Elles semblaient glisser.

Tout au long de ces maladies qui traînaient à cette époque des semaines et des mois, elles étaient là pour aider à soulever un malade, à changer les draps, à replacer les oreillers, à panser des escarres, à poser des ventouses, à faire des piqûres.

Elles avaient cependant trouvé le temps d'organiser des cours de formation ménagère pour les jeunes filles du pays.

J'eus plusieurs fois l'honneur de pénétrer dans ces petites cellules blanches aux linges empesés. J'essayais d'inculquer à ces saintes l'idée de l'efficacité, qui passait en tout premier lieu par la conservation de leur vie.

Je me souviens d'un jour où je fus appelé de façon pressante à Urepel, pendant l'occupation allemande, pour un petit enfant qui étouffait. Il s'agissait d'une maison au bord de la route, un peu avant le village.

Je n'avais plus d'essence, et je mis dans les sacoches de ma bicyclette le minimum de matériel pour faire une trachéotomie, le cas échéant. Je partis, sans espoir d'arriver avant deux heures, en raison de la montée très dure pendant dix-huit kilomètres.

Je n'avais pas fait deux cents mètres que le boulanger des Aldudes, Lubet, me rattrapa avec sa vieille Buick, équipée d'un gazogène. Sa profession lui permettait d'avoir toujours un charbon de bois très sec, et d'éviter ainsi de nombreux incidents de démontage des filtres au démarrage.

Je montai sans me faire prier. C'est ainsi que je pus arriver à temps dans cette maison.

Dans la cuisine, je trouvai, auprès des parents, les deux religieuses qui maintenaient assis un tout petit garçon qui étouffait avec un croup. Grâce à leur assistance, je pus réaliser malgré l'insuffisance des parents, complètement affolés, les gestes nécessaires : la petite anesthésie locale superficielle, l'ouverture de la trachée au bistouri, et la mise en place de la canule de trachéotomie.

La maison ne se prêtant pas à une surveillance suffisante, ce fut Lubet, toujours généreux, qui transporta, aussitôt après, le petit malade à l'hôpital à Bayonne jusqu'à sa guérison complète.

*

* *

Il régnait à cette époque, dans certains villages du Pays Basque, en apparence si soudés par les traditions, des divisions, des guerres sourdes entre deux clans, celui de l'instituteur et celui du curé.

Il m'est arrivé de voir certaine nuit de drame où un malade devait être transporté d'urgence dans une clinique sur un brancard improvisé, la famille faire appel, non pas au premier voisin habitant à dix minutes de marche de la maison, mais à un autre, habitant beaucoup plus loin, parfois à une demi-heure.

- Mais voyons, aïtachi, c'est ridicule, disait une jeune fille. Tu sais bien qu'il faut faire vite. Ta hernie est étranglée depuis hier soir...

- Fais ce que je dis. Si je dois mourir, nous n'y changerons rien.

Et le fils partait en courant.

Urepel fut particulièrement atteint par cette épidémie du rationalisme, digne du début du siècle.

Avec cinquante ans de retard, l'instituteur fut le porte-drapeau de cette religion moderne de la raison.

Sans d'autre argument que l'amour silencieux qu'elles donnaient, ces sœurs, sans le savoir, neutralisaient ces assauts. Elles n'auraient même pas été capables de soutenir une discussion. L'homme simple est perméable au cœur. Il reste insensible à la raison.

Pourquoi coupait-il un arbre à une époque déterminée de la lune ? Il savait bien que c'était la condition nécessaire pour obtenir des planches de bonne qualité, et pour avoir des bûches qui brûlent bien dans la cheminée. Il n'aurait su expliquer pourquoi.

Pourquoi attendait-il tel jour bien précis pour tailler la vigne, pour labourer avec les vaches et pour semer ?

Il le sentait, c'était en lui depuis des siècles.

C'était suffisant. La raison n'avait rien à voir là-dedans.

Il ignorait tout de l'astrologie. Mais il savait bien que le vent du sud donnait des insomnies au grand-père qui avait été ramassé sans connaissance après sa chute de l'arbre, il y a trente ans, avec sa hache à côté de lui, par bonheur.

Depuis, on le traitait de « lunatique ». Il était un peu bizarre parfois, aux changements de lune. Et puis ça passait. On n'explique pas tout.

*

* *

Un peu plus bas, se trouvait l'épicerie-chocolaterie Irissary, vestige artisanal d'une industrie autrefois prospère dans le Pays Basque. On y trouvait toutes sortes d'objets qui pouvaient tenter les gens de la montagne.

Des sandales de corde voisinaient avec des souliers grossiers en caoutchouc, étalés devant les boccas de bonbons et des lanternes tempête. De beaux crayons de couleur faisaient ressortir la morue séchée et les paquets de bougies. Mais on pouvait aussi bien acheter une bouteille d'anis Escarchado aux cristaux magnifiques que des paquets d'enveloppes ou des cartes postales, ou une hache de bûcheron.

Les appels téléphoniques que je recevais venaient souvent de là et je reconnaissais aussitôt les voix de chacun des membres de la famille. La voix posée et autoritaire du père, qui avait fait de solides études au séminaire, celle de la mère ou celle de la fille aînée dont le timbre révélait un léger embonpoint général.

Je reconnaissais aussi bien les voix beaucoup plus graves des jeunes filles Arambel Cinco qui tenaient le café-restaurant voisin.

Les Arambel avaient un bon mulet qu'ils mettaient bien souvent à ma disposition pour me rendre chez les malades éloignés. Ce mulet était équipé d'une selle américaine, d'un modèle très simplifié, extrêmement schématique, la selle Mac Lellan. Cette selle n'a pas de quartier. Son siège se limite à deux languettes parallèles matelassées, séparées par un vide qui laisse libre la saillie de la colonne vertébrale du cheval.

Cette selle, pour un long trajet, était dure comme du bois. Elle exigeait une large couverture pliée en quatre, qui isolait les jambes du contact direct du cheval.

Je finis par sentir, au cours des années et des contacts répétés avec les familles d'Urepel, à de tout petits détails de leur comportement, de leur conversation, à certaines de leurs allusions, des affinités communes pour l'un ou l'autre de ces deux postes téléphoniques.

Leur choix était confusément orienté par une tendance politique ou religieuse.

Avec ce long recul, toutes ces passions paraissent infantiles et sans importance par rapport à la vie. La vie d'un homme est brève. Tout ce temps passé à se déchirer et à se donner des coups d'épingle fait perdre le moment du bonheur.

La guerre ne profite jamais aux combattants, fussent-ils les vainqueurs. Ces piètres batailles, dans ce milieu confiné, leur faisaient perdre la véritable grandeur de la vie.

*

* *

Juste au-dessous du restaurant Cinco se trouvaient le grand bâtiment de l'école laïque et le fronton, de l'autre côté de la route qui montait des Aldudes.

J'eus l'occasion de faire une version difficile pour terminer l'accouchement d'une des jeunes femmes du quartier dans l'appartement de cette école.

Tout dernièrement, le mari que je revis pour une vieille histoire médicale m'en rappela le souvenir.

Un mauvais chemin montait vers le fond du village.

Sur sa gauche, contre la montagne, dans les endroits laissés libres par les saillies du rocher, des maisons éparses s'étaient construites au hasard des possibilités.

Sur sa droite, une murette longeait quelques jardins potagers cultivés avec soin, qui descendaient jusqu'au bord du petit torrent.

Un peu plus loin, sur la gauche, profitant d'un élargissement de la partie plate, se trouvait la maison Anglesaenia, petit café-restaurant avec ses habitués. La patronne avait cultivé des dons de sage-femme, bien précieux dans une région si déshéritée. Nous nous rencontrions parfois dans des circonstances difficiles, au chevet d'accouchées.

Elle avait de l'énergie et son assistance m'avait été bien précieuse dans des maisons démunies où tout était à improviser. Elle avait aussi le sens de la complication qui se préparait et elle savait m'appeler à temps.

Au bout du chemin se trouvait la maison Erlanyo. Elle fut pour moi, tout au long de ma vie solitaire dans ce pays retiré, un havre de réconfort. J'y trouvais le soir après mes consultations et mes visites aux Aldudes, à n'importe quelle heure de la nuit, un cheval sellé pour continuer mes visites dans la montagne. Au retour, m'attendait un repas délicat et copieux avec une chaleur que je n'oublierai jamais.

L'ensemble de ce village, bâti sans idée préconçue, au débouché de la route venant du Val de Erro en territoire espagnol, vivait un peu replié sur lui-même, sans prétention de luxe et de facilité. Dans ces quartiers isolés, tout proches de la frontière, bien des drames se passèrent pendant l'Occupation.

En dépit de la curiosité et des questions qu'attirait toujours l'arrivée du médecin dans une maison, j'eus l'occasion de soigner, sans que personne s'en soit jamais douté, un malade bien caché, recherché par les Allemands, et qui traîna une typhoïde pendant plus de deux mois.

L'austérité et la rudesse de la montagne dominaient partout à Urepel. Pour les femmes, les occasions de se montrer et d'éblouir étaient comptées.

La messe et les fêtes religieuses avec leurs processions - comme la Fête-Dieu, les Rogations -, les mariages, les baptêmes, les enterrements leur donnaient la possibilité de s'habiller et de se mettre en valeur.

Mais certaines fêtes païennes - comme les bals, qui commençaient à s'organiser en dépit des objurgations des prêtres - entrèrent peu à peu dans les mœurs.

L'une des plus marquantes était la fête annuelle de la marque du bétail.

Pendant des siècles, les Basques de la vallée de Baïgorry, n'ayant pas assez de pâturages pour leurs troupeaux, entrèrent en conflit avec les habitants du Val de Erro, en Espagne, en tentant par la force d'occuper les leurs.

Ce ne fut qu'en 1856 qu'un traité fut signé à Bayonne entre la France et l'Espagne à l'instigation de l'impératrice Eugénie.

Les Français obtinrent le droit, moyennant une redevance symbolique payée à l'Espagne, de faire pacager, pendant toute la saison sèche, leurs troupeaux dans le Val de Erro, dans le Pays Quint.

Les bêtes étaient marquées au fer rouge, avant de prendre la route. Cette formalité donnait lieu à une fête importante où se réunissaient les autorités espagnoles et les autorités françaises et c'était une occasion de réjouissance générale.

Le gouverneur de la province espagnole, le sous-préfet de Bayonne, les officiers des douanes, de part et d'autre, les officiers de gendarmerie et de la Guardia Civil se trouvaient réunis autour de festins très arrosés.

Pendant que les bêtes montaient, chevaux, bovidés, brebis, que de promesses d'amour, que de plans précis de contrebande ont dû se nouer ?

C'est au retour d'une de ces fêtes qu'un sous-préfet de Bayonne - nous avions un ami commun - se présenta brutalement à moi. Il descendait d'Urepel à bord d'une « traction avant » et, prenant un virage à vive allure à la corde, en plein à sa gauche, se jeta sur ma jeep. Je montais lentement aux Aldudes, par bonheur au ras de la montagne.

Ce fut un commandant de gendarmerie du cortège qui fit le constat et qui termina les présentations.

Je dus intervenir au bout de nombreux mois pour me faire indemniser des dégâts. L'euphorie de l'alcool avait dû rendre mon sous-préfet oublieux des formalités à remplir, plus poète qu'administrateur...

*

* *

Le chemin de Quintoa me ramenait souvent, à toute heure du jour

ou de la nuit vers Urepel, au retour d'une visite sur un mauvais mulet ou un mauvais cheval ne sachant pas trotter.

Le temps passait alors, désespérément long, et je songeais souvent, au retour d'une maison lointaine, à des voyageurs d'un autre âge, ou à des pèlerins revenant de Saint-Jacques-de-Compostelle, les pieds en sang sur des semelles en lambeaux attendant avec impatience d'apercevoir le premier clocher du royaume de France et de Navarre qui était marqué, la nuit, par une petite lumière. À partir de là, ils le savaient, ils n'en auraient plus que pour une demi-heure de marche.

Ils reprenaient alors courage et allongeaient le pas en entonnant le Magnificat.

Je les cherchais, moi aussi, ce clocher, ou cette lumière, la nuit. Ils ne venaient jamais.

Alors, je fermais les yeux. J'essayais d'imaginer que je ne savais pas où j'en étais de ce chemin. Je voulais me ménager la surprise d'être arrivé plus loin que je ne le pensais, sans m'en douter.

Mais je connaissais trop bien les montées et les descentes et les moindres rochers ainsi que les hésitations du mulet devant tel ruisseau à traverser, et les façades des deux maisons devant lesquelles les sabots de ma monture prenaient une résonance spéciale. Le moindre de ces bruits me ramenait à la réalité. Je ne pouvais y échapper. J'ouvrais alors les yeux, déçu et découragé. Le chemin s'allongeait toujours.

Je finissais par découvrir le clocher.

Je me trouvais alors au niveau de la maison de l'ancienne bonne d'un des derniers curés des Aldudes, si difficile à soigner, et qui parlait avec volubilité en postillonnant.

Quand je serais descendu jusqu'à Chanferminenia, je serais bientôt au petit pont qui traverse la Nive à côté du vieux moulin, en face d'Inahabia, la grande maison carrée, au bas de l'église.

Je mettrais pied à terre alors, j'ouvrirais la porte de l'étable sans réveiller personne.

Dans le noir, je décrocherais ma sacoche de la selle, je dessellerais mon mulet et j'attacherais le licol à la poutre usée de la mangeoire, devant son foin.

Je refermerais la porte à cause du froid de la nuit. Un petit coup de bouchon à l'endroit de la selle et sur le poitrail plein de sueur.

Et je serais dans ma voiture, avec son odeur de jouet neuf.

Ce chemin de Quintoa, je ne puis aujourd'hui le laisser revivre autrement en moi.

Mais pour d'autres que moi il souleva - et il doit soulever encore - des sentiments bien différents.

De combien de conversations enflammées fut-il l'objet entre « Aldudars » et « Urepeldars » ?

De combien de rapports passionnés d'hommes politiques fut-il le centre ?

Que d'intérêts, que d'interventions « en haut lieu » autour de lui !

Pendant les longues années que j'ai passées dans ce pays, ce sujet ne pouvait être abordé sans soulever la passion.

La route d'Espagne qu'il était vraiment nécessaire de construire, par où allait-on la faire passer ? C'était la question brûlante.

Allait-on lui faire escalader les montagnes des Aldudes en passant par le hameau d'Esnazu et par les crêtes de la frontière pour redescendre après jusqu'à Pampelune ?

Ou bien, allait-on lui faire suivre, à partir d'Urepel, le cours du petit torrent dont la pente régulière et insensible avait servi depuis des siècles à tracer l'actuel chemin vers Quintoa ?

Il débouchait sur la route goudronnée espagnole qui menait à Pampelune après avoir longé la caserne des carabiniers.

Ce fut la route « touristique » qui l'emporta.

*

* *

Ce matin de bonne heure, madame Juantorena frappe à ma porte.

- Docteur, il faut que vous montiez tout de suite à Larisaenia. La femme a eu son enfant depuis deux heures et la délivrance ne vient pas. Elle saigne.

En quelques minutes, je suis prêt. Du jardin elle me montre la direction à prendre, on ne voit pas la maison, mais elle m'explique mon chemin. Je vais toujours essayer de monter avec ma voiture. Je l'abandonnerai si elle ne peut pas arriver jusqu'à la maison.

Je prépare dans ma sacoche quelques ampoules et mon tube de Kélène pour une brève anesthésie générale, en cas de nécessité.

Comme je le prévoyais, je termine mon trajet à pied. J'arrive à la petite ferme. Elle est basse, d'allure pauvre, et très ordonnée. Une voisine m'attend avec impatience et m'accueille avec un soulagement évident

La femme est dans son lit, et sa pâleur rend plus impressionnante sa maigreur habituelle. Je la reconnais subitement. Je l'ai rencontrée plusieurs fois dans la rue, toujours très humble et très digne. Très grande, elle me faisait penser, avec son long cou et son pas traînant, à une chamelle misérable et racée.

Sa tension artérielle est basse, mais le pouls est normal. Elle n'a pas

beaucoup saigné, à en juger par les draps qu'on n'a pas changés encore, pour éviter de la remuer.

- Donnez-moi deux draps, je vous prie. Aidez-moi à la soulever. Là. Bon, le deuxième, gardons-le pour la mettre au sec, après... Vous n'avez pas de bassin ? Peu importe ! Faites-moi passer une cuvette d'eau chaude et le savon. Merci.

J'examine la malade. Le col s'est un peu refermé depuis l'accouchement et je ne pourrai passer la main qu'avec une anesthésie générale de courte durée.

- Barnean ! soupirez la malade.

Combien de fois, depuis, ai-je entendu cette expression ! Toujours accompagnée d'une mimique générale d'épuisement, de faiblesse, de douleur à la limite du supportable, de refus de lutter. Son siège est dans le ventre, d'après le geste las de la main, un peu plus haut ou un peu plus bas, souligné d'une tendance syncopale indiscutable, et suivi parfois de vomissements pénibles que la malade « va chercher loin », et qui soulagent, ou de gros caillots de sang expulsés violemment.

« Barnean » exhalé sur un ton plaintif, quémande la pitié de la part de l'entourage, ou sollicite un geste utile du médecin. Expression de plainte et de désespérance. « Faites quelque chose vite, sinon je vais mourir... »

Une cuvette est approchée avec un gros savon de Marseille et du coton. La cuvette a une odeur réconfortante d'eau bouillie de façon artisanale, sur le feu. Des escarbilles nagent en surface. L'ensemble sent le bois brûlé.

La femme est installée en travers du lit, sans oreiller. La toilette locale est refaite. L'eau de la cuvette est changée, pour que je puisse rapidement me laver les mains et les avant-bras.

- Tenez-lui bien les jambes, madame.

Puis à la patiente :

- Je vais vous faire dormir quelques minutes, et vous ne sentirez rien. Je vous le promets.

Très rapidement, avec quelques bouffées de Kélène, la femme dort. Je continue un instant à verser le liquide pour obtenir une tranquillité de trois minutes.

J'abandonne le masque, je verse une rasade d'alcool sur mes mains, et j'arrive à franchir le col. Je me sens tranquille maintenant. Je suis le cordon sans difficulté et je remonte sur le placenta, encore très adhérent, que je décolle du rebord de la main, avec une facilité qui m'étonne.

Je suis dans le bassin, puis au-delà du bassin et je reconnais toute la cavité, bien plus facilement que sur les mannequins rigides sur

lesquels nous travaillions à la Faculté, mon ami Gourdon et moi. À ce moment-là, nous étions très heureux de pouvoir donner un pourboire au garçon de la salle de dissection : il mettait alors à notre disposition un fœtus mort-né et conservé au formol, et nous avions la possibilité de nous entraîner à réaliser l'accouchement dans toutes sortes de présentations difficiles en nous critiquant mutuellement. C'était devenu un jeu pour nous.

Le placenta n'est pas encore extrait complètement de la vulve que la malade se réveille et retrouve sa conscience.

Piqûre d'ergotine. Je fais un malaxage de l'utérus pour qu'il se rétracte bien.

La malade est souriante. Nous l'installons de nouveau en long dans son lit sur un drap bien sec. Je bande son ventre.

- Gaïchoa Médikia, dit-elle.

Tous ces gestes prennent encore un moment. Ils me servent d'alibi pour pouvoir surveiller la couleur du visage, le poulx, et la vie qui revient. Le sourire remplace la panique.

Les quelques phrases qu'elle prononce dans une langue que je ne comprends pas et que je me fais traduire sont rassurantes car elles sont la preuve de son retour à la normale.

La voisine m'offre un bol de café au lait.

- Demain, je viendrai vous voir.

Je redescends maintenant, heureux de cette vraie prise de contact avec les exigences de mon métier de médecin de montagne, illuminé d'avoir été à la hauteur de la tâche, que j'allais mener tout seul dans cette vallée isolée où je venais d'arriver.

Je sentais bien que le tout jeune médecin que j'étais, étranger à ce pays, se montrait capable de faire ce que son prédécesseur, qui était Basque, n'avait jamais voulu faire.

- Pensez donc, autrefois, nous aurions été obligés d'appeler un médecin à Saint-Jean-Pied-de-Port ! Il nous aurait fallu attendre deux heures peut-être !...

Loin, dans le bas, Baïgorry s'étirait en longueur vers le nord. Le soleil d'automne soulignait les crêtes bleues dans les lointains. Dans cet air léger, les feuilles des châtaigniers étaient toutes dorées.

Le ravin d'Haira

Le téléphone me réveille. C'est la voix de la receveuse des postes de Banca. Je reconnais aussitôt les voix de chacune des receveuses des villages.

Elle m'explique que le patron de la maison Joanesto à Banca, dans le ravin d'Haïra, m'attend à l'usine électrique, à dix kilomètres de chez moi, avec deux mulets pour monter d'urgence chez lui : l'enfant est né, mais la délivrance ne vient pas. Je regarde l'heure à ma montre. Il est une heure du matin. Je n'ai pas assez d'essence pour monter en voiture, et il fait une violente tempête. Quand je sors ma moto du garage, je suis happé dans le noir par l'eau et par le vent. Les rafales me poussent ou me retiennent, au gré de leurs tourbillons, jusqu'au pont, où le torrent du ravin d'Haïra se jette dans la Nive des Aldudes.

J'aperçois dans la lueur de mon phare deux mulets trempés. Deux hommes en cirés noirs et ruisselants les retiennent. Chacun d'eux tient une lanterne tempête. Elle projette une lumière jaune et falote sur l'eau, qui dégouline de toute part. Le bruit des chutes d'eau et du torrent qui bouillonne couvre les voix.

L'un des hommes m'aide à placer mes instruments dans le bissac de ma selle et à monter. Il attendra mon retour au chaud, à l'usine électrique, pour ramener ensuite mon mulet là-haut. Le patron de Joanesto me précède. Nous passons devant l'usine, d'où sort le ronronnement doux des turbines et dont les lumières nous donnent un court instant une chaude impression de sécurité.

Peu à peu, le noir et l'eau nous séparent du monde organisé. Le chemin se rétrécit. Notre marche est désormais rythmée par le bruit métallique des sabots de nos mulets. Leurs fers heurtent en glissant les traverses de fer de la voie ferrée étroite. Même en hurlant d'un mulet à l'autre, nous ne pouvons nous entendre. « Se dembora gaïchtoa ! Quel foutu temps », crie-t-il de temps en temps, en se retournant vers moi. Mais je l'entends à peine.

L'eau boueuse ruisselle de la paroi à notre gauche, et se déverse dans le torrent à droite. J'ai de la peine à maintenir mon surcoût de toile huilée, serré cependant sous le menton, tellement le vent est brutal.

Les intervalles entre les traverses déchaussées par l'eau ne correspondent pas à la longueur normale des pas d'un mulet ou d'un cheval et obligent ceux-ci à lever chaque fois leurs pieds et à raccourcir leur élan. C'est aussi pénible pour eux que pour le cavalier, car le rythme du pas se trouve cassé, allongé parfois par une glissade, acier sur acier.

Au bout d'une demi-heure environ, après avoir traversé un pont au bas de la maison Haïra, nous apercevons la lumière de la maison Joanesto. Nous traversons de nouveau le torrent. Une petite montée entre de gros rochers que les mulets contournent. Nous sommes brusquement dans la lumière de la porte ouverte.

On m'aide à décharger mon matériel du bissac de mon mulet. Le patron va mettre les deux montures à l'étable, dans l'odeur chaude et laineuse des moutons et des vaches.

Dans la cuisine où flambe un grand feu, j'enlève mes vêtements trempés qui sont étendus sur le dossier d'une chaise, à la chaleur. Je monte aussitôt avec la grand-mère dans la chambre de l'accouchée.

J'y trouve la voisine qui est venue aider. « Gaïchoa Médikia ! Vous êtes là, malgré ce temps ! Quel soulagement pour nous ! »

Vite, j'examine la femme qui n'est pas choquée malgré les heures d'attente. À côté d'elle un bel enfant dort.

Je m'occupe rapidement de faire les gestes utiles.

Quand je descends, un grand bol de chocolat au lait m'est servi à la place de choix, dans la cheminée, sur la petite table escamotable encastrée dans le dossier du grand banc de cerisier, alkiá.

Après cette attente angoissante et le risque disparu, décrire la chaleur humaine autour d'une naissance heureuse, devant un grand feu de bois, dans une famille unie, perdue loin dans un ravin et par un temps épouvantable, est difficile. Des contacts de cette qualité restent inscrits pour la durée de la vie au fond du cœur de chacun de nous. De l'étable, toute proche, des bruits de cloches de brebis viennent jusqu'à nous. Elles dorment avec leurs agneaux.

Quand nous replongeons dans la nuit avec nos mulets, l'atmosphère est allégée et facile, et c'est comme à regret que je quitte l'homme, à la route, pour reprendre ma moto.

C'est ainsi que je fis connaissance avec le ravin d'Hàira.

Le ravin d'Hàira fut pour moi le cadre de bien des aventures où la difficulté et la lutte furent toujours présentes.

Bien qu'aussi étiré en profondeur que la vallée des Aldudes, ce ravin était beaucoup moins peuplé et ne comportait qu'une dizaine de maisons. Quelques-unes, dont Hàira, Joanesto, Gnafarenia, se trouvaient tout au bord du torrent, les autres étaient réparties de part et d'autre, à des distances, donc à des altitudes, différentes.

Le ravin d'Hàira est une bifurcation vers la gauche, en amont de Banca, de la vallée qui monte de Baïgorry à Urepel. Les deux vallées prennent ensuite une direction parallèle et aboutissent, au sud, à l'Espagne.

C'est un ravin étroit et escarpé, alors que la vallée des Aldudes, au-delà de Banca, s'ouvre et s'étale harmonieusement. Les Aldudes ont tenté l'homme depuis de longs siècles, comme en témoignent les maisons et l'église de ce village. Ces deux vallées ont évolué selon leurs caractéristiques propres.

Le ravin d'Hàira est creusé par « la petite Nive ». À l'exception de

quelques maisons comme Guichonaenia, Irioenia qui cultivent leurs terres sur un plateau et font paître sur les hauteurs leurs troupeaux de brebis, il avait été exploité longtemps pour les bois de hêtres de sa forêt. Après la guerre 14-18 une voie ferrée avait été construite aussi loin que le permettait la pente du torrent et en longeant le bord de celui-ci. Il avait fallu par endroits faire sauter le rocher à la mine.

Tirés ou portés par des mulets, les bois descendaient de la montagne jusqu'à une plate-forme, véritable gare en miniature avec un quai d'embarquement, et étaient chargés sur des wagonnets métalliques importants, à bogies, qui les portaient jusqu'à Banca. De là, ils étaient descendus en camion vers le bas de la vallée.

De place en place, vestiges d'accidents, des wagonnets déraillés à cette époque sont encore bloqués et tordus dans les rochers du torrent.

La descente était aisée. L'égalité et la régularité de la pente permettaient de descendre ces charges énormes au seul frein, un homme sur chaque wagonnet ou train de wagonnets. Pour remonter ceux-ci à vide, on utilisait des mulets ou même de véritables petites locomotives qui brûlaient du bois de hêtre.

Tout cela explique, après l'abandon de l'exploitation forestière pour des raisons de rentabilité, l'organisation des « riverains » de la voie ferrée.

Chaque maison possédait son wagonnet. Il se bornait parfois à une plate-forme schématique en planches avec un ou deux bancs de bois ou simplement quelques sacs de jute posés à même les planches. À l'arrière, solidement fixé au châssis du wagonnet il y avait le frein, muni d'une manivelle à main, comme un frein de voiture à cheval. Les patins métalliques frottaient directement sur la bande de roulement des roues arrière. Pour serrer, visser à droite, pour desserrer, tourner à gauche.

Après usage, le wagonnet était sorti de la voie unique et abrité dans une petite cabane se trouvant à proximité.

Cette règle traditionnelle d'utilisation commune de la voie ne donnait jamais lieu à contestation. Mieux encore, quand il montait, tiré par un mulet, le wagonnet le plus lourd restait sur la voie et les passagers du wagonnet qui descendait s'arrêtaient et retiraient des rails le leur, pour le remettre en place après le passage du wagonnet montant, la plupart du temps plus chargé que l'autre. Dans chaque manœuvre, tous les bras forts des deux équipes se donnaient aide et assistance. C'était pour eux une occasion de parler et d'échanger des nouvelles. La vie secrète du ravin s'organisait tacitement autour de la voie ferrée...

Le dimanche, c'était sur le wagonnet, ou autour de celui-ci, pour les

jeunes, que la famille descendait à la messe de Banca.

L'entretien de la voie se faisait spontanément par l'adjonction d'une pierre ici, d'un rondin de bois là, au gré de la spontanéité et de l'esprit d'initiative de l'un ou de l'autre. Heureusement, le tonnage des wagonnets n'abîmait plus les raccordements des rails, mais le travail de l'érosion par l'eau, à certains endroits sans rocher, déchaussait peu à peu les traverses.

*

* *

Au fil des années, une habitude s'était installée entre les familles du ravin et moi-même : on me descendait un mulet à l'usine électrique (ou plus exactement dans la grange de la première maison de la route) et je montais tout seul jusqu'à la maison. Pour descendre, afin de gagner du temps, je préférais laisser le mulet à la maison et je descendais à la verticale, à travers murettes et sentiers, presque à la course, alors que, consciencieux et prudent, le mulet aurait refait en sens inverse, sur tous les lacets escarpés de la montée, le même calcul désespérant de lenteur pour choisir chaque pierre et poser chacun de ses pieds.

Arrivé à la voie, je prenais simplement le « taxi » et je descendais au frein jusqu'à la route.

Tout seul, c'était fort simple. Mais certains incidents m'arrivèrent sur cette voie.

Je descendais ce matin d'Irioenia, au haut de Banca. Le patron de Joanesto avait besoin de se rendre au village. Il prit la direction de son propre wagonnet. J'y montai auprès de lui.

Selon l'habitude, on laissait courir le mulet, libre, devant le wagonnet : il savait qu'il ne devait pas se laisser approcher par celui-ci sous peine de catastrophe. Il marchait ou il trottait au milieu de la voie. Il se débrouillait en allant tantôt à gauche tantôt à droite pour éviter - c'était possible avec le jour - les rebords métalliques déchaussés et agressifs des traverses. Il n'avait pas besoin de se retourner. Il lui suffisait, à l'oreille, d'apprécier la distance de sécurité entre lui et le wagonnet qui semblait le poursuivre.

Au retour, attelé au wagonnet, il monterait les sacs pleins, tranquille et sage, de son pas heurté, avec la philosophie du bon serviteur.

Ce jour-là, le ciel était un peu gris et bas, une humidité ambiante rendait les rails glissants, ce qui faisait patiner les roues arrière du wagonnet, chaque fois qu'on bloquait trop rapidement la manivelle du

frein.

Je trouvais que, par moments, notre vitesse se précipitait. À plusieurs reprises, les planches du wagonnet avaient failli heurter les jarrets du mulet. Avec une inquiétude grandissante, je m'aperçus qu'à deux reprises Joanesto avait fait une erreur de manipulation du frein, tournant vers la gauche au lieu de visser à droite. La troisième erreur de ce genre fut la dernière : après une ligne droite suivie d'une courbe brusque, les freins bloqués subitement, les roues continuent à patiner et nous sommes projetés contre notre mulet. Catastrophe terrible en raison des ruades et des défenses affreuses de l'animal. Par miracle, à ce moment précis, le lourd wagonnet déraile et nous projette en avant de lui, au sol. En un éclair, j'imagine la bouillie que cette masse de ferraille va faire de nous. Mais, deux secondes plus tard, nous sommes vivants, douloureux de partout, mais indemnes. Le mulet, indifférent, s'est arrêté à quelques pas de là. Le wagonnet, par un hasard surprenant, s'est immobilisé en travers de la voie.

Quelques mots sonores de congratulation réciproque et nous le remplaçons sur la voie. J'ose alors demander à Joanesto de me confier le frein. En quelques minutes nous sommes sans émotion nouvelle à la route goudronnée.

Pourquoi ce nom d'Haïra donné à ce ravin, et non celui de « Petite Nive », affluent de la Nive de Banca sur la rive droite de celle-ci ?

Il est vraisemblable que c'est à cause de la primauté de cette maison.

Haïra était en effet une maison importante, bien organisée. Elle possédait, comme quelques autres rares maisons de la vallée, son groupe électrogène. Celui-ci fonctionnait grâce à un réservoir d'eau autonome, muni d'une vanne d'ouverture, réglable depuis le grand couloir central de la maison, au premier étage, où se trouvait un grand voltmètre de contrôle.

J'ai connu dans cette maison la grand-mère, toujours souriante et active, d'un poids important, suivie dans tous ses déplacements par un sifflement discret d'asthmatique, et une de ses sœurs, cloîtrée dans une chambre. La fenêtre de cette chambre, qui donnait sur le torrent, était barrée par des pièces de bois solides.

Elle m'aimait bien cette sœur. J'allais la voir quelquefois, toujours accompagné, car elle avait des colères subites et redoutables. Elle chantait parfois des bribes de cantiques et me donnait souvent des médailles en grand secret. Elle m'appelait quand elle me savait dans la maison ou quand je passais à cheval dans le ravin et qu'elle m'apercevait. Une méningo-encéphalite de la première enfance...

La maison d'Haïra possédait des pâturages sur les hauteurs, vers

Burdincurutchécolépoa, au niveau des hêtres géants de la forêt. Une borde, où vivait l'été un berger, bâtie en grosses pierres sèches, meublée seulement de deux couchettes de bois superposées, encastrées dans les murs, se trouvait là-haut, à deux heures de la maison, près d'un ruisseau glacé où vivaient des salamandres tachetées de jaune et de brun, qui se déplaçaient avec des gestes lents et saccadés, miniatures de monstres préhistoriques.

Si le ravin fut souvent le lieu d'incidents tragiques, il fut aussi le théâtre de scènes inattendues.

Pendant de longues semaines, je donnai mes soins à un homme jeune, miné par une maladie inquiétante : il avait des épanchements dans de multiples articulations, dans le péritoine, dans les plèvres et finalement dans le péricarde.

Par bonheur, sa femme avait de l'énergie pour deux. Elle s'occupait à sa place de la propriété, se déplaçant toujours à cheval.

Mes visites chez lui furent tellement fréquentes que le jeune mulet qui servait à mes déplacements finit par répondre, docile, aux demandes progressives de mes aides et à me donner, avec un peu d'engagement des postérieurs, des flexions de la mâchoire et de la nuque, ainsi que des flexions latérales de l'encolure, ce que je n'ai jamais pu obtenir chez les mulets « de bois », qu'on me descendait à l'improviste pour mes visites dans les maisons éloignées.

Très inquiet de l'évolution de cette maladie, j'en avais parlé plusieurs fois à un grand médecin qui avait été mon professeur à la Faculté de Médecine de Bordeaux, le Professeur Broustet. Celui-ci venait tous les huit jours à Baïgorry pour des raisons de famille.

Nous avons pris rendez-vous avec la famille du malade et lui-même pour un dimanche.

Le wagonnet, bien aménagé, avec un banc de bois et des couvertures, endimanché pour recevoir ce voyageur de marque, nous attendait près de l'usine électrique où les rails s'arrêtaient. Le temps était un peu pluvieux. Et l'on vit deux médecins côte à côte, l'un en manteau, chapeau mou et souliers de ville, l'autre dans son équipement habituel de travail, abrités sous un même parapluie comme pour traverser les cours intérieures de la Faculté et se rendre en consultation au chevet d'un malade sur un chariot des plus primitifs. Des années plus tard, je rencontrai le professeur Broustet dans l'escalier d'une clinique bordelaise : nous nous sommes remémoré ce souvenir.

Je me souviens encore avec précision d'une visite, faite par une nuit noire à Guichonaenia, au cours d'une épidémie sévère de grippe.

Manquant de sommeil depuis plusieurs nuits, arrêté sans cesse sur

le bord de la route par une lanterne qu'on agitait pour m'alerter, j'essayais de trouver à cheval une position de détente pour dormir enfin. Il n'y en a pas. Il n'y en aura jamais. Tous les essais que je faisais me montraient qu'incliné en avant, les bras croisés sur le pommeau d'une selle américaine ou les mains appuyées sur l'encolure, cet éveil des jambes et de « l'assiette », il fallait le maintenir, sous peine de tomber.

Dès que je mis pied à terre et que j'entrai, la maîtresse de Guichonaenia me servit une tasse de café, sans que j'eusse pris le temps de prononcer une phrase.

Je me souviens aussi d'une nuit plus noire encore, dans le même quartier, mais au-dessus de Guichonaenia. J'avais pu me reconnaître à l'aller mais au retour, je fus obligé de descendre de cheval pour mettre la tête au ras du sol et tenter de découvrir l'endroit exact où je me trouvais, essayant de distinguer par opposition avec l'ensemble du ciel, la ligne sombre d'une haie que je savais être en bordure du ravin afin d'éviter une chute affreuse.

J'ai rencontré, il y a quelques mois, dans une ferme isolée de Gascogne, dans les bois de Saint-Martin, un homme qui m'a dit :

- Oh ! Je vous connais bien, vous m'avez soigné à Banca quand j'étais jeune. Je suis le fils Falxa, de Guichonaenia. Il fallait que vous soyez un athlète pour faire tout ce que vous avez fait là-bas, toujours dans la montagne... Le ravin a bien changé depuis ! J'y étais l'été dernier. On a ouvert une large route à la place de la voie ferrée. Elle se continue en lacets jusqu'à Burdincurutchecolepoa. Tout le charme est rompu.

Un dimanche, j'ai compté plus de cent voitures qui montaient jusqu'à la frontière.

Mais la forêt est sauvée : le syndicat de la vallée a pris les choses en main. Un garde forestier dirige et surveille les coupes. Aucun arbre n'est abattu sans avoir été marqué par lui.

*

* *

Les soirées s'étiraient sans fin.

Les fins de journées étaient souvent très pénibles, en raison des distances dans la montagne et de l'impossibilité d'organiser un circuit qui permette une économie de temps.

La soirée du mardi, qui faisait suite à ma consultation aux Aldudes, était particulièrement dure.

Par mesure d'économie, les familles attendaient ce jour-là pour me

faire venir, puisque je ne demandais pas d'indemnisation pour mon déplacement.

L'urgence primait alors et désorganisait parfois subitement mes plans. J'étais souvent obligé de passer sans m'arrêter devant une ferme, où m'attendait une monture, pour aller d'abord au fond de la vallée, à Urepel, voir le malade qui me semblait le plus urgent, et revenir ensuite vers les Aldudes prendre ce cheval et aller visiter ce deuxième malade. J'en avais souvent pour plus de deux heures. Je remontais alors à Urepel pour continuer mes visites. Ces soirées difficiles se prolongeaient ainsi une partie de la nuit.

Quand, harassé, trempé jusqu'à la peau, je rentrais enfin à Baïgorry, j'apercevais une lanterne qu'on agitait en travers de la route. Je m'arrêtais.

- Gaïchoa Médikia, je vous attends depuis trois heures ! J'ai le petit qui est tombé. Sa jambe est toute tordue. Il l'a cassée certainement. Il souffre beaucoup... il crie quand on lui touche à peine. Le mulet est là-bas, dans la grange.

Et la nuit se poursuivait ainsi.

J'endurais alors l'un des supplices les plus inhumains que j'ai connus dans ce pays : le manque de sommeil.

Dormir en voiture, dormir sur une moto, dormir à cheval !

J'étais obligé d'arrêter et de descendre pour recevoir la pluie en douche froide sur le visage. Je me remettais sur mon siège ou je remontais à cheval et je tombais aussitôt dans une sorte d'inconscience, à la limite du sommeil. Je savais qu'avant Banca je devais contourner un grand pan de terre et de rochers qui avait dégringolé, ne laissant qu'un tout petit passage du côté du torrent. Malgré mon demi-sommeil, l'approche de ce danger me gardait en alerte.

Je m'arrêtais de nouveau, je m'étendais à terre sur le bas-côté, dans l'herbe mouillée, pour trouver un instant de sommeil et je repartais, pour arriver coûte que coûte chez moi, dans mon lit, où le téléphone pourrait me retrouver encore.

Que de soirs, que de nuits noires ai-je ainsi passés sur ces routes tout en virages à la limite extrême de l'accident, parfois sans éclairage, avec ma grosse « René Gillet » !

Au retour, je me jetais sur mon lit sans avoir le courage d'enlever mes bottes toutes mouillées, qui collaient au tissu trempé de ma culotte. Il m'arrivait de rester ainsi une partie de la nuit avant de me décider à faire ce dernier effort musculaire.

Enfin dormir !

LES LUTTES DE TOUS LES JOURS

Un soir, vers neuf heures, le téléphone de chez Juantorena vibre dans mes oreilles. Je suis encore à table - car je suis rentré tard d'une visite éloignée - avec le lieutenant de gendarmerie mobile en résidence à Baïgorry. On se bat de l'autre côté des crêtes. Il a sous son contrôle une bande importante de territoire frontalier. Nous avons des relations très amicales. Nos âges et aussi le sentiment inexprimé mais réel de nous trouver en pays étranger nous rapprochent naturellement.

Créant une atmosphère de crainte imminente de généralisation du conflit, toute proche de nous, la guerre se rode et se modernise dans cette terre reculée de notre grand continent.

L'esprit est très partisan dans les villages ou dans les maisons isolées. En 1938, si près des drames qui frappent beaucoup de leurs familles, des oncles, des cousins, des frères, se battent de l'autre côté pour ou contre Franco. La passion et la haine parfois divisent les familles au point de rendre certains contacts pénibles. La moindre allusion maladroite fait monter le rouge au visage et vibrer la voix. Il est alors prudent de replacer la conversation sur un plan général et philosophique

- Docteur, docteur, tout de suite aux Aldudes ! Il faut que vous montiez pour le tailleur espagnol qui étouffe. On vous attendra sur la place..., me crie madame Juantorena.

Le tailleur, je le connais bien, avec sa voix enrouée de grand fumeur, « un rouge », réfugié en France. Il m'avait taillé, il y a quelques mois, une veste de travail en gros drap.

Je sais fort bien où il habite. Le maire des Aldudes, en accord avec son conseil municipal, lui a alloué un petit appartement de deux pièces à côté du bureau de la mairie. Il y vit et y travaille avec sa femme. Le bâtiment, tout blanc, fait partie intégrante de l'église, au fond de la place. De sa petite fenêtre, on aperçoit le fronton adossé à la gendarmerie. Il forme un angle droit avec le long bâtiment de l'Hôtel Erreca.

Les pierres de sa maison vibrent à tout instant des cloches de l'église, qui ne peuvent évoquer pour lui d'autre sentiment que rancœur et désir de vengeance.

Le lieutenant Louvet monte avec moi. Nous arrivons très vite aux

Aldudes avec ma 402 légère. Nous voici sur la place aux maisons blanches bleuies par la lune.

Un groupe - d'où émerge le marchand de tissus des Aldudes, ami personnel du malade - m'attend et me happe. On m'explique rapidement que ce malheureux est en traitement depuis plusieurs mois pour un cancer du larynx à l'hôpital de Bayonne. Aujourd'hui, quelques heures après une irradiation par les rayons X, peut-être un peu trop forte, il a été pris d'un état de suffocation qui ne fait que s'aggraver d'heure en heure. Il est en train d'étouffer.

À la hâte, nous montons le petit escalier de bois aux marches usées. Avant l'œil, c'est l'oreille qui donne une idée exacte de l'importance du drame. Avant même d'entrer dans la chambre, le bruit inquiétant d'un homme qu'on étrangle me saisit.

J'aperçois le tailleur, assis sur un vieux fauteuil Voltaire, méconnaissable et violacé, les yeux exorbités, les mains agrippées aux accoudoirs. Il est en train de mourir étouffé en faisant un grand bruit qu'on voudrait faire cesser et qui devient lancinant à chaque effort qu'il fait pour aspirer l'air et aussi pour le rejeter.

Déjà mon opinion est faite et ma décision est prise. La congestion des tissus du larynx est telle que l'espace qui, normalement, sépare les cordes vocales, n'existe plus. Le passage de l'air se trouve alors obstrué. Seule une trachéotomie le sauvera de la mort par asphyxie. Celle-ci consiste à ouvrir un orifice au haut de la trachée, au-dessous de l'obstacle.

En cet instant, j'ai jaugé l'importance de la décision que je viens de prendre : faire la première fois de ma vie, devant témoins, cet acte impressionnant qu'il faut réussir. De toute façon, il n'est pas question de transporter le malade dans un hôpital ou dans une clinique, tous deux très éloignés, sur des routes difficiles. Il est bien trop tard pour lui ; il va mourir.

En préparant rapidement mes instruments, sous les yeux de ces quelques spectateurs impuissants aux visages consternés, et qui demandent l'impossible à un jeune médecin avec l'exigence du public à l'égard d'un toréador dans l'arène, je revois en un éclair les deux seules trachéotomies auxquelles il m'a été donné d'assister pendant mes stages hospitaliers : la première, pratiquée en salle d'opération avec toute la liturgie et la pompe voulue par un grand patron ; la deuxième, effectuée d'urgence par un chirurgien des hôpitaux, qui se trouvait par hasard dans la salle, chez un aviateur tombé à l'atterrissage, sur le brancard même où on le transportait, posé à la hâte au pied d'un lit.

Le haut de sa cage thoracique était écrasé et l'extrémité acérée des

côtes brisées avait pénétré dans le poumon, ce qui provoquait à chaque expiration la pénétration de l'air sous pression dans les tissus mous du cou, gorgés de gaz au point d'enserrer la trachée et d'étrangler le blessé qui étouffait.

- Ma sœur, un bistouri, une boîte d'instruments, une canule à trachéotomie, alcool, compresses...!

Avec dextérité, la canule était en place au travers de l'orifice ouvert d'un coup sec de bistouri sans la moindre anesthésie locale.

Quelques mots sortent de mes lèvres pour expliquer aux témoins ce dont il s'agit et ce qu'il faut absolument faire.

Une très petite anesthésie locale entre le premier et le deuxième anneau cartilagineux du larynx, puis un effort - qui me semble terrible - de pression sur mon bistouri, avec l'impression que j'égorge un homme, et subitement, ma lame est dans le vide.

C'est le miracle instantané du bruit de l'air qui souffle en entrant et sortant enfin librement.

Je place, en attente, une pince de Kocher entre les lèvres de la plaie pour écarter encore plus largement celles-ci. L'homme respire et son long regard vers moi est plus éloquent que tout, dans cet instant.

Je garde longtemps cette pince dans la plaie opératoire, car je n'ai pas prévu ce cas et je n'ai pas de canule à trachéotomie dans ma voiture. J'explique au marchand de tissus qu'il faut qu'il aille trouver dans ma voiture le lieutenant qui m'accompagne, pour lui demander de descendre à Baïgorry chercher telle boîte d'instruments, sur telle étagère de ma vitrine, dans laquelle il trouvera cet instrument précieux.

Dans cette atmosphère de victoire et de détente une heure est vite passée, le temps nécessaire au retour de cette fameuse boîte qui contient bien ma canule. Je la mets en place avec une compresse protectrice de gaze interposée entre la plaie et la collerette métallique de la canule. Sur ses extrémités latérales, deux orifices sont prévus pour passer de chaque côté des lacets noués ensuite entre eux derrière le cou.

Le malade est installé doucement dans son lit avec de bons coussins qui redressent son thorax. Des voisins sont venus lui en porter. Ils s'affairent autour de lui sans faire de bruit.

Je le suivrai régulièrement matin et soir et je referai moi-même les pansements. En permanence, une décoction de feuilles d'eucalyptus sera maintenue dans la pièce afin de prévenir toute infection respiratoire, et il recevra chaque jour une injection intramusculaire de solucamphre et d'eucalyptine. C'est tout ce que nous avons à cette époque pour lutter contre l'infection.

Une infirmière bénévole, que je rencontre souvent dans la montagne où elle assiste les femmes en couches, se charge, plusieurs fois par jour, de donner les soins. Je lui montre comment enlever le mandrin creux de la canule pour le désobstruer et pour le débarrasser des mucosités trachéales et bronchiques qui l'encombrent souvent, ce qui se traduit chaque fois par le retour pénible de la gêne respiratoire. Chaque fois, le mandrin creux sera bouilli, puis remplacé dans la canule. Les gazes seront changées matin et soir par mes soins, pour éviter une infection locale et pour le bien-être du malade.

Sans les corticoïdes, sans les antibiotiques, il va vivre encore une quinzaine de jours, s'éteignant doucement par généralisation de son cancer primitif et sans le moindre étouffement.

*

* *

C'est aujourd'hui mercredi, jour de marché à Baïgorry. Ma journée risque d'être assez chargée.

J'ai le temps d'aller voir trois malades alités avant de commencer ma consultation.

La sonnerie du téléphone interrompt mes pensées.

Je reconnais aussitôt la voix grave de l'une des deux jeunes filles Arambel Cinco, d'Urepel.

- Allô, docteur Dufilho, il faudrait que vous montiez ici pour la jeune femme de Zaldiaenia, pour son accouchement. Sa mère vous fait dire qu'elle souffre depuis ce matin, six heures.

J'entends, à côté de cette voix, une autre voix plus forte et passionnée qui explique en basque tout ce qu'il faut me dire.

- Je serai là dans un moment. C'est entendu. Dites-lui de ne pas s'inquiéter.

Il est huit heures. Zaldiaenia est la grande maison de type espagnol qui se trouve sur la toute petite place, au bas de la terrasse de l'église. Je n'aurai pas à perdre de temps dans la montagne. Les dix-huit kilomètres sur la route seront vite franchis.

Je décide de monter aussitôt, même si ce n'est pas pressé. Je sais que l'accouchement de cette jeune femme sera difficile comme tous les précédents. Je préfère me rendre compte dès maintenant de la présentation, de l'état de son col, et de la marche du travail.

Rien ne peut remplacer l'idée personnelle que l'accoucheur retire de l'examen, du type des douleurs, mais aussi de l'attitude morale de la femme. Les réactions de l'entourage sont loin d'être négligeables. Elles risquent d'influencer beaucoup la tenue et le calme de

l'accouchée.

Il faut savoir rester un moment dans la chambre et dans la maison pour vivre la situation réelle. Ce temps, en apparence perdu, permet de sentir le milieu et de préparer déjà une atmosphère sereine et confiante.

Au moment où je sors ma voiture du garage, un jeune homme arrive à bicyclette et s'arrête, un peu décontenancé de me voir partir. Il me fait signe de l'attendre.

- Ma femme que vous connaissez commence juste à souffrir. Elle va accoucher. C'est notre premier enfant. Vous savez, nous habitons à Guermiette.

- Oui, je vois bien. Depuis quand souffre-t-elle ?

- Elle commence juste depuis une demi-heure. Elle n'a eu que trois douleurs depuis ce matin. Elle voudrait bien que vous veniez la voir maintenant.

Jusqu'à Guermiette, j'ai quatre ou cinq kilomètres à faire. Cette jeune femme commence juste à souffrir. Tout allait normalement quand je l'ai examinée, il y a plusieurs jours. Elle en a pour une bonne partie de la journée avant que sa dilatation soit achevée.

- Je monte à Urepel tout de suite. J'aurai très vite fait ma visite. Soyez sans crainte. Je viendrai aussitôt après.

Le jeune homme l'admet fort bien, il reconnaît volontiers que rien ne presse.

Je pousse ma 402 légère sur la route aux multiples virages. Mes pneus sifflent. Mais je connais très bien les moindres courbes, et je reste bien placé à la sortie de celles-ci.

Aussitôt arrivé à Zaldiaenia, je monte dans la chambre, accompagné de la grand-mère pour examiner sa fille. J'ai aperçu le mari, au bas, vers l'étable, mais il s'éloigne et je sens, à son attitude, qu'il préfère entreprendre de gros travaux aujourd'hui, curer l'étable ou réparer une clôture, plutôt que de vivre une journée moralement pénible et d'être conduit à y participer. Quelques souvenirs semblables et malheureux l'ont marqué.

La jeune femme est brune avec des yeux très clairs. Elle parle toujours très vite, de façon saccadée et énergique. Elle commence à bien souffrir, mais il n'y a qu'un début de dilatation avec un col encore épais. C'est assez normal, puisque l'enfant est en position transverse. Dans ce cas, en effet, aucune partie de l'enfant n'appuie sur le col pour jouer le rôle de coin dilatateur.

Je prévois avec la grand-mère, femme solide qui en a vu bien d'autres, tous les préparatifs pour l'anesthésie quand il sera temps

d'agir. Il me faudra trois personnes dont une pour tenir le masque à éther.

J'aurai notamment pour m'aider madame Carricaburu.

De toute façon, il faut attendre quelques heures de travail avant de pouvoir songer à passer au travers d'un col suffisamment dilaté. Si les douleurs se précipitaient, il est entendu qu'elle m'alerterait par téléphone depuis Arambel Cincoenia, qui se trouve à une centaine de mètres à peine de la maison.

Je suis donc tranquille et je descends rapidement à Baïgorry.

Après un arrêt chez moi pour savoir si j'ai d'autres urgences, je me précipite à Guermiette pour voir l'autre jeune femme.

Avec beaucoup de dignité elle serre un peu ses lèvres et balance sa tête à droite et à gauche quand elle a mal. Comme toute sa famille, elle est confiante et sereine. Ici, c'est une présentation normale, prévue d'ailleurs au cours des derniers examens que j'ai pratiqués. Mais tout semble indiquer que le travail sera long. C'est un premier.

J'explique la difficulté de cette journée pour moi, mais j'assure que je serai de retour chez elle avant le moment de l'accouchement.

Pour laisser passer un peu de temps avant de remonter à Urepel, tranquilisé par le fait que je peux être averti par téléphone de là-haut, je reçois les malades qui sont descendus aujourd'hui à ma consultation. Je termine assez tôt pour aller revoir ma jeune accouchée de Guermiette. Les douleurs sont encore espacées, régulières, et la dilatation, peu avancée, évolue très normalement.

Je remonte alors rapidement à Urepel où je trouve une dilatation presque complète, ce qui me permet, après trois quarts d'heure d'attente, de commencer l'anesthésie.

Dans ces attentes, il faut lancer ou rattraper la conversation. Cette attitude contribue à préparer une atmosphère générale et à faire passer le temps. En accouchement, la première des règles est de ne se presser jamais. Combien d'accouchements se seraient terminés plus simplement si le médecin, seul maître à bord à ce moment, avait étudié et composé sa mimique pour masquer son impatience ou son inquiétude et su imposer le calme aux voisins ou à la famille. C'est dans ces moments autant que dans les gestes qui vont suivre, que la réputation d'un médecin se forge et s'établit. Pour moi, ces heures d'attente ont toujours été très coûteuses moralement. J'étais impatient d'agir.

L'accouchée dort maintenant et je confie l'appareil d'anesthésie à la femme qui s'est proposée tout à l'heure. Je lui ai montré comment tenir l'angle de la mâchoire bien propulsé en avant pour dégager le passage de l'air, et la tête bien relevée en hyperextension.

Encore un nettoyage et un savonnage soigneux des mains et je passe au travers du col à la recherche du contact de l'enfant avec ma main droite. Je reconnais les fesses et les épaules. L'enfant est tourné vers la droite de la mère. C'est donc avec ma main gauche que je dois attraper le membre inférieur gauche et le faire descendre d'abord. C'est lui que j'abaisse le premier. La difficulté sera, bien entendu, d'effectuer la descente du bras postérieur de l'enfant, le droit, qui remonterait derrière la tête si je tirais trop vite sur les pieds. Je tire avec une lenteur calculée. Peu à peu, j'arrive à abaisser ce bras et à l'extraire, puis le gauche à bout de doigts, difficile à abaisser encore en raison de ce bassin un peu juste. La tête dernière est enfin extraite par la manœuvre habituelle.

L'enfant crie aussitôt. Déjà, j'ai demandé à la femme qui tient le masque de l'enlever. Le réveil aura lieu alors que je termine le décollement du placenta. Pendant que je fais une piqûre anti-hémorragique, les femmes s'occupent du bébé qu'elles me laissent laver cependant, dès que j'ai ligaturé le cordon. Les conversations et les congratulations reprennent alors de plus belle, alors que la grand-mère, toute fière, habille le bébé. L'atmosphère est détendue et heureuse. « Gaïchoa Médikia ! Se habila ! » Je reste dans la maison plus de trois quarts d'heure pour être sûr qu'il n'y a pas d'hémorragie et que l'utérus reste bien tonique et contracté. En temps normal un repas chaleureux en famille m'eût donné encore plus de délai de sécurité. Mais j'explique la raison qui m'oblige à partir.

Quand j'arrive à la maison de Guermiette, la jeune femme souffre beaucoup avec des intervalles très brefs entre ses douleurs. La dilatation du col est presque complète et la tête est assez basse. « Ouh youh Ama !!... Gaïchoa ! » Je calme un peu par une piqûre l'anarchie des douleurs trop rapprochées. Elles s'espacent un peu et deviennent efficaces sur la dilatation au bout d'un moment. Les poussées commencent. L'éternel rite de la préparation des draps, des serviettes, des cuvettes, d'une table proche avec du savon, du coton, de l'alcool, des récipients d'eau chaude, occupe provisoirement les mains des femmes présentes et détend momentanément les esprits. Les gestes utiles que je demande suppriment cette impression d'impuissance et d'inutilité qui règne depuis mon retour. Le temps passe ainsi sans trop peser. L'enfant va bien. Les bruits du cœur n'ont pas changé.

Mais, malgré la décision d'intervenir que j'ai déjà prise, devant une expulsion qui s'avère impossible, je ne livre encore rien de mon plan.

Si je dévoilais mon intention dès ce moment, la femme s'arrêterait aussitôt de pousser avec conviction. Or, les quelques millimètres

qu'elle fera encore franchir à la tête de l'enfant vont m'être précieux pour mettre en place mon forceps.

- Docteur, je vais mourir, faites quelque chose... Je ne peux plus.

Ne pas céder trop vite à la pression morale du milieu.

Les conversations banales se sont tues. L'atmosphère de confiance sereine s'est évanouie. Les visages sont graves et contractés.

L'épreuve du travail s'avère pour tous sans résultat, sauf pour moi.

J'ouvre ma boîte de forceps et je demande de l'alcool pour flamber celui-ci.

- Vous avez fait tout ce que vous pouviez. Je sais que vous ne pouvez plus. Mais, grâce à vous, la tête de votre enfant est maintenant assez descendue. Je vais donc pouvoir vous aider sans lui faire courir de risques. Tout à l'heure c'eût été beaucoup plus difficile. La tête était trop haute. Vous allez dormir tranquillement. C'est moi qui vais prendre le relais. Je vais faire un forceps.

- Alors, je ne vais plus souffrir ?

- Non, pas du tout. Je vous fais une piqûre qui va commencer à vous calmer. Laissez-vous aller entre vos douleurs. Décontractez-vous. Dans un instant, vous allez dormir tranquillement et quand vous vous réveillerez, vous verrez votre enfant.

En quelques minutes, la jeune femme dort. Le relâchement des muscles est total. Au bout de quelques instants, les plus inquiétants de cette intervention, la tête est bien prise entre les cuillers de mon forceps, et j'extrais lentement l'enfant. Je fais signe à la femme qui tient le masque de l'ôter. L'enfant crie et s'achève alors le rêve vague de sa mère.

*

* *

Un mardi après-midi, jour du marché aux Aldudes - et pour moi, jour de consultation là-haut - arrivant sur la place, je suis hélé par un homme qui avait essayé en vain de me joindre par téléphone chez moi. Il m'attendait pour monter d'urgence à Marinaenia pour une femme qui faisait des crises convulsives aussitôt après son accouchement.

Pendant toute sa grossesse, j'avais suivi cette femme, très fatiguée par tous les travaux de la maison et de la terre. Elle avait fait une albuminurie massive avec une tension artérielle anormalement élevée jusqu'aux derniers jours, sans pour cela se reposer.

Je vois encore son visage maigre aux yeux boursoufflés, et sa mimique résignée quand j'essayais de lui faire admettre la nécessité

d'un repos total. Certes, elle sentait qu'elle était à bout de force ; elle se traînait et souffrait de tout son corps, rien que pour se tenir debout.

Mais une femme ne peut pas se reposer quand elle a déjà des enfants et un mari dur pour lui-même, qui ne peut arriver à tout faire dans la montagne. Par la force des choses, un homme, qui trime sans cesse et qui dépasse ses possibilités, ne peut pas imaginer la peine d'une femme à la maison. Les travaux de celle-ci lui paraissent négligeables, presque doux. Plus on travaille dur plus on devient dur pour les autres.

L'éternel enchaînement des travaux de la maison ne laissait aucun loisir aux femmes. Il leur fallait un amour et un dévouement perpétuels pour transformer en joies profondes leurs tâches sans fin. La religion sublimait ces contraintes et les grandissait.

Le matin, très tôt, il fallait préparer les enfants, les faire déjeuner, les couvrir pour qu'ils ne prennent pas froid dans les chemins jusqu'à l'école, située parfois à une heure de marche, par n'importe quel temps. Quelles chaussures pouvaient résister à l'eau, à la neige ? Quelles semelles, aux chemins pierreux et si longs ? La contrebande commençait à les habituer au caoutchouc, qui résistait davantage. Mais il fallait aller en Espagne. Et il y avait la vaisselle, la préparation des repas. Les enfants ne rentraient que le soir, heureusement. Des parents ou des amis, au village, les recevaient à midi pour le repas.

Il fallait s'occuper aussi des petits animaux et de la cuisine des cochons dans les grands chaudrons de cuivre ou de fonte, encore plus lourds, qu'elles devaient accrocher à la crémaillère de la cheminée.

Allumer les bûches sous les betteraves qui cuisaient avec le maïs, transporter les bassines pleines jusqu'aux loges des cochons, à bout de bras, arc-boutées sur les genoux, demandait encore un effort exténuant. Un peu de ménage ; le lavage du linge et des draps ; aller étendre dehors ou dans une grange attenante à la maison. La matinée était déjà passée.

La journée du dimanche était plus compliquée encore. Toute la famille se préparait pour aller à la messe. Il manquait toujours un bouton, une chaussette ou un mouchoir. On partait très tôt, à pied. Après la messe, on remontait et on cuisait le taloa, préparé le matin, devant le feu, en le retournant pour griller les deux faces successivement.

Pour gagner du temps, je laisse ma voiture sur la place et je prends simplement ma sacoche. Je me fais un chemin à travers les groupes qui se demandent vers où je me hâte. J'ai un très bon cheval, qui appartient à une « bonne maison » des Aldudes, un grand cheval noir qui allonge le trot. Très vite après avoir traversé le pont sur la Nive, je

m'engage sur un petit chemin qui monte raide sur la gauche. La pente est abrupte et le sol pierreux. Je le pousse autant que je le peux, couché sur l'encolure. Chaque fois que le terrain le permet, sur le plateau qui fait suite, nous prenons le galop.

Rapidement, j'arrive à la maison. Dans la pénombre de la chambre, il faut quelques minutes pour que mes yeux, éblouis par le soleil, s'accoutument.

L'accouchée, tout en se plaignant de la tête, dans le vague, me raconte un peu son histoire, à sa façon, puisqu'elle ne s'est pas rendu compte de ses pertes de connaissance, mais je sais déjà tout car la femme, qui était là pour l'aider, m'a mis au courant en quelques mots : elle a fait plusieurs crises convulsives effrayantes aussitôt après l'accouchement. Son mari croyait quelle mourait. Heureusement, ces crises ne se sont pas produites avant ou pendant l'accouchement, car, dans ce cas, l'enfant serait mort presque inévitablement. Celui-ci dort dans un petit lit de bois, posé dans l'angle de la pièce.

Je prends le bras de l'accouchée et je contrôle son pouls, très vibrant sous mon doigt, et sa tension artérielle, élevée de façon inquiétante, la minima en particulier est très haute.

La femme n'a presque pas uriné depuis la veille. Son visage est bouffi, ses jambes gorgées d'œdème. Pendant les quelques minutes, très brèves, que durent mon interrogatoire et mon examen, le visage, soudain, semble se figer, l'œil devient fixe et hagard, les bras se rapprochent, raidis, les doigts se serrent les uns contre les autres, le cou se renverse un peu en arrière et commencent aussitôt, sur ce fond de raideur, des mouvements convulsifs qui secouent l'ensemble du corps et le lit.

- Vite, deux serviettes, une cuvette.

Je sors mon bistouri de ma boîte. Un garrot fait gonfler les veines d'un bras que je fais bien tenir, car il faut aller vite et faire une saignée abondante.

Le bruit rassurant du sang dans la cuvette. L'intensité des mouvements convulsifs s'apaise peu à peu. Les lèvres bleuies et contractées prennent une mimique plus normale. Les dents se desserrent, le visage se détend, comme de grandes vagues qui s'étirent sur le plat. La respiration, bloquée jusque-là par une contracture généralisée des muscles du thorax, repart bruyamment comme chez un homme qui ronfle fort. Un état de stupeur persiste après cette phase comateuse et l'inconscience se prolonge.

Une injection de sédol et de gardénal intramusculaire finit par produire un relâchement complet, d'où émerge maintenant une conscience ralentie.

La crise d'éclampsie est terminée. La tension artérielle s'est abaissée et le pouls est calme. Ce n'est qu'après avoir constaté qu'un sommeil détendu, apaisé, apparaît que je descends enfin, en laissant à la garde-malade une ampoule à injecter au cas improbable de reprise d'une crise semblable.

C'est aussi sur ces pentes qu'une fin d'après-midi j'ai vécu des moments inquiétants. Je redescendais aux Aldudes, après avoir visité un malade, un jour d'été, sous un ciel noir menaçant. De toutes parts scintillaient des lueurs d'orage qui bruissaient comme des frémissements dans l'air et m'accompagnaient sur les crêtes.

Malgré ma hâte de sortir de ce danger, je n'osais mettre mon cheval au trot pour ne pas attirer sur moi la foudre. J'avais la pleine conscience que, tant que j'étais sur cette hauteur, je risquais d'être foudroyé. À deux reprises, j'étais allé dans la montagne faire un constat de décès pour deux hommes tués par la foudre, alors qu'ils revenaient du travail. L'un d'eux portait sur son épaule une faux... ces souvenirs ne me lâchaient pas.

Les frôlements électriques disparurent enfin, quand j'eus quitté le plateau, démesurément long à traverser au pas, et quand j'arrivai enfin dans un chemin creux protégé.

*

* *

Dans la montagne, l'hiver crée toujours, même pour les automobilistes confortablement installés dans une voiture bien chauffée, un sentiment d'insécurité et de responsabilité plus grand à l'égard des risques encourus, en raison des réactions imprévues d'un véhicule sur un sol glissant.

Même dans les pays de plaine, les jours de neige, la circulation se fait rare sur les routes ordinairement fréquentées. Elle est toujours très ralentie et se fait respectueuse d'autrui. Le conducteur a la conscience subite que le danger qui guette les autres peut se retourner contre lui.

La neige crée toujours, en même temps qu'un sentiment d'émerveillement, des réflexes d'homme primitif confronté brusquement à un risque inhabituel. Cet élément dépasse tout à coup ses prévisions d'homme civilisé, servi par un système de protections électriques ou mécaniques. Les normes de sécurité ont été prévues en fonction de conditions atmosphériques moyennes. Quand les limites sont franchies, l'homme est perdu et dépassé. Il se trouve subitement réduit à sa dimension.

J'étais ce matin-là à cheval, loin d'Urepel, et me rendais à

Monacoenia, la maison de l'ancien maire, tout près de la frontière. J'avais été appelé tôt et je savourais le trot agréable d'un petit étalon pie dans la neige molle.

On ne voit plus guère ces chevaux que dans des cirques : leurs rondeurs, leur encolure rouée, leurs allures courtes facilitent la voltige au galop. La résistance de leur corne les dispensait de ferrure. Ils étaient plus souples et plus rapides que les mulets.

Je songeais ainsi quand j'aperçus, semblant courir vers moi, un homme jeune qui appelait et me faisait signe d'arrêter et de l'attendre.

Il s'approche, tout essoufflé, m'explique qu'il faut venir tout de suite chez lui, que sa femme est en train d'étouffer. Il partait en courant à Urepel pour m'appeler par téléphone, mais il se rend compte que sa femme est très mal et qu'il n'aurait pu me faire venir à temps, si je m'étais encore trouvé à Baïgorry.

Aussitôt, je change de direction. Sa maison n'est pas éloignée.

Je le précède un peu, mais il se précipite pour attacher mon cheval à l'abri. J'entre dans la maison glacée, puis dans la chambre. Les volets sont clos pour essayer de conserver la chaleur d'un gros brasero qui rougeoit de toutes ses braises. J'ai aussitôt du mal à respirer dans cette atmosphère particulière, piquante et un peu sucrée, que donne le mélange de gaz carbonique et d'oxyde de carbone.

Le mari a entrouvert les volets et allumé l'électricité. J'aperçois le visage violet de la jeune femme. Je fais aussitôt ouvrir en grand les deux fenêtres et sortir le brasero qui dégage son gaz toxique. En une demi-heure le drame est terminé. Il ne restera plus qu'à traiter pendant des semaines la congestion pulmonaire pour laquelle elle s'était alitée.

Je repars alors vers Monacoenia.

*

* *

« Docteur, tout de suite, tout de suite, à Esnazu. On vous demande à Bacha Buru pour un enfant qui s'est blessé à la face et qui saigne beaucoup. »

C'est la fin de l'après-midi d'un automne très beau. Je sais que je devrai marcher pendant vingt minutes depuis l'église d'Esnazu.

Pour gagner du temps, je prends ma 402 légère : ma petite Simca 5, qui avait remplacé mon cher vieux cabriolet Peugeot, se traînait dans les montées perpétuelles depuis Baïgorry.

Après les dernières maisons des Aldudes, le pont traverse la Nive et débouche aussitôt sur la route qui monte en lacets, sur la droite, vers

Ensnazu. Cette route est devenue, depuis, une large voie goudronnée, touristique, qui rejoint en Espagne son homologue. L'ancien tracé était un chemin non goudronné avec des courbes tellement serrées qu'il m'est arrivé parfois d'être surpris et d'être obligé de faire une marche arrière complémentaire pour pouvoir passer.

À cette époque, les travaux de réfection et d'élargissement étaient commencés depuis des mois. La première rampe, je le sais bien, est encore recouverte d'une couche de boue argileuse, dangereuse en période de pluie, par suite du remaniement d'un énorme remblai. Je pense, cependant, que la petite épaisseur de glaise me permettra d'adhérer au fond solide de l'ancienne route.

Il s'agit seulement pour moi, dans les cent mètres qui précèdent cette portion périlleuse, de lancer ma voiture au maximum de ses possibilités pour arriver de l'autre côté. Ma voiture bondit, garde son élan dans la boue, semble tituber mollement et s'enfonce dans l'argile, alors qu'il ne me reste plus que trois mètres à peine pour toucher la terre ferme.

Les roues patinent en vain jusqu'au moment où le plancher arrive au contact de la boue ; ma voiture est enlisée.

Déjà me talonne la crainte d'arriver trop tard.

La nuit va tomber. Que faire ? Il n'y a pas de camion dans le village, aucun tracteur bien entendu. Il n'y en avait pas alors un seul dans la vallée. Une paire de vaches ne sortirait pas la voiture de là. Et où la trouver à cette heure ?

La maison la plus proche se trouve à quelques minutes d'ici. Je la connais bien pour y avoir fait opérer quelques semaines plus tôt une malade. Son mari va pouvoir m'aider à la pelle et à la pioche à dégager la terre, en plan incliné, derrière chacune des roues, le pont arrière et même la saillie de la boîte de vitesses et du moteur, ce qui sera le plus pénible. Je devrai me mettre à genoux dans la boue pour y accéder.

Avant de me décider à partir à pied pour chercher ce renfort, je pense à installer sous mes roues de petites branches ou des tiges de genêts pour réaliser un système de fascines. Sur tous les terrains difficiles, les véhicules militaires utilisent maintenant de larges bandes perforées, adhérentes, placées sous les roues dans les passages impossibles. Mes prévisions, à cette époque, n'allaient pas jusque-là. Et cependant, bien des fois ce système ingénieux m'aurait sorti de mauvaises passes dans la neige molle. Malheureusement, tous les remblais ont été remaniés et il ne reste aucune trace d'arbustes, pas plus que de cailloux ou de pierres. De la glaise, rien que de la glaise.

J'analyse encore la situation à la lampe électrique, car la nuit est

tombée peu à peu.

Et je pars à pied à la recherche de l'aide, préoccupé par cet enfant qui saigne.

La maison est fermée. La femme me répond. Elle va bien mieux après son opération. Elle est désolée. Son mari n'est pas là. Il est allé en Espagne et il ne rentrera que vers le milieu de la nuit.

Je me fais donner une pelle de maçon et une houe et je retourne lourdement à ma voiture. Je me fais un peu de lumière avec mes veilleuses et je place à terre ma lampe électrique pour avoir un éclairage sous le châssis.

Lentement, plein de boue moi-même, je fais un plan incliné derrière chaque roue. J'arrive péniblement à dégager l'arrière de la coque, puis du pont arrière et du différentiel, puis la saillie du carter de la boîte et du moteur. Je fais des tranchées très larges pour éviter qu'elles ne se referment à la première tentative pour reculer.

Suant, peinant, transportant des plaques de glaise avec les clous de mes bottes sur le plancher, sur le volant, sur le tableau de bord avec mes mains gluantes de boue, je mets en route et je tente, tout lentement, une marche arrière. Ma portière ouverte, calée par la boue, a remué un peu. J'ai gagné une vingtaine de centimètres, et je suis de nouveau enlisé. Mais la technique est bonne.

Pendant deux heures, je recommence ce manège exténuant. J'arrive enfin à mordre sur le sol sec. J'ai gagné.

Je songe toujours avec inquiétude à ce gosse qui saigne. Je n'ai pas eu assez de détails. Pourvu qu'il n'y ait pas de lésion du crâne !

Il me faut un cheval. À cette heure, je ne pourrai avoir que celui du maquignon des Aldudes, Luisenia, toujours prêt à me rendre service.

Quelques minutes plus tard, après avoir lavé chez lui mes bottes et un peu mes vêtements, par respect pour sa sellerie, je pars à cheval.

Une heure plus tard, après avoir cherché un peu la maison dans la nuit noire, une toute petite maison basse très sombre, sur le bord d'un chemin creux, je frappe à la porte et j'appelle. Rien ne semble vivre à l'intérieur. J'insiste encore. Me serais-je trompé de maison ?

Ce n'est qu'au bout d'un moment que j'entends des pas et qu'un homme m'ouvre.

- Vous savez, nous ne vous attendions plus à cette heure. Nous étions couchés.

- Et l'enfant ?

- Oh, il dort. Tenez, venez voir. Ce n'est rien. La femme a eu peur.

Effectivement, dans la pièce aux murs noircis par la fumée, dans le coin d'un grand lit, il dort tranquillement. Je regarde son nez sans le réveiller. Il a une petite plaie, la peau éclatée, qui ne nécessite aucune

suture. Avec une compresse de gaze imbibée de mercurochrome, je nettoie doucement l'endroit. Il se retourne, en soupirant dans son sommeil, vers le mur.

- Vous en ferez autant pendant trois jours, matin et soir.

- Nous vous porterons « le papier de la mairie » en descendant au marché. Millisker anitz (merci beaucoup).

Je remonte à cheval. Une heure plus tard, je reprends ma voiture toute maculée de glaise.

*

* *

La fin d'un hiver comme beaucoup d'autres. Depuis une dizaine de jours, il neige. C'est le grand silence. Tout a commencé si vite, si intensément, que les Ponts et Chaussées se sont laissé surprendre. Comment prendre au sérieux une chute de neige, à cette saison déjà avancée de l'année ? Ils n'ont pas aussitôt décidé de faire passer le chasse-neige. Vingt-quatre heures après, il est trop tard.

Maintenant, tout est glacé en surface. La route goudronnée, qui monte à Urepel en suivant le cours de la Nive et qui se prolonge jusqu'en Espagne par le chemin du Pays Quint, n'est plus qu'une piste enneigée et glissante, où aucun engin ne serait désormais assez puissant pour dégager un passage.

Seule, une file de mulets rompt le silence de son bruit saccadé de grelots, qui rythme les pas comme un tambourin. Ils appartiennent à Bidart, le plus gros entrepreneur de la vallée. Ils transportent par tous les temps des charges de bois ou de sacs de charbon préparé dans la forêt et utilisé pour l'alimentation des gazogènes. Ils sont entraînés à toutes les dures besognes et à toutes les intempéries. Ils montent maintenant tous les deux jours le ravitaillement en pain et en épicerie aux Aldudes pour les maisons du fond de la vallée. Ils sont convoyés par deux hommes qui partagent leur misère et qui peinent comme eux, l'un devant, l'autre derrière, tout noirs dans le paysage blanc.

Dans toute la vallée, l'isolement est devenu inquiétant. La voix qui appelle ne peut plus atteindre l'oreille à l'écoute. Avertir le médecin exige l'énergie de prendre la route, à pied ou à cheval, et de descendre au bas de la vallée. Il va falloir lutter à chaque pas pendant trois, quatre, cinq heures pour aller lui demander de monter auprès du malade, et attendre son retour jusqu'au lendemain pour remonter alors avec la même difficulté, en rapportant les précieux médicaments pris à la pharmacie de Baïgorry.

L'éloignement habituel des maisons perdues dans les ravins ou

perchées sur les hauteurs s'est subitement transformé en une coupure totale avec la vie organisée. Il n'est pas encore trois heures de l'après-midi, mais le ciel est déjà très noir, et la neige n'a pas cessé de tomber depuis plus de huit jours.

Tout est silencieux dans le haut du village de Baïgorry et la fin du jour sera morne. Tout à coup, on frappe violemment à la porte. On appelle.

Un homme est en train d'attacher son mulet à l'un des anneaux scellés sur la façade de la maison d'en face, qui appartient à mademoiselle Mouesca. Cette maison fut, autrefois, une petite chocolaterie artisanale. Elle se trouve en retrait par rapport à l'alignement général de la rue. C'est dans ce creux providentiel que, les jours de marché et les dimanches, des mulets, des chevaux ou des ânes chargés restent des heures attachés aux anneaux, à côté de chez Juantorena. Pour oublier leur peine, les hommes s'attablent là, après la messe ou le marché; ils sortent de leur solitude habituelle autour de quelques verres de vin et jouent aux « muss ». Ils chantent tard dans la nuit d'une voix vibrante, qui tient éveillé ce bout de village. Ils remonteront ensuite, lourdement, en titubant dans le noir des chemins, vers leur maison, au rythme lancinant de leur chant.

- Agur, yaun medikia ! Se dembora gaïchtoa ! Je suis heureux de vous trouver chez vous ! J'avais peur que vous ne soyez parti ! Je descends des Aldudes. Quelle route ! J'ai mis quatre heures depuis là-haut !

» Le patron d'Oyanchalaya est descendu au village malgré la neige pour me demander d'aller vous chercher : la grand-mère a glissé sur du verglas devant la maison. Elle a ses deux avant-bras brisés.

» Il y a déjà six jours ! Il attendait chaque jour que le temps s'améliore pour pouvoir vous alerter... Avec cette neige, vous comprenez ! Mais les jours passent et la situation ne fait qu'empirer. Maintenant, on ne peut plus attendre... Elle souffre de plus en plus. Ses deux bras sont gros et violacés du bout des doigts au gras du bras ! Ils ont peur de la gangrène.

J'ai aussitôt préparé mon mulet... Quel chemin ! Au bout d'une heure j'étais sur le point de faire demi-tour ! Au moment où j'allais renoncer, j'ai entendu des appels. Un homme, protégé d'une couverture sur la tête et les épaules, se dirigeait vers moi. Il paraissait en difficulté. Il faisait de grands gestes des bras pour dégager à chaque pas ses jambes prises jusqu'aux genoux dans la neige.

Dès qu'il arrive à moi et qu'il reprend son souffle, il m'explique qu'il ramène de la montagne son troupeau de brebis affamées vers le bas de la vallée.

» Elles sont épuisées, me dit-il. Elles ne veulent plus avancer. Elles vont se laisser mourir de faim et de froid. Le seul moyen de les décider c'est que vous ouvriez la voie devant elles avec votre mulet, au moins jusqu'à Banca. Elles n'iront pas plus loin ! Là, je pourrai trouver une borde pour les mettre à l'abri et les faire boire et manger.

Je n'avais plus le choix...

Je l'ai aidé à regrouper ses brebis. J'ai précédé la longue file qui se traînait en boitant. Je les ai abandonnés à Banca.

» Je me suis retardé ! Mais vous pouvez encore arriver aux Aldudes avant la nuit. Là-haut, le patron d'Oyanchalaya vous attendra chez Erreca, sur la place.

- Il me faut un bon cheval. En avez-vous un sous la main ?

- Oui, celui de Zubiat, le maquignon. Je vais le chercher aussitôt. Je vous le ramène.

J'étais rassuré... Je l'avais monté bien des fois, solide, entraîné, allongeant le pas. Il tiendrait bien jusque là-haut.

En attendant le cheval, je place rapidement l'essentiel dans mon sac de marin: mon masque d'Ombredane, un flacon d'éther anesthésique, une ampoule de sérum glucosé de 500 cm³ pour une perfusion intraveineuse en cas de complications, des bandes plâtrées et ma sacoche habituelle avec des ampoules d'urgence.

En quelques minutes, j'ai arrimé mon sac au pommeau de la selle américaine, je suis à cheval, coiffé d'un suroît en toile huilée qui protège généreusement mon cou de la neige, et couvert d'une grande cape qui enveloppe amplement mes jambes et les reins du cheval.

Dès la sortie du village, sur la route de Banca, je me trouve dans un paysage de désolation. La technique des hommes est mise en échec par une nature ironique et sans indulgence, qui semble jouer à bouleverser ses prévisions. Par endroits, des poteaux télégraphiques sont couchés, entraînés par le poids des fils démesurément alourdis par la couche de glace. Des branches d'arbres cassées sont emmêlées dans les longues guirlandes blanches, qui pendent jusqu'au sol. Ailleurs, des éboulements récents de terre et de rochers rouges font de larges auréoles sales. Sur tout cet ensemble organisé réduit en morceaux, plane un ordre nouveau, tout en rondeurs, qui enrobe les reliefs et en supprime un peu l'aspect chaotique.

De toute la largeur de la route, la seule partie utilisable est un petit fossé piétiné et glacé, creusé par les mulets qui ont contourné, avec leur instinct particulier, tous les obstacles dangereux camouflés par la neige.

Peu à peu s'insinue en moi une impression curieuse de solitude et d'inquiétude liée à la notion lancinante du temps passé et de la nuit

qui vient, en raison de la difficulté et de la lenteur de chaque pas.

Chaque hiver, dans une période de neige normale, surtout à partir de Banca, on rencontre de temps en temps un véhicule ; on le croise en entrant carrément dans la murette de neige dressée par la lame du chasse-neige ; parfois c'est un véhicule arrêté dont on assiste le conducteur, ou un homme à cheval, ou une équipe d'électriciens allant réparer une panne sur une ligne de montagne.

On s'arrête. On parle un peu, subitement rapprochés par une même difficulté et un même risque. Les distances sociales tombent alors d'un coup. Seul, émerge le souci d'arriver, de vaincre avec son corps cette peine commune. Qu'il s'agisse d'un transformateur endommagé, d'un ventre douloureux ou d'un accouchement difficile, le problème commun, c'est d'arriver sur les lieux. Alors seulement la bataille technique commence.

À plusieurs reprises, sur les bords inclinés du petit fossé, mon cheval bute et glisse. Je le relève par une tension des rênes et en le poussant dans les jambes. Même à cette allure, il est en nage. Sur son encolure, au contact des rênes, la mousse blanche et épaisse de la sueur signe son effort et sa peine.

Peu à peu je me rapproche. La distance s'amenuise. Les sabots s'enfoncent en deux temps dans la neige qui crisse d'abord puis se tasse sous le poids. Chaque pas est épuisant pour le cheval. Il est plus de six heures du soir. Il y a trois heures que nous sommes en route. Avec ce ciel bas et la neige qui tombe toujours dru, la nuit va venir très vite, bien que ce soit la fin de l'hiver.

Après la dernière courbe, voici le petit barrage sur la Nive. Les premières maisons du village sont là.

J'arrive enfin sur la place des Aldudes, entièrement déserte et silencieuse. Les fers ne font pas le moindre bruit, personne ne m'entend venir. Le village semble mort.

Je suis obligé de descendre de cheval pour frapper à la porte de l'Hôtel Erreca afin qu'on avertisse le patron de Oyanchalaya que je suis arrivé et que nous pouvons monter chez lui.

- Il est déjà remonté avec son mulet depuis un bon moment, voyant la nuit venir et pensant que, maintenant, il était impossible que vous arriviez avec ce temps, m'est-il répondu. Mais vous n'allez pas au moins monter seul avec la nuit !

Si, je vais monter. Je connais le chemin et la neige ne m'arrêtera pas.

Dès la sortie de la place, mon cheval peine. La neige est plus abondante qu'il y a un moment sur la route. Elle lui arrive au haut des

jarrets dès que nous avons dépassé les dernières maisons. Chaque pas l'oblige à faire un effort pour dégager ses membres. La neige comprimée et sertie entre le fer et la sole le fait glisser douloureusement, comme s'il marchait sur des cailloux.

Très vite, la nuit s'installe et mes yeux n'arrivent pas à percer l'opacité du noir zébrée de tous ces traits blancs qui zigzaguent sans répit par rafales. Les contours des haies et des arbres sont impossibles à deviner. Je ne peux distinguer qu'avec un effort pénible d'attention le bord du ravin sur ma gauche, souligné par de gros mamelons de neige poussés par le vent sur les ronces, ce qui amplifie démesurément leur relief. Par prudence, je longe la montagne à ma droite.

Je sais - et ceci me préoccupe maintenant - que je dois presque atteindre le fond du ravin pour traverser le petit torrent sur un pont que je connais bien, fait de troncs d'arbres jointés entre eux et bloqués dans la terre de part et d'autre. Ce pont est assez large pour permettre le passage de traîneaux aux patins grossiers taillés dans du hêtre, chargés de bois ou de fougères sèches pour les litières. Ce sont des mulets ou des chevaux qui l'empruntent le plus souvent à pas comptés, accablés par leur poids, ronflant bruyamment les naseaux au ras du sol.

Par moments, la neige atteint le ventre de mon cheval et mes bottes impriment des sillons de chaque côté.

Je suis maintenant très conscient de m'approcher du fond du ravin. Il va me falloir traverser... Mais comment le trouver sous cette couche qui enrobe tout et qui comble entièrement le lit du ruisseau ?

Depuis un moment, j'ai bien l'impression que l'autre versant du ravin se rapproche de moi. Il me semble bien l'apercevoir avec des troncs sombres de châtaigniers que je crois deviner. La pile de ma lampe électrique est trop faible - c'est la guerre - et tous les contacts sont trop imbibés de neige fondue pour que j'obtienne un éclairage qui me permette à cette distance d'évaluer les plans avec la moindre précision.

Il n'est plus prudent, maintenant, d'explorer plus loin ma route, car je risque de perdre ma piste et de la brouiller définitivement en revenant sur mes pas.

Il me semble soudain qu'une irrégularité dans le fond enneigé marque le pont. J'engage mon cheval, qui se défend, saisi de panique.

Nous sommes au fond du ravin, moi enfoui jusqu'au menton dans la neige qui s'insinue désagréablement dans mon cou, et mon cheval enfoncé jusqu'au milieu de l'encolure. Il se défend brutalement avec des bonds fous, risquant de m'écraser et de se briser les membres.

Dans nos efforts désespérés, moi, pour l'éviter et lui pour s'en

sortir, nous sentons sous nos pieds remonter la pente du terrain, presque à la verticale.

Je n'ai pas lâché les rênes, par bonheur, et je cherche avant tout à monter plus vite que lui pour être plus haut que lui, afin de pouvoir orienter ses bonds, et éviter de le laisser rouler sur le côté!

Nous nous trouvons sur une partie presque plate, comme sur un sentier, tremblants et trempés de sueur: de l'autre côté, enfin !

Je ne peux remonter à cheval maintenant, retenu par la neige jusqu'à mi-cuisses et trop exténué pour faire cet essai avec un cheval affolé et impossible à immobiliser. Celui-ci coule de sueur et respire bruyamment. Il se défend à chaque pas avec une sorte de rage, pour se dégager de cette masse blanche qui enserre ses membres et son corps.

Je sais que, dans les châtaigniers, très serrés en cette partie de bois, se trouve une bifurcation du sentier, et j'ai bien l'impression que je suis en train de perdre la bonne direction en montant peut-être trop vers la gauche. Mais je ne peux vraiment apprécier ma situation et il faut continuer.

J'essaye, malgré les mouvements brutaux de l'encolure de mon cheval, de saisir ma lampe électrique, mais, au moment où je vais refermer le boîtier désuni par tous ces cahots, une dernière secousse des rênes arrache celle-ci de mes mains et expédie dans la neige lampe et pile, chacune de leur côté !

Nous sommes tous les deux à bout de forces et je me remémore, en un éclair, des récits d'hommes morts d'épuisement et de froid, dans la neige.

Cependant, la pente devient moins forte. Les arbres se sont écartés les uns des autres, comme si nous arrivions sur un plateau. J'ai de plus en plus le sentiment qu'il doit exister, dans cette direction, une maison où j'ai dû aller autrefois. Mais, dans la nuit complète et dans ce bain d'uniformité alentour, par quel prodige pourrions-nous tomber dessus ?

Nous avançons toujours péniblement. Je songe que c'est une chance inouïe que mon sac ne soit pas resté dans la neige avec tous mes instruments. Comme si ceux-ci pouvaient encore m'être utiles cette nuit !

Subitement, émergeant du blanc, une grande tache foncée, un tas de fumier chaud et noir. Tout près, un rai de lumière, une maison !

La porte s'ouvre à mon appel. L'homme me fait entrer. Il y a un bon feu dans la salle. J'avale goulûment deux grands verres de vin.

Un moment après, nous descendons ensemble jusqu'à l'endroit où j'ai bifurqué à tort sans m'en rendre compte. Vingt minutes après, il me laissera sur le seuil d'Oyanchalaya.

Vivement, mon cheval est entré à l'étable et séché longuement. Il croquera une bonne ration d'épis de maïs.

La grand-mère est assise dans un fauteuil et appuyée sur la table, les deux bras repliés sur un grand oreiller. Elle geint à chaque geste. Ses avant-bras et ses mains sont violacés et déformés « en dos de fourchette ». Je n'arrive pas à réduire les fractures. Un début de cal s'organise déjà.

Il faut que je fasse une anesthésie générale. La table de cuisine est parfaite pour ce travail. Les bandes plâtrées, l'eau chaude dans une cuvette, tout est prêt. Dans la grande salle, nous reculons la table très loin du feu, pour éviter une explosion de l'éther anesthésique.

La malade dort. Je confie au fils le masque. Grâce à la détente musculaire complète, la réduction est aisée. Profitant de l'anesthésie de départ, après avoir fait les deux réductions, je fais tenir l'un des avant-bras en bonne position pour que la déformation ne puisse se reproduire, pendant que je mets en place le premier plâtre de l'autre côté. La malade se réveille alors que je termine mon deuxième.

Ces montagnards étaient efficaces quand ils avaient admis la nécessité d'aider le médecin. L'isolement conservait leur dignité et leur grandeur. La solitude les haussait par rapport à leurs frères des villes, gavés par le progrès, amoindris par leur sensiblerie. Les bûches de châtaigniers illuminent la grande cuisine et éclatent bruyamment. C'est bon, enfin, de manger sans inquiétude. Je me couche rapidement dans une chambre humide et froide, dans un lit glacé, avec un gros édreton.

Le lendemain matin, je descends dans un jour éblouissant de soleil, dans une neige brillante qui craque encore de la nuit.

Je profite de mon passage aux Aldudes pour faire quelques visites à des malades pour lesquels je ne pourrai peut-être pas monter de quelques jours. Je prends mon déjeuner à Miguelarsenaenia avant de redescendre à cheval à Baigorri.

Le retour s'effectue plus facilement que l'aller, l'encolure libre, les rênes lâches, sauf dans quelques passages difficiles. Vingt-quatre heures se sont écoulées depuis mon départ.

TRAS LOS MONTES

Il m'arrivait souvent, seul avec mon cheval, sur les hauteurs de la vallée, perdu dans le silence et le blanc de la neige, ou grillant de chaleur sous un soleil intense, de ressentir une sorte d'ivresse. J'avais subitement conscience de l'étendue de mon fief; celui-ci ne s'arrêtait même pas aux crêtes, puisque j'allais de l'autre côté, jusqu'aux premières maisons d'Espagne. Je dépassais les limites naturelles de cet immense ravin qu'était la vallée des Aldudes.

J'éprouvais en même temps le sentiment de ma responsabilité à l'égard de tous ces foyers qui me faisaient confiance et qui ressentaient une sécurité du fait de ma présence. Quels que soient l'heure, la distance ou le temps, ils savaient que je répondrais à leur appel et que je me battrais pour eux.

Pendant sept ans, les plus durs du fait de la guerre civile en Espagne, puis de la guerre de 39-45 sous l'occupation allemande, je fus le seul médecin de cette vallée de montagne. Quatre mille cinq cents habitants y vivaient, répartis en quatre villages et dispersés dans les maisons isolées.

La carte d'état-major de la région est truffée de petits carrés noirs qui les représentent. Elles apparaissent sur n'importe quelle courbe de niveau, sans autres moyens de les atteindre que des sentiers muletiers à peine indiqués. Que de fatigues, que de battements de cœur, que de nuits sans sommeil, que de volonté tendue pour parvenir à tous ces foyers !

C'était bien la difficulté dominante de ce pays. L'altitude la plus forte des sommets ne dépassait guère douze cents mètres. Mais les hameaux n'étaient pas groupés comme dans les Hautes-Pyrénées.

Il fallait monter jusqu'à chaque maison, puis redescendre, pour remonter à une autre, après avoir fait dix, quinze, dix-huit kilomètres sur la route. C'était sans cesse un effort unique, sans la moindre possibilité de réduire les distances en organisant un circuit.

Au rythme des appels, je découvrais toujours de petites lumières, la nuit, dans tous ces replis de terre et sur toutes les crêtes. Je finissais par pénétrer, au gré des drames ou des naissances, dans tous ces foyers.

L'Espagne était toute proche.

Nous faisons partie de cette région basque, la Basse-Navarre, à cheval sur les deux versants des Pyrénées. La frontière officielle comptait peu. Elle servait de part et d'autre la contrebande. Elle était sa justification, elle lui fournissait l'occasion de tarifs qui avantageaient tantôt un côté, tantôt l'autre, elle donnait de la valeur à certaines denrées rares ou introuvables de l'autre côté. Plus qu'à l'intérieur d'un même pays, la loi de l'offre et de la demande régissait les prix et imprimait des fluctuations dans les cours.

Sous des dehors frustes, certains jeunes de la vallée possédaient un talent et un courage extraordinaires. Nés dans des maisons défavorisées par l'exiguïté des terres cultivables, bâties par leurs ancêtres bergers tout près des crêtes, ils ne pouvaient survivre qu'en exploitant leur situation de frontaliers.

Ils étaient légalement protégés par la proximité de l'Espagne. Les douaniers ne pouvaient que très difficilement les prendre en défaut.

Dès leur plus tendre enfance, ils étaient initiés à la contrebande par les conversations familiales. Toutes les finesses, toutes les audaces, ils les portaient en eux, prêts à les mettre en pratique.

Celui qui ne possède rien n'a rien à perdre. On ne peut le dépouiller. Quelques mois de prison passent vite. Que pouvait-on saisir chez les Chantorena ? Quelques bancs de bois ? Une mauvaise table ? Quelques lits boiteux ?

Les plus démunis étaient les plus audacieux. En voici une preuve.

Par une nuit noire, les deux frères Chantorena convoient dans la montagne de Val Carlos, derrière Banca, un lot de chevaux vers Saint-Jean-Pied-de-Port, où ils sont attendus. Déjà en territoire français, ils se trouvent brusquement entourés par plusieurs douaniers qui les guettaient, à l'affût, renseignés par un indicateur. Les deux frères réussirent à s'enfuir en abandonnant les chevaux.

Ceux-ci, affolés, sont regroupés par les préposés qui les convoient jusqu'à la borde la plus proche dont ils barricadent l'entrée. Deux d'entre eux resteront en faction non loin de là, tandis que le reste du groupe part jusqu'à la brigade voisine pour demander un ordre de transfert.

Bien emmitouflés pour passer la nuit sur les lieux, ils commencent à fumer et à parler, tout réjouis de leur importante capture. Ils n'ont pas pu se saisir des contrebandiers, mais ils les connaissent. Un peu de fromage, un peu de vin les réchauffent dans la nuit froide. En septembre, il est déjà dur d'attendre des heures, immobile.

Leur conversation est animée :

- Je l'avais bien dit au brigadier. Il fallait attendre un peu plus avant de leur sauter dessus. Il fallait les laisser avancer jusqu'aux deux

rochers, près du gros arbre. Ils ne pouvaient pas nous échapper.

Dans la grange, les chevaux, un peu à l'étroit, se sentent prisonniers. Ils tapent et hennissent parfois, en se bousculant. Les bruits qu'ils font se mêlent au vent du sud.

Des ombres glissent dans la nuit. Elles se rapprochent de la borde, par derrière. Elles ressemblent à d'énormes escargots qui se déplacent avec précaution.

Elles s'immobilisent devant une fenêtre ouverte, à l'arrière de la grange. Deux hommes, maintenant, s'en détachent.

De l'autre côté, sous les couvertures, les deux douaniers ronflent bruyamment.

Deux gros ballots sont posés à terre, sous la fenêtre, par laquelle l'un des porteurs pénètre avec légèreté dans la grange. Aidé par son frère, qui reste à l'extérieur, avec des gestes lents et précis, il enlève une à une les pierres sèches du mur. Son frère les pose délicatement à l'extérieur, sur la terre, de part et d'autre de l'ouverture ainsi dégagée. Peu à peu, la fenêtre devient une large porte.

Lentement, avec des gestes étudiés ils retirent de leurs ballots des sacs de toile et des peaux de mouton. Ils les attachent sous les pieds des chevaux, en les liant en bourse au niveau du boulet afin d'assourdir le bruit des pas. Ils sortent ensuite un à un, sans bruit, les chevaux, reliés de nouveau l'un à l'autre. Longue file silencieuse. Le jour n'est pas levé. La colonne se perd dans la nuit...

L'histoire fit grand bruit.

Tout faisait l'objet de passages clandestins : le café, l'essence, l'or, les médicaments, les pièces d'automobile, les dentelles, le sucre, les étoffes, le fil à coudre, les boutons de nacre, les cuirs, les peaux, les brebis, les vaches, les chevaux, les mulets. Tout se passait par kilos ou par tonnes, selon le génie propre du contrebandier ou selon son ambition.

Les pièces de rechange d'auto étaient très rares pendant l'occupation allemande. Chaque fois que je pouvais en trouver pour ma petite Simca 5, j'en achetais en prévision de pannes auxquelles je m'attendais toujours. Si bien qu'à la fin de la guerre je possédais, à part la coque, une deuxième voiture en pièces détachées. J'avais demandé au Service des Mines de me délivrer une carte grise. Mais, pour l'obtenir, j'aurais dû fournir des factures de chacune des pièces. C'était irréalisable.

Un ami me proposa de la faire passer de l'autre côté ; ce qui fut fait - non sans émotion pour l'un des porteurs. La nuit était particulièrement noire. Transportant le châssis sur ses épaules, il

traversait un bois quand, tout à coup, il se sentit maintenu en arrière. Croyant être saisi par des douaniers, il laissa tout tomber et fit un bond de côté : une traverse du châssis était prise dans les cornes d'une vache endormie.

*

* *

Un trait frappant de leur conception de la respectabilité était l'idée très particulière qu'ils se faisaient de la police et de la douane. Il n'était nullement dégradant pour eux de faire de la prison, d'être saisi, pour une histoire de contrebande. On était pris, on payait cher, en empruntant parfois, et on recommençait, si possible avec une meilleure organisation et en plus grand.

J'ai souvent entendu des allusions à tel ou tel « Manech » qui avait été pris avec des centaines de kilos de dentelle dans un double fond ou un double toit de la superbe carrosserie de sa voiture. Je m'attendais à voir sa maison en vente, sa famille ruinée, quittant le pays, sa vie gâchée. « Gaïchoa Manech, se pena ! » Non. Sans la moindre modification de son attitude, toujours aussi souriant et enjoué, il continuait sa vie et par conséquent sa profession officielle. Quant à sa vie occulte elle se poursuivait avec la même énergie, souvent avec un meilleur équipement.

C'étaient des êtres malins, organisés, pleins de finesse et de psychologie. Ils avaient entre eux le sens de la discrétion ou du secret. Ils étaient aussi à l'aise à la terrasse d'un café à Bilbao ou à Pampelune qu'aux Aldudes ou à Bayonne, quand il s'agissait de poser avec précision les données d'une affaire de contrebande. Les moindres détails étaient prévus jusqu'aux alibis. Ils étaient ici, mais ils savaient se montrer là.

La guerre civile en Espagne puis l'occupation allemande en France ne faisaient qu'exacerber ces besoins de part et d'autre, et en multipliaient d'ailleurs les risques. Les douaniers tiraient rarement, mais les patrouilles militaires étaient sans pitié.

Il m'arriva plusieurs fois d'intervenir dans de telles circonstances.

Comme au désert, ma voiture - elles sont tellement peu nombreuses à circuler pendant l'occupation allemande - est repérée, et tous les habitants du haut de la vallée savent que je suis monté vers Urepel et que je ne suis pas encore descendu.

Ce soir-là, je descends vers minuit du fond de la vallée avec ma Simca 5. Je suis arrêté sur la route par un jeune homme que je connais bien et qui vient me parler à voix basse à la portière. Il a l'air très

inquiét. L'un de ses hommes a été blessé par balle à la cuisse, par des carabiniers espagnols au cours d'un passage de contrebande. Il se trouve dans une « borde » en Espagne et il faudrait lui extraire la balle et lui faire un pansement. Il faut tout faire pour lui permettre de repasser la frontière cette nuit même. Les choses se colportent si vite surtout quand il y a eu des coups de feu. Il ne faut pas éveiller de soupçons ; une organisation peut être vite démantelée.

Il a prévu deux chevaux, mais il ne faut pas qu'on nous repère ensemble. Lui va partir aussitôt, par la montagne et il m'attendra à Esnazu chez Laureguia où je trouverai mon cheval tout sellé. Après, nous prendrons ensemble à travers les pentes couvertes de fougères plus hautes qu'un homme, afin d'éviter les chemins découverts et tout risque de question indiscrete : « Où allez-vous donc comme ça ? Qui avez-vous de malade, Gaïxoa ? » À des questions insidieuses de ce genre on s'embrouille pour répondre.

Une demi-heure plus tard, j'arrête mon auto à l'intérieur de la cour de la maison entourée d'un mur. À l'étable m'attendent mon cheval sellé, le jeune homme et sa propre monture. Aussitôt, nous traversons ensemble le chemin par une pleine lune éblouissante ; le bruit métallique des fers sur les pierres est, pour une fois, bien malencontreux. Très vite nous sommes dans le décor féérique d'une nuit d'été, dans la transparence irréelle des feuilles de fougère sous la lune et l'odeur particulière, un peu fade, de cette végétation luxuriante où nous disparaissions.

Chaque fois que nous le pouvons, nous mettons, sans parler, nos chevaux au trot. Le jeune homme connaît très bien la direction, et nous débouchons subitement sur un plateau au fond duquel apparaît une borde de montagne en pierres sèches couleur de terre, entourée de quelques grands châtaigniers. Dans ce silence et cette clarté, c'est au pas, doucement, que nous avançons maintenant. Nous mettons pied à terre et nous faisons entrer les deux chevaux par une porte entrouverte.

Deux hommes sont là. Ils ont dû échapper à la fusillade : l'un, debout, celui qui a pu avertir « le patron » - manifestement heureux de nous voir arriver enfin - et le blessé, dans le foin, souffrant et grelottant de froid dans la nuit. Par les ouvertures hautes, la lune donne à l'ensemble un éclairage de chapelle.

Quelques gestes pour bien découvrir la blessure, heureusement sur la face externe de la cuisse. Celle-ci est énorme, avec un très volumineux hématome. Je ne trouve pas de plaie de sortie de la balle. J'allonge bien le blessé à terre et après un nettoyage à l'alcool et au mercurochrome, toujours accroupi au sol, j'utilise sur une compresse

quelques gouttes de Kélène jusqu'au moment où j'obtiens un relâchement musculaire total et le début du ronflement caractéristique.

Sans perdre deux secondes, car cette anesthésie durera au plus deux ou trois minutes, au doigt, profondément, au travers du muscle déchiqueté, j'évacue de gros caillots de sang et j'explore le fond de la cavité. Derrière le fémur, j'arrive à sentir la balle que je fais un peu remonter avec une longue pince, alors que le blessé gémit déjà et bouge malgré sa volonté tendue, car il se réveille. Je ramène la balle enfin. Nouveau nettoyage très généreux. Je mets plusieurs compresses dans la plaie qui saigne et je fais un large pansement compressif. Je conseille au patron de le ramener chez lui où je m'occuperai des soins en toute sécurité.

La nuit même, le blessé est évacué sur un cheval. Pendant plusieurs semaines, je renouvelle les mèches dans la maison du jeune homme où il est considéré comme un membre de la famille mais il ne doit avoir de contact avec qui que ce soit. Il recommence à marcher tout seul au bout d'un mois. Personne ne l'aura su en Espagne.

D'autres preuves de confiance inattendues me furent ainsi données. Rentrant tard en voiture dans la nuit du fond de la vallée, il m'est arrivé d'être arrêté sur la route par un Basque, qui me demandait de porter devant telle maison un sac de café ou d'autres denrées chères en France.

*

* *

Je vivais dans la vallée serrée par l'Espagne, sans jamais prendre la moindre demi-journée pour jouir de cette atmosphère étrangère qui me tentait et qui était à quelques minutes de chez moi. Il est vrai que les pratiques policières de cette période m'interdisaient aussi toute possibilité d'évasion.

Mais, plus encore, l'obligation morale de ma présence était telle à mes yeux que mes sorties furent l'exception.

Et cependant, cette joie de découvrir et de pénétrer cette civilisation espagnole, je la savourais depuis longtemps en rêves. Ceux-ci ne se réalisèrent que très exceptionnellement. J'en arrivais à me rassurer en me disant qu'il existe deux façons pour un être d'évoluer et de s'accomplir. La première consiste à voyager sans cesse, à faire de véritables tours du monde, à se mélanger à d'autres races, à d'autres civilisations, à se ménager des surprises faciles.

La deuxième exige plus de profondeur. Comme une chèvre toujours

à la limite de sa chaîne, à son poste, écouter et juger, découvrir des contrastes en demi-teintes.

Un vieux berger d'une maison du ravin d'Haira me dit un jour qu'il n'était jamais descendu à Saint-Jean-Pied-de-Port, distant de vingt-cinq kilomètres des pentes où il vivait avec son troupeau. Ses jugements, pleins de sagesse, étaient aussi riches d'expérience que s'il avait parcouru la terre entière.

*

* *

Il m'arrivait parfois d'être appelé de l'autre côté de la frontière. Mais ce n'était pas les postes officiels de douane que j'empruntais alors, sauf rares exceptions. Ceci m'arrivait souvent au fond d'Urepel, dans le Pays Quint. La famille espagnole qui m'appelait avertissait les carabiniers et leur demandait l'autorisation de faire appel au médecin français. Le poste de garde se bornait à me saluer cordialement et respectueusement quand je passais avec mon mulet.

Il fallait alors compter par heures et non par kilomètres. Par heure d'être vivant, porté par un autre être vivant, sensible lui aussi aux montées et aux descentes, à la chaleur et à l'essoufflement, aux péripéties de la route, et peut-être à certains états d'âme.

Quelques-unes de ces péripéties restent gravées en moi.

Une nuit, je suis appelé par téléphone de la frontière d'Arnéguy pour une femme espagnole qui habitait une ferme dans la montagne, au-dessus de Val Carlos.

Elle a accouché depuis plusieurs heures déjà. La délivrance ne vient pas. Un médecin espagnol qui est à son chevet n'ose intervenir. Il demande d'urgence un médecin français.

À la frontière d'Arnéguy, les formalités ne prennent que quelques secondes, car un homme de la famille m'attend là avec un taxi espagnol. Les douaniers sont déjà avertis. Je n'ai qu'à transporter mon sac de ma voiture, que je laisse du côté français de la barrière, dans celle qui se trouve de l'autre côté.

Le taxi nous mène au village de Val Carlos par une nuit splendide. Un clair de lune éblouissant fait ressortir le blanc éclatant des maisons par rapport à leur ombre portée bleu-noir. Nous prenons un chemin sur le flanc de la montagne à droite. Nous montons à grands pas, à en perdre le souffle. L'Espagnol se hâte dans son inquiétude. Pendant près d'une demi-heure nous ne pouvons parler. L'homme porte mon sac, abondamment pourvu de tout ce dont je pourrais avoir besoin, et lourd.

Les chiens de la maison nous annoncent de loin. Nous arrivons enfin, accueillis par une famille impatiente et proluxe. Le médecin espagnol, homme d'âge mûr, est assis auprès du lit, surveillant le pouls, manifestement délivré de me voir enfin. Il m'explique la difficulté avec volubilité. En quelques minutes, le placenta est décollé et extrait, sans hémorragie notable. Deux injections intramusculaires et un bon malaxage de l'utérus font durcir et se rétracter celui-ci de façon rassurante. Une ampoule de sérum glucosé est installée en perfusion intraveineuse.

Rare fut un repas aussi détendu que celui qui suivit. Le confrère espagnol resta dans la maison jusqu'au matin. Je lui laissai quelques ampoules par prudence.

Le retour jusqu'à Val Carlos, en descente continuelle, fut moins pénible que la montée. Je retrouvai le taxi qui me ramena jusqu'à la frontière.

*

* *

Je pense aussi à cet accouchement acrobatique dans le Pays Quint, près de la route de Pampelune, pour lequel je suis alerté vers la fin d'un après-midi alors que je me trouve en tournée du côté des Aldudes. Ce jour-là heureusement, je suis en voiture avec mon matériel complet d'instruments et de produits d'urgence.

La moto ne permettait pas de tout transporter. Mais j'avais fixé deux grandes sacoches de cuir - trouvées pendant la guerre dans les restes d'un groupe de reconnaissance de cavalerie - de part et d'autre de mon porte-bagages arrière. Elles étaient bourrées d'un lot d'instruments dont les boîtes métalliques étaient usées et bosselées par les cahots de la route.

J'ai toujours conservé en souvenir de cette époque héroïque deux boîtes en tôle étamée emboutie, très épaisse, portant la mention « Model of 1916 » que j'avais achetées avant mon installation. Elles ont protégé pendant des années, bien matelassés dans des coussinets de coton et de gaze, mes daviers. Malgré leur épaisseur, ces boîtes sont toutes bosselées à la suite des chocs perpétuels de ces daviers, sur des chemins sans entretien.

Pour plus de sécurité, j'avais une deuxième boîte de forceps dans mon cabinet de consultation des Aldudes, avec tout le matériel nécessaire. Quel que soit mon moyen de locomotion, je pouvais ainsi être à même d'agir dans le haut de la vallée.

Pour certaines maisons, que je ne connaissais pas encore, un

homme ou un jeune garçon m'attendait avec la monture afin de me montrer le chemin. Bondissant de pierre en pierre, en courant d'une foulée souple, il me précédait sans s'essouffler, trouvant même la possibilité d'échanger quelques paroles avec moi.

Cette fois-ci, précédé par le mari, nous ne nous perdons pas en congratulations. Nous nous concentrons tous les deux. Gagner des minutes, c'est notre seule idée.

J'arrive dans une maison d'aspect misérable, mal entretenue. Le jour est déjà très avancé. La femme peine en vain. Elle est à bout de forces; violacée et poussant depuis longtemps. Mais les bruits du cœur sont bons ; l'enfant est encore vivant. Il faut faire rapidement un forceps, un peu haut, difficile par conséquent. Je fais la récolte pénible et bien piètre de quelques serviettes douteuses et je m'occupe aussitôt de l'éclairage qui devient nécessaire car la nuit est là.

Pas d'électricité, pas une bougie, pas un cierge ! Subitement, j'ai une idée, car il faut s'en sortir : je viens d'apercevoir une boîte de sardines ouverte qui traîne par terre avec son couvercle enroulé sur la clé. Je demande de l'huile de table et un morceau de ficelle. En dissociant les fibres de cette ficelle je réalise une lampe à huile avec deux mèches, qui se mettent à brûler faiblement en grésillant.

Sauvé du noir total, dans cette minuscule lueur qui tremblote, je commence, avec parcimonie, mon anesthésie au Kélène sur le petit masque à la compresse, et je me mets aussitôt au travail. Je me fais aider par deux femmes qui sont là. Mais le précieux liquide anesthésique, confié aussi à une autre, a été versé trop généreusement et se trouve déjà épuisé. Je parviens de justesse à placer mon forceps, alors que la femme se réveille et se défend inconsciemment. En quelques minutes l'enfant est extrait et crie. Dans ces cas difficiles, alors que je m'attendais au pire, les suites étaient toujours normales.

Ce n'est que tard dans la nuit que je retrouve Urepel.

Une autre histoire vécue dans cette région espagnole. Toujours sur le mulot de Cinco à Urepel, j'arrive au commencement de la route de Pampelune, dans une maison d'aspect très triste qui surplombe un peu la route.

Il s'agit d'une jeune femme très fatiguée par des hémorragies multiples et qui « traîne » depuis de longues semaines, traitée pour une angine grave. Elle a de la fièvre, des placards blanchâtres et sanieux sur la gorge, le palais ; toute la muqueuse de la bouche suppure et répand une odeur fétide. Je palpe son ventre et je découvre une énorme rate.

J'explique à la famille qu'il s'agit d'une histoire très grave, de leucémie très avancée et qu'elle va mourir si on ne lui fait pas de

transfusion sanguine pour la remonter. Je les décide à la descendre dès le lendemain matin sur un brancard improvisé, chez des parents au village d'Urepel.

Le lendemain matin, je remonte à Urepel avec mon donneur universel, et armé d'une solution de citrate de soude, d'une grande seringue de 100 mg, de deux aiguilles munies d'un tube de caoutchouc de 5 cm de longueur afin de donner un peu de « mou » aux gestes. Je recueille 2cm³ de sang de la malade dans un petit tube et je laisse déposer le caillot. Je prélève une goutte de sérum et je la dépose sur une lame au contact d'une goutte de sang du donneur, afin de m'assurer qu'aucune agglutination ne se produit. Puis après avoir recueilli le sang du donneur par une saignée, dans un saladier flambé contenant un peu de citrate de soude, j'aspire celui-ci dans ma grosse seringue et je l'injecte par une aiguille fixée par un élastoplaste dans la veine de la malade. Celle-ci est immédiatement transformée avec 400 cm³ de sang citraté. Et nous redescendons.

Le lendemain matin, je parle de cette malade à un de mes confrères, chirurgien à Saint-Palais, et nous nous proposons de lui faire l'ablation de la rate.

Le surlendemain, la malade se met de nouveau à saigner de partout et meurt en un instant.

*

* *

Un autre soir, appelé dans une maison espagnole, juste après la caserne des carabiniers, à Quintoy, j'arrive à cheval devant un petit torrent à franchir sur un petit pont sans parapet, fait comme toujours de rondins de bois juxtaposés.

Le cheval, qui n'est pas de la maison, n'a jamais franchi d'obstacle semblable et refuse obstinément de passer. La maison est encore un peu loin, en haut d'une montée. Je ferai n'importe quoi, ce soir, pour éviter cet effort de monter à pied.

Je longe un peu le bord du petit torrent pour chercher un passage. J'avise un abord relativement facile de l'eau, sans pente effrayante pour un cheval. Avec des hésitations qui n'en finissent plus, posant maladroitement ses sabots sur des pierres rondes qui glissent sous les fers, il consent à franchir ces quelques mètres. Le problème immédiat est de le projeter sur l'autre rive, abrupte et boisée. Je lui donne tout ce que je peux d'impulsion et je l'envoie malgré son hésitation sur la butte escarpée. En deux foulées éperdues entre les arbres, nous avons franchi deux mètres, mais il est déjà en perte de vitesse et commence à

rouler sur le côté. J'ai déjà déchaussé et pris les rênes en l'excitant de la voix. Il se reprend alors d'un bond et me bouscule. Relevé moi-même par les rênes qui me tirent, je réussis à l'éviter.

En deux autres bonds nous sommes enfin sur un sentier tracé sur l'autre rive. Je remonte alors et nous arrivons à la maison.

Petite, très ordonnée. Une chambre sous les poutres du toit, belle et accueillante dans sa rigueur, avec un tout petit escalier bien ciré pour y accéder.

Une jeune femme, très nette, à l'air noble, enceinte de quatre mois, perd du sang depuis plusieurs jours. Son ventre est d'un volume beaucoup plus important que l'âge de la grossesse. Je retire sur un col entrouvert quelques débris réguliers en forme de grains de raisin.

J'explique longuement au couple qu'il s'agit d'une dégénérescence particulière de l'œuf qu'on appelle une môle hydatiforme et qui exige un curetage sérieux. Je lui ferai demain matin à notre infirmerie.

Le retour à cheval est facilité par un long détour que me fait faire le mari de la malade pour éviter le passage impossible.

Elle descend le lendemain à cheval jusqu'à Urepel et elle arrive à notre infirmerie où, sous anesthésie générale à l'éther, je lui fais cette petite intervention.

JEAN DINEUR

Il fait anormalement beau et chaud pour la saison, ce dimanche après-midi. Un temps lumineux, un ciel très bleu. Très haut, au-dessus des crêtes qui bordent le ravin d'Ispéguy jusqu'à l'Espagne, des vautours, lentement, majestueusement, décrivent des cercles. Les ailes apparemment immobiles, ils survolent sans doute une brebis blessée dans la montagne.

Je reviens de voir un malade à la dernière maison encore habitée du ravin d'Ispéguy. Ce ravin se termine au fond, par le col d'Ispéguy où la frontière est gardée par les Allemands chez nous et par un poste de carabiniers espagnols de l'autre côté.

Je pousse mon cheval au pas. Je savoure son impulsion, les doigts poissés par la sueur blanche qui colle comme du sucre au tapis de selle en peau de mouton ; celle-ci, un peu sèche et brune, a les poils longs à peine frisés qui caractérisent la race du Pays basque. Le cavalier se juge au pas. Je connaissais les qualités de son propriétaire que je rencontrais souvent, toujours par monts et par vaux dans les fermes ou les marchés de la région.

Des cerisiers par endroits bordent le chemin ; il me suffit de me dresser sur les étriers pour arracher des bouquets entiers de fruits que je savoure.

J'approche d'une source claire qui coule dans une auge grossièrement creusée dans un tronc de châtaignier, et qui trace un long ruisseau dans la terre rouge et sèche du chemin.

Un adolescent, vêtu comme ceux de la ville - vêtements foncés et souliers noirs pour marcher dans les rues - est en train de boire et d'asperger son visage mais, un mouchoir noué aux quatre coins, qu'il a mouillé dans la source et qu'il a coiffé pour se protéger de la chaleur, attire d'emblée mon attention et suscite en moi un réflexe de méfiance. Il porte aussi un paquet entouré de papier, sous le bras. Ses souliers, trop fins, n'ont pas résisté à la montagne et paraissent pelés ; l'un des talons est arraché. Il paraît très fatigué.

Ensemble suspect, sentant de loin le passage clandestin de frontière.

Dans ces circonstances, la glace fond vite entre les hommes. En quelques paroles, bien imprudentes de sa part car il ignore tout de moi

et ne sait pas si je ne vais pas m'empresser de le livrer à la première patrouille allemande que nous pouvons rencontrer, il me raconte son aventure.

Il n'a pas encore dix-huit ans. Il est belge et va toujours au lycée à Bruxelles. Avec son professeur de philosophie et quelques camarades, il a installé une imprimerie clandestine dans sa cave; ils font des tracts anti-allemands. La Gestapo est venue l'arrêter il y a trois jours. Sa grand-mère réussit à le faire enfuir par les toits. Il se cache et prend aussitôt le train pour la frontière espagnole. Par miracle, il débarque à la gare de Baïgorry. Comment passe-t-il inaperçu ? Il trouve quelqu'un, un charpentier plein de cœur et de générosité, Çuburru, qui lui indique de loin un chemin pour rejoindre les crêtes et arriver en Espagne en marchant la nuit. J'ai su ce détail du charpentier lui-même qui me l'a raconté bien plus tard.

Le lendemain, il est en Espagne, où son allure suspecte le fait aussitôt arrêter par la Guardia Civil qui le conduit au chef de poste à Elissando.

Selon les accords entre le gouvernement espagnol et les Allemands, il est reconduit en side-car à la frontière, au col d'Ispéguy, avec ordre au policier espagnol de le remettre aux autorités allemandes. En arrivant près de la frontière, le policier espagnol arrête le side-car et lui dit : « Écoute bien, si tu es pris un jour, ne raconte jamais ce que j'ai fait. Tu vois, tu es en France et je dirai à mes chefs que je t'ai remis entre les mains des Allemands. Tu es libre. »

C'est deux heures plus tard que je le rencontraï, assoiffé et affamé.

- Enlève immédiatement ton mouchoir, enlève ta veste, porte-la sur ton épaule négligemment, donne-moi ton paquet et marche devant moi comme si tu étais venu me chercher pour ta mère malade et comme si tu me raccompagnais jusqu'à Baïgorry.

Un peu plus loin, une patrouille de deux Allemands vient vers nous en sens inverse, nonchalamment. Nous nous arrêtons ensemble sous un cerisier et nous nous rassasions, tous les quatre, gênés par l'impossibilité de nous comprendre. Nous reprenons chacun notre chemin, nous vers Baïgorry, eux vers la frontière.

Avant d'arriver au bas du chemin et de passer devant l'Hôtel du Trinquet, je conseille de nous séparer.

- Après le pont sur la Nive, tu tournes à droite et à 150 mètres tu trouves ma maison avec ma plaque de médecin sur la droite. Tu sonnes et tu m'attends à la salle d'attente. Je vais ramener le cheval et je reviens en moto.

Toilette-repos - Bon repas solide.

Le point important maintenant est de faire passer ce garçon dès le

lendemain matin en zone libre. Mademoiselle Mouesca va prendre aussitôt contact avec le chauffeur du car, Jean Etcheverry, qui va le transporter, coiffé d'un béret basque et chaussé de sandales, jusqu'à Larceveau, où une femme qu'il connaît le conduira à pied de l'autre côté, en zone libre. Il part le lendemain matin avec deux adresses, une pour un bon ami de guerre, le capitaine Foussat, l'autre pour mon cousin, médecin à Oloron.

*

* *

Des mois passent.

Un matin d'été 1941, je trouve, à la porte de ma maison, Jean Dineur.

- Entre vite ; personne ne t'a remarqué ? Tu es fou de revenir. Tu vas nous faire prendre. Que t'est-il arrivé ? Pourquoi reviens-tu ?

- Le capitaine Foussat s'est bien occupé de moi et m'a fait entrer dans un camp de jeunesse. Mais j'avais l'impression de perdre mon temps et j'ai décidé de revenir pour continuer mes études à Paris ; je vivrai chez un ami que j'ai rencontré dans le camp.

Le lendemain, son vestiaire remis en état, il repartait par le train avec une certaine somme d'argent pour arriver à Paris sans encombre.

*

* *

Ce matin du 14 novembre 1941, le temps est exceptionnellement doux, tendre et ensoleillé. Par extraordinaire, au lieu de partir faire mes visites, ce jour-là, je flâne dans mon petit jardin, profitant avec délice de la tiédeur ambiante et du décor tout proche des montagnes bleues.

Rarement ce bruit de l'eau de la Nive, qui coule derrière le mur en bousculant par instants de gros cailloux du fond, n'avait autant fait partie de la sérénité et de la plénitude de ma vie.

Après le repas, on sonne et j'ouvre la porte à deux messieurs en civil, portant chapeau, imperméable en cuir. Devant leur attitude et leur accent je joue l'incompréhension pour retarder encore un instant la fatalité des mots définitifs.

- Nous sommes ici par ordre de la Police allemande pour vous arrêter.

Je m'étonne.

- Vous êtes accusé de recevoir ici, envoyés par votre frère, des gens que vous faites passer en Espagne.

Je m'étonne encore.

- Connaissez-vous Jean Dineur ? C'est lui qui vous a dénoncé. Nous l'avons arrêté.

- Ce nom ne me dit rien.

Encore quelques secondes de gagnées.

Ils me laissent téléphoner à une malade devant eux.

Je prépare rapidement un sac de montagne que j'avais fabriqué alors que j'étais prisonnier de guerre au camp de Verdun. De grosses chaussettes, un gros pantalon de drap épais, des vêtements qui ne risquent rien pour l'Allemagne, en cas. Et puis, qu'importe maintenant ! La sensation subite que le choix ne m'appartient plus, que je vais désormais, au gré du hasard, vers la vie ou vers la mort.

Mlle Mouesca, consternée, ayant vu l'auto allemande s'arrêter chez moi et les deux sentinelles en armes près de la porte, arrive en trombe.

Je monte à l'arrière de l'auto entre les deux policiers de la Gestapo.

Une prison à Biarritz, la « Maison Blanche ». Premier interrogatoire rapide.

Les feld-gendarmes, les chiens-loups à la chaîne.

Une petite chambre mansardée à deux occupants, transformée en cellule; la fenêtre fermée par des planches qui laissent en haut un bandeau de ciel. L'autre occupant, arrêté à la suite d'une dénonciation pour détention d'armes, est une personnalité de la haute bourgeoisie de Saint-Jean-de-Luz.

Chaque jour, la promenade des prisonniers, en rond, en silence, dans la cour, avec les Allemands casqués, armés et les chiens...

Coupé de la vie extérieure, des nouvelles, tous projets suspendus, désormais inutiles, du domaine du rêve.

Une quinzaine de jours de ce rythme, sans rien savoir.

Un matin, on m'apporte deux tranches de pain pour la journée. On me fait sortir de la chambre-cellule et je me trouve dans le hall d'entrée cerné par une bonne demi-douzaine de feld-gendarmes et des chiens policiers.

Il y a là Jean Etcheverry, le chauffeur du car, et une femme d'une quarantaine d'années, « la passeuse » certainement, venant d'une autre prison.

On ouvre les portes et on nous fait grimper avec notre escorte dans un camion bâché de l'armée allemande qui attend dans la cour.

Nous roulons jusqu'à Bayonne et nous pénétrons par un passage particulier, presque sur les voies de la gare. Nous sommes là en bout de quai, à l'écart, séparés des autres voyageurs, sans pouvoir parler entre nous, guettés par les chiens et par les feld-gendarmes. Je me souviens tout à coup qu'au cours de l'interrogatoire, à l'entrée de la

prison, un subalterne avait donné une feuille me concernant au policier qui m'interrogeait, en lisant à voix basse : « Nach Paris. »

L'isolement subit, l'impossibilité d'être suivi par quelqu'un qui pourrait prendre votre défense de l'extérieur... Mais quelle défense ? L'anonymat du prisonnier civil de la Gestapo que les autres gens de la rue ne regardent qu'à peine, comme s'il s'agissait d'un malfaiteur... sans imaginer le drame, l'écroulement humain...

Une chance encore, un éclair dans le noir. Pas loin de nous sur le quai des voyageurs, un préfet, dont j'avais soigné la fille en vacances, se dirige vers nous. Il ne me verra pas. Il passera à côté sans fixer les visages.

Si, il m'a vu, il m'a reconnu. Il ralentit. Il passe tout près. J'ai le temps, dans un éclair, de lui demander de dire à mademoiselle Mouesca, aussitôt, que je pars pour une prison de Paris, quelle s'occupe de me faire trouver...

Le train s'arrête. Un compartiment réservé : deux sous-officiers feldgendarmes et les trois prisonniers.

Nous échangeons pendant ce voyage quelques paroles, quelques modes de réponses communes pour nous défendre.

Sauter du train, au risque de s'écraser ou d'être abattu avant. Le faire ? Ne pas le faire ?

*

* *

La gare d'Austerlitz, la nuit, les lumières voilées. Un grand poste de police est installé dans l'aile droite de la gare, gardé par des feldgendarmes en armes. Un interrogatoire encore, au milieu de coups de téléphone multiples, rageurs.

Enfin des autos arrivent. Il y en a trois : une pour chacun de nous.

Encadré par deux gendarmes en armes qui me serrent entre eux, je traverse Paris dans le noir. Paris sans lumière. Le trajet est long. Nous ralentissons devant un immense mur lugubre et je pense que c'est Fresnes.

Nous entrons ; le portail se referme. Des escaliers étroits, des couloirs, entre un feld-gendarme casqué, fusil en bandoulière, qui me précède et un autre qui me suit. Un immense hall, froid et tragique, très haut, avec des galeries superposées réunies par des ponts métalliques. À chaque étage se trouvent les portes des cellules avec leur guichet.

On m'arrête devant une cellule ; mon sac est jeté à terre. On m'y pousse, dans le noir. Il se dégage une sorte de puanteur et d'humidité.

Une couverture sur un châlit pue d'une façon avilissante. Il fait froid. Le silence ; mais pas pour longtemps. Des coups résonnent sur les murs et sur les planchers. Ce sont sans doute des appels codés d'une cellule à l'autre, le téléphone des prisonniers. Je dois me trouver provisoirement dans une division française de Fresnes, vraisemblablement au milieu des prisonniers de droit commun. Je découvre dans un coin, en m'habituant au noir, un endroit pour uriner. Je m'allonge en essayant de me concentrer pour imaginer ma défense aux interrogatoires.

Le jour suivant commence par des bruits de bottes et des ordres brefs. Je suis allongé. Il fait encore nuit. J'entends une clef dans ma serrure, une voix rageuse qui me crie : « Kamel » et qui s'impatiente en proférant des jurons que je ne comprends pas. Mon guichet est ouvert et je finis par comprendre qu'on me demande la gamelle qui est sur une étagère. Je la fais passer aussitôt par le guichet et une louche d'un liquide noir, sans sucre, est versée.

Un instant après, bruit de bottes, bruit de serrure, et je suis éjecté dans la galerie aux étages superposés, immense, comme une cathédrale du malheur. En un éclair j'aperçois Jean Etcheverry de l'autre côté de la galerie, face au mur. On m'ordonne de me tourner aussi face au mur. L'attente commence.

Après un temps interminable nous sommes tous les deux emmenés par les feld-gendarmes, le long de cette galerie et nous sortons à l'air dans une cour fermée, où attend une grande voiture.

Nous reprenons le parcours dans Paris et arrivons rue Caulincourt, où se trouve, dans un hôtel réquisitionné, un bureau de la Gestapo. Interrogatoire précis, méticuleux, chacun dans un bureau. Les questions se recourent et n'en finissent plus.

Nous nous retrouvons en bas, dans un grand hall gardé par des sentinelles. Nous pouvons cependant échanger quelques phrases. Etcheverry a été confronté avec Jean Dineur. Celui-ci a été arrêté dans le train qui l'emmenait à Paris. Quant à moi, il m'a été dit qu'il était en Allemagne. À notre grand étonnement, un grand bol de bonne soupe aux légumes et du pain nous est donné. C'est l'ordinaire des sentinelles, vraisemblablement.

Dans l'après-midi, on nous ramène à Fresnes. Nous changeons de galerie. On nous prend montre, argent, lime à ongles, papiers, lacets de soulier. Je monte au deuxième étage. Là, j'occupe la cellule n° 144. Elle est bâtie sur le même modèle que la précédente, rectangulaire; une grande fenêtre assombrie par des carreaux de vitres ondulées empêche toute vue sur l'extérieur, sauf par des fentes au niveau des raccords entre les vitres, qui permettent de voir, en clignant des yeux,

un arbre vivant avec ses branches d'hiver. Les éternels barreaux. Aux murs, on peut lire des inscriptions d'une grande tristesse que j'efface peu à peu et que je remplace par d'autres, d'espoir.

Une tablette bordée de cornières de fer est scellée au mur. Un escabeau est retenu par sa chaîne. En face, un châlit métallique peut se replier contre le mur et s'articule avec celui-ci. Dans un coin, près de la porte une cuvette de WC et un bouton d'arrivée d'eau, seule source d'eau potable. Avec un minuscule bout de papier resté sur l'étagère, j'astique le sol et la cuvette de WC.

Le rythme des journées devient toujours semblable à lui-même. Les jours ressemblent à ceux qui précèdent et à ceux qui suivent. Ils commencent avant le soleil par des hurlements gutturaux. Dans une cellule, on vit comme un aveugle : les seuls rapports avec le monde extérieur filtrent au travers de l'ouïe.

Il s'agit d'abord de reconnaître les bruits habituels pour comprendre que, certains jours de la semaine, il y en a d'autres, qui n'ont pas encore de sens précis pour moi.

Le matin, avant le jour, des bruits de bottes et de commandements toujours hurlés par l'adjudant, véritable dogue baveux plein de haine ; puis, le bruit des chariots sur les rails des galeries devant les cellules, transportant la bassine de « café », et le bruit de clefs qui ouvrent les guichets, la gamelle qu'on tend, la louche de jus noir, un morceau de pain pour la journée. Le guichet se referme à clef et le roulement s'éloigne, les bruits d'ouverture et de fermeture s'estompent... J'ai aussi en moi, d'une façon précise, le bruit des sabots qui frappaient en cadence le ciment des galeries, évoquant les prisonniers civils français d'une division de droit commun, très proche de la nôtre, sans doute.

Vers onze heures de nouveau le même bruit des guichets, la gamelle qu'on tend et qui rapporte une louche de soupe de légumes, quelquefois, une petite portion de fromage pour la journée. Parfois un poisson vert et presque cru, à laver à la cuvette des WC, et qui me donne une diarrhée intense. Le soir, à dix-sept heures, une tranche de pain.

Dans ces intervalles, malgré les bruits de pas des prisonniers des cellules de l'étage supérieur qui s'efforcent d'oublier en tournant dans leur cage, après avoir fait quelques minuscules mouvements de gymnastique pour ne pas m'essouffler inutilement (passer en rampant à quatre pattes, comme un chat, sous mon châlit, puis par-dessus), je reste allongé et je rêve... au passé, à l'avenir merveilleux qui aurait pu se réaliser, à ma famille vivante et morte, à mon frère en particulier. Il est peut-être prisonnier lui aussi, et, s'il ne l'est pas, il cherche avec acharnement, j'en suis sûr, à me retrouver dans les prisons de Paris, à

tout essayer pour me faire sortir de prison.

De nouveau angoissé, j'imagine cent fois l'interrogatoire auquel je serai encore une fois soumis et j'essaye d'esquiver un piège. Je me fixe un plan définitif, que je remets en question la nuit suivante.

Seule, la grâce bienfaisante de la prière et de la communion avec tous les saints qui ont souffert me détend et me donne un espoir fou, car illogique, d'en sortir. Mais c'est cela le premier miracle.

Je travaillais à préciser sur un morceau de ciment avec mon clou - ma richesse - les explications des saisons, des équinoxes et de l'inégalité des jours et des nuits du fait de l'inclinaison de l'axe de la terre, et des éclipses de soleil.

Je ne peux dire, à la fin de ce terrible isolement, qu'une journée m'ait paru longue ou vaine. La continuelle méditation sur le sens profond et éternel de certains mots dits et redits, de certaines prières apprises encore tout enfant de mes parents, prenait d'un coup une valeur et un retentissement que les prisonniers, les saints ou les moines ont pu ressentir.

Traduire en vérités troublantes qui le concernent des mots articulés jusqu'alors sans conviction, c'est la vraie prière de l'homme recueilli.

Mesurer le sens des mots, leur donner toute leur résonance, c'est vivre une autre vie.

*

* *

Peu à peu je remarque que, deux jours par semaine, dans l'après-midi (les mardis et vendredis), il y a beaucoup de bruits de bottes, beaucoup d'ordres donnés dans tous les sens, de portes de cellules ouvertes et fermées à clef. Je ne comprends pas et ne peux pas comprendre, jusqu'au jour où j'ai la stupéfaction de voir un gendarme allemand pénétrer dans ma cellule avec la sacoche de cuir de mon frère et son sac de marin ! Avec une odeur merveilleuse de chez lui, de fleur de tabac et de lavande. Il est donc certainement en liberté et il a réussi à trouver ma trace. Deux couvertures parfumées, des oranges et des raisins, une paire de chaussettes de laine ! Pleurer de joie, il faut ne pas savoir ce que c'est pour en sourire.

La sentinelle me fait comprendre par gestes impatients que je peux mettre du linge à laver dans son sac. Je n'ai pas de rechange, mais simplement pour marquer le fait, j'y place mes sous-vêtements.

La noblesse et la pureté naturelle d'un végétal délicieux, sucé jusqu'à la grappe avec son âpreté vivante ! Le végétal, à l'abri de la haine, emplit de sa vitalité et imprègne de sa force un être isolé de

toute vie. Les oranges économisées par quartier pour les faire durer longtemps !

Il y avait, aussi, les morceaux de papier qui enveloppaient les fruits et que m'avait laissés la sentinelle. Mon plan était dressé : j'allais correspondre avec mon frère. J'avais trouvé dans une fente du plancher de la cellule un clou qui dépassait, et je l'avais caché dans une rainure du bois. Lentement, en perforant le papier, j'ai envoyé un premier message, camouflé prestement dans un pyjama sale que je remettais dans le sac de mon frère, régulièrement porté par la sentinelle.

Ensuite, nous avons perfectionné notre façon de correspondre.

Un matin de vaccination contre le typhus, j'ai demandé au prisonnier qui me précédait dans la colonne - et qui se trouvait être celui qui poussait le chariot de nourriture devant les cellules - de laisser tomber le lendemain dans ma gamelle une mine de crayon. Le lendemain matin, je l'avais au fond de celle-ci ! La correspondance s'est améliorée ainsi. Un jour un gendarme allemand est venu me fouiller. J'allais être pris ! Il n'a pas su la découvrir dans l'épaisseur d'un revers de col !

À deux ou trois reprises la porte a été ouverte, et la sentinelle est entrée avec un prisonnier qui rasait la barbe. On ne devait pas prononcer le moindre mot, mais on y arrivait. Brusquement, à la suite d'une question un peu trop précise, j'ai reconnu qu'il s'agissait d'un indicateur.

Deux fois, j'ai été sorti de ma cellule et j'ai descendu l'escalier de la galerie pour « une promenade ». On entrait, seul, dans un grand carré d'une dizaine de mètres de côté avec des murs de briques de la même hauteur. Sur l'un des côtés le mur de briques était remplacé par d'énormes barreaux. Sur le haut de ces murs, deux sentinelles veillaient. Il fallait marcher. J'économisais mes forces et je marchais lentement, et puis, on remontait dans la cellule.

Les semaines passaient. La nuit, toujours, à pas de loup, en chaussettes ou en chaussons, une sentinelle faisait le tour des galeries. J'entendais le bruit des planches qui craquaient sous les pieds, le petit judas rond de la porte de la cellule précédente s'ouvrait en frottant. Les pas reprenaient et s'approchaient. C'était mon tour. La cellule s'allumait de l'extérieur et le judas s'ouvrait et se fermait. Mais il ne se fermait pas toujours complètement et il restait alors un croissant libre sur lequel, aussitôt, je me précipitais pour voir la vie de la prison et comprendre un peu mieux certains bruits du matin : la voix haineuse de dogue enragé du chef de la division, rudoyant des prisonniers liés deux par deux par des menottes, alignés, et qui partaient avec leur

pauvre baluchon vers les camps et la mort.

*

* *

Vendredi. Une soirée commence à s'étirer sans bruits particuliers et va se fondre dans la nuit de tous les jours, quand des bruits de bottes s'approchent et s'arrêtent devant ma cellule. Un feld-gendarme est accompagné d'un prisonnier civil muni d'un petit matériel de coiffeur.

- Tout de suite. Razir.

À cette heure-ci, pourquoi me raser ? C'est de mauvais augure... « Partir »... « libéré ». Je n'en crois pas mes oreilles.

Le miracle ? Je descends les deux étages avec la sentinelle et mon pauvre paquet et je retrouve en bas Jean Etcheverry la face au mur. Face au mur moi-même, et près de la cellule qui sert de bureau au sous-officier chef de la division. Celui-ci, méchamment, m'explique que nous changeons de prison. On nous rend à chacun notre sac, notre montre, notre argent.

De nouveau nous parcourons des galeries, déjà exténués de porter nos affaires. Vers où partons-nous à cette heure-ci ?

Brusquement, nous nous trouvons dehors, abasourdis et vraiment libres, au bas des murs de Fresnes.

Une heure après, montant comme un vieillard la rue des Martyrs, j'attendais chez sa concierge l'arrivée de mon frère.

Le miracle, c'est l'irrationnel, l'extraordinaire, ce qui ne pouvait pas arriver par les procédés naturels seuls.

Mon frère l'avait réalisé.

*

* *

Dès mon retour à Baïgorry, je me sentis épié, surveillé. Je me réveillais en sursaut, sortant d'un cauchemar. On venait m'arrêter. Je me défendais sauvagement en cognant des têtes avec une chaise, à la volée, jusqu'au moment où on m'abattait.

*

* *

Pendant de longs mois je fus très prudent. Il m'arriva de recevoir des amis d'amis. Certains arrivèrent naïvement chez moi, descendant du train avec une superbe canadienne jusqu'aux genoux, avec un pantalon « zazou » un peu court, des gants magnifiques et de beaux souliers à triple semelle de crêpe. Ils sentaient l'étranger à plusieurs

centaines de mètres. Je leur conseillais de repartir par le prochain train et de revenir un peu moins déguisés et plus conformes à l'allure du pays. Sinon, nous serions tous arrêtés.

Une fois, deux « officiers anglais » en civil se présentèrent chez moi pour que je les aide à passer en Espagne. Je leur expliquai que je sortais de prison, et qu'ils avaient été obligatoirement repérés à leur descente du train, et suivis. Il fallait qu'ils aillent tout de suite à l'Hôtel Arce, en traversant le pont sur la Nive, et qu'ils y passent la nuit comme de vrais touristes. Le lendemain, j'apprenais qu'ils avaient été arrêtés sur le pont. Simulacre pour camoufler des indicateurs ? C'était très difficile de savoir et très risqué de s'exposer à la déportation sur une simple affirmation d'agent secret.

Cette période fut très pénible. L'incertitude rendait méfiant.

*

* *

Après la traversée du désert, je découvris, ébloui, la richesse du sourire. Premier échange chaleureux, avant les mots, au-dessus des mots, au-delà des langues. La gratuité spontanée de ce qu'on donne et de ce qu'on reçoit.

Je retrouvai enfin la grâce du travail. Première façon de se sentir vivant. Besoin moral élémentaire. Première façon de donner. Première expression d'amour. Première des propriétés morales. Je recouvrai la liberté de cette contrainte heureuse.

Hanté par l'atmosphère de haine et de séquestration dans laquelle je venais de vivre, je bénis, avec plus de conviction qu'autrefois, la grâce de vivre au cœur de la nature. Plus qu'avant, je fus émerveillé par les plantes qui, chaque année, sortaient de terre ou étiraient leurs branches et donnaient leurs fleurs, puis leurs fruits, guidées par leur intelligence surprenante des saisons et par leur adaptation subtile au terrain.

Je fis désormais attention à ne pas briser au passage des tiges d'arbustes ou de fougères. Je respectais même les ronces, laissant à ceux qu'elles gênaient directement le soin de s'en défaire.

Les araignées, et leurs filets admirables, eurent droit à mon indulgence.

La nuit parfois, à la sortie d'un virage, un lièvre affolé, pris dans le faisceau de mes phares, galopait à grandes foulées, et, incapable de s'en dégager, risquait de se faire écraser.

Je ralentissais alors et j'éteignais mes phares, afin qu'il pût s'échapper de leur faisceau pour se cacher dans un fourré.

Les nuits tièdes de pluie, j'évitais les crapauds, en train de chasser sur la route et qui tournaient, par bonds lourdauds et maladroits, leur corps ventru et globuleux vers la lumière. De leur tête aplatie émergeaient deux yeux saillants, fascinés par l'éclairage.

J'avais plus de difficultés à contourner les hérissons toujours affairés, l'échine courbée, qui traversaient la route d'une démarche saccadée aux accélérations et aux arrêts imprévisibles.

La rapidité des petites souris me surprenait toujours et déjouait mes bonnes intentions, quand elles se précipitaient vers l'autre côté de la route, comme des flèches.

La moindre de ces vies sauvées remplissait mon cœur de joie. Chacune d'elles s'ajoutait à la somme de vie et d'amour qui est l'émanation même de Dieu. Elle contribuait humblement à faire obstacle à la haine, à l'orgueil et à la destruction.

LA DURETÉ DE LA VIE

À cheval ce matin, dans le haut de Banca, mon regard s'accroche à un minuscule plateau. Un rayon de soleil horizontal en souligne la teinte dorée sur le rocher encore violet. Très haut, tout près d'une crête, cette couleur imprévue éveille l'attention. Je laisse mes rênes longues. Au passage, dans un allongement de l'encolure, mon cheval happe une feuille de fougère à droite, puis à gauche.

Je distingue une petite vigne carrée, cultivée avec amour par des générations d'hommes, symbole d'acharnement presque religieux à entretenir la vie et à ne rien laisser perdre.

J'imagine toutes les heures passées par un vieil homme, le dos courbé, à désherber à la houe chaque sillon et à chausser chaque pied.

Il lui fallait multiplier sur ce bout de terre perdue les allées et venues, accompagné d'un petit âne, qui boitillait, les bâts trop chargés de fumier. Lui-même allait, le cou tendu, le dos douloureux sous la charge des piquets qu'il transportait pour soutenir et redresser chaque souche. Venait le moment de la taille, sous le vent glacé, le visage et les mains bleuis par le froid. Tous ces rendez-vous fidèles se répétaient pour les innombrables gestes amoureux et tendres que sentait, muet, chacun des ceps. Il enlevait ici une pousse mal venue, il coupait là un bourgeon de trop. Il binaït la terre autour d'un pied. Il la buttait autour d'un autre. Puis il souffrait et sulfatait.

Enfin, au début de l'automne, après que les derniers rayons du soleil avaient donné toute leur chaleur, arrivait le temps de la vendange.

Toute la famille montait alors. De nouveau s'organisaient des allées et venues de la vigne à la maison, avec les deux mulets des voisins cette fois, qui portaient les lourds paniers de raisin.

Le jus fermentait dans la grange à côté des brebis. Il donnait aux chambres une odeur chaude et sucrée de vendange. Toute l'année, un petit vin acide était la récompense austère de tant d'acharnement.

J'ai vu, plusieurs fois, à la suite de grandes pluies d'orage, la terre de petits champs ou de jardins arrachée et emportée.

La famille entière, armée de pelles et de pioches, s'agrippait alors au sol comme une tribu de fourmis et recueillait la terre au bas des sillons ou dans les chemins où le ruissellement l'avait entraînée.

Les hommes, les femmes, les enfants la chargeaient dans de grands paniers d'osier (les gitans en fabriquaient toujours). Conjuguant leur force, ils se mettaient à deux ou à trois pour traîner ou pour porter, selon leurs moyens, ces lourdes charges. Ils remontaient cette terre précieuse au haut du champ. Elle recouvrait à grand-peine le rocher qui perçait encore par endroits.

Pendant des jours, ils travaillaient à sauver ainsi cette matière de vie. Puis ils semaient de nouveau les graines. Tout au long de leur existence ils s'acharnaient à fixer et à maintenir la terre, en construisant des murettes de pierres plates, qu'ils allaient chercher dans la montagne.

*

* *

Ce véritable visage du pays ne pouvait frapper l'homme de passage, l'étranger « Kascoïna », le Gascon, à qui tout se vendait. Il achetait aussi bien le makila de luxe, la gourde espagnole, le chahakoa (d'abord en peau de bouc revêtue intérieurement de poix, puis en crêpe), les salmis de palombes en conserve, le vin d'Irouléguy, le Ricard et l'anis Escarchado de contrebande.

Ainsi considéré, à la terrasse de l'Hôtel du Trinquet, sous les platanes, au bord de la Nive, tout semblait facile, dans ce pays béni. La pêche à la truite, la chasse à la palombe paraissaient être le don spontané d'une nature généreuse.

Aux alentours immédiats de certains cols réputés pour l'importance des passages de palombes, il existait de véritables organisations commerciales, avec des places retenues à l'avance comme au théâtre d'où l'on pouvait tirer toute la journée. Les propriétaires de l'installation employaient un personnel spécialisé de rabatteurs de toute espèce. C'était le cas aux Aldudes. Les frais d'exploitation étaient importants. Il ne s'agissait pas de faire des manœuvres mal à propos. Le nombre de paniers de palombes s'en ressentait le soir.

Dès qu'un vol était annoncé, de très loin, par les guetteurs à l'aide d'un signal convenu d'avance, tout le monde se taisait. Les invités munis d'un fusil n'avaient plus l'autorisation de s'en servir.

Quand le vol était en vue, sensiblement nord-sud, la difficulté consistait à le diriger dans l'axe même du grand filet transversal qui barrait le col sur une dizaine de mètres de hauteur, tendu entre deux groupes d'arbres : de très loin déjà on l'effrayait, tantôt à droite, tantôt à gauche, en utilisant des bruits divers : roulements de tambour, trompettes, cris.

Il fallait enfin, au tout dernier moment quand le vol était là dans un grand bruissement d'ailes, le faire descendre suffisamment pour qu'il vienne s'engouffrer dans le filet. On lançait alors, du haut de postes élevés, installés sur de grands arbres, des palettes de bois colorées qui ressemblaient à des oiseaux de proie et qui effrayaient les palombes. Elles arrivaient alors à raser le col et à buter sur le filet transparent aux mailles bleutées.

Celui-ci était manœuvré en général par le propriétaire de l'installation, qui finissait par acquérir une expérience affinée.

Abaissé trop tôt : une partie du vol passait au-dessus ; trop tard, on en perdait beaucoup.

Les palombes prisonnières étaient prestement ramassées et mises dans de grandes cages.

A la nuit, les comptes faits, les cages à petits barreaux de bois partaient en camionnette vers la côte pour la vente.

*

* *

Même au cours de ces journées excitantes, deux barrières infranchissables persistaient entre les hommes. L'argent d'abord : il y avait ceux qui payaient et ceux qui étaient payés. Mais la langue surtout mettait un frein aux épanchements autant que la couleur d'une peau. La langue éloignait et protégeait grâce à une foule de finesses qui échappaient à l'étranger.

*

* *

L'automne venu, puis l'hiver, les sourires à vendre disparaissaient pour faire place à la vérité et à l'authenticité. La dureté prenait le pas sur l'aisance apparente. Les petits tabliers blancs des serveuses étaient pliés dans l'armoire à linge, avec les pourboires.

Déjà, pendant que les jeunes filles « faisaient la saison », le reste de la famille avançait le travail. On coupait les foin sur des pentes abruptes où aucune parcelle, si petite fut-elle, n'était délaissée.

Le père et les frères fauchaient sans arrêt. Ils n'interrompaient leur rythme que pour marteler leur faux sur une petite enclume fichée au sol, assis par terre les jambes écartées, puis, pour redonner, avec la pierre, le fil à la lame.

La mère et les filles, aidées du vieil oncle américain, fanaient pendant des jours avec de grands râteaux de bois, si la pluie ne retardait pas trop ce travail.

Les jours suivants, le travail le plus dur commençait. Il s'agissait de rentrer le foin. Les hommes plaçaient sur leurs épaules une sorte de brancard, leaxuna. Ils passaient la tête entre les deux barreaux. On les chargeait comme on charge un mulet. Ils étaient alors transformés en tas de foin ambulants. Sur ce sol inégal, ils titubaient sous la charge et faisaient sans arrêt, les jambes fléchies, les genoux écartés, des allées et venues jusqu'à la borde la plus proche, si celle-ci n'était pas trop éloignée. Ou bien, si les pentes le permettaient, ils déchargeaient leurs tas sur un traîneau grossier tiré par des vaches, qui les transportaient, bien arrimés par des cordes, jusqu'à la maison.

Ils faisaient ce va-et-vient jusqu'à la nuit, sans arrêt, sans précipitation apparente, en conservant le rythme de leur respiration.

Entraînés par ce travail athlétique depuis leur enfance, ils n'étaient que fort rarement atteints d'arthrose. Elle existe maintenant dans les pays évolués où l'homme tasse ses vertèbres sur des tracteurs, sans autre exercice que le sport à l'école, bien loin, ou autres compétitions sportives du dimanche, assis sur des gradins de béton.

Dans ce travail acharné les hommes ne se plaignaient pas. Il n'y avait pas de revendications ni de grèves. Ils connaissaient par l'effort la sérénité et le bonheur. Ils buvaient très peu, prudemment. Ceux qui exagéraient payaient parfois très cher. C'était toujours à cette époque de l'année que je voyais des perforations d'ulcère d'estomac ou des crises brutales de calculs vésiculaires ou urinaires.

*

* *

Un peu plus tard dans la saison, ils fauchaient les fougères précieuses, qui constituaient les litières. Elles remplaçaient la paille dans cette région où le blé n'aurait pu mûrir. Ils les empilaient en meules coniques, bien tassées autour d'une grande perche solidement fichée en terre. Ils les rapportaient ensuite, au fur et à mesure des besoins, autour de la ferme. Ces pains de sucre bruns accentuaient, par contraste, la blancheur un peu bleutée des maisons. Ils font toujours partie du paysage de ce pays.

Venaient ensuite la cueillette des haricots, l'arrachage des pommes de terre, la récolte des épis de maïs dans les petits champs en pente autour des maisons. On attendait le plus longtemps possible pour que le grain mûrisse assez et sèche sur pied. Il se conservait mieux ainsi. Certaines années même, je l'ai vu récolter au début des gelées, les sillons couverts de neige.

Déjà c'était le temps où il faisait bon auprès du feu. On récoltait

dans les bois les châtaignes. Chacun s'armait de baguettes de bois fourchues en forme de pincettes pour les ramasser au sol et les mettre dans un sac sans se piquer les doigts avec les bogues. Les sacs emplis étaient lourds sur le dos, au retour.

Les bogues de châtaigne, ces coques épineuses, servaient de litière aux brebis, qui hivernaient dans les maisons. Recouvertes de fougères, elles formaient une couche épaisse et souple sous les pieds des bêtes. Elles les isolaient du froid et de l'humidité du sol, en même temps que de l'urine.

Les châtaignes non décortiquées se conservaient souvent jusqu'à Pâques. Elles constituaient, grillées devant le feu, une partie du repas habituel du soir, avec un peu de lait sans sucre. L'épicerie coûtait cher pour ces modestes budgets familiaux, en économie fermée.

J'ai encore dans l'oreille le bruit particulier du grilloir, manœuvré vigoureusement par un geste de l'homme, devant un grand feu.

Le grilloir était un cylindre en tôle perforée. Un axe central était fixé aux deux joues opposées et dépassait largement des deux côtés. Les deux extrémités de l'axe reposaient sur un support métallique et l'une d'elles, plus longue, se terminait par une poignée qui permettait de faire tourner les châtaignes. Celles-ci, vivement lancées, frottaient leur peau grillée sur la tôle.

Ce bruit sec, suivi de frottement, interrompait la conversation et faisait plisser les paupières devant le bois qui flambait. C'était une occasion pour l'homme de se reposer de sa rude journée.

On ouvrait un petit volet, placé sur la paroi du cylindre, qui coulissait comme un tiroir et on faisait tomber les châtaignes sur la plaque de cheminée. On les choisissait et on les croquait en faisant attention de ne pas se brûler le palais.

Pendant que les châtaignes grillaient, la femme coupait des tranches de taloa, ce pain de maïs sans levain qu'elle préparait pour la semaine.

Elle les installait sur la plaque de cheminée, posées verticalement sur leur tranche. Une fourchette piquée leur servait d'arc-boutant. Au bout d'un moment elles étaient grillées. Avec le lait sans sucre, c'était tout le repas.

Il existait une façon très particulière de faire cuire le lait.

Celui-ci était recueilli dans un seau de bois taillé dans un tronc, appelé kaïku. Pour plus de commodité sa forme générale était inclinée obliquement vers l'avant, ce qui permettait au bord libre d'avancer facilement sous le pis de la vache ou de la brebis. Il était muni d'une anse importante découpée en plein bois.

Ce type de seau fut remplacé peu à peu par un autre, de même

forme, mais en métal, de fabrication moins artisanale. Ces seaux, toujours brillants, étaient fourbis jusqu'à l'usage.

Dans toutes les cheminées se trouvaient de petits blocs de fer grossier, de formes diverses, polis par un usage quotidien depuis plusieurs générations. Ces blocs provenaient des anciennes mines de fer de Banca. Ils restaient toute la journée dans la cendre et les braises du foyer et étaient presque portés au rouge.

Le saisissant avec des pincettes, on plongeait brusquement un de ces blocs, presque incandescent, dans le seau plein de lait. Une petite gerbe de lait s'élevait alors, suivie de l'ébullition subite de tout le contenu du seau. Le lait en gardait un petit goût de brûlé très apprécié.

À force de servir ainsi, le seau de bois était marqué, au fond, d'une petite tache noire carbonisée.

Le fromage faisait rarement partie du repas de tous les jours. On le réservait pour la vente ou pour l'offrir au dessert quand on recevait un invité. Plus il était sec, plus il valait cher. On l'appréciait aussi beaucoup dans certaines maisons quand il était « bien fait », c'est-à-dire quand il grouillait littéralement, sous sa croûte, d'asticots minuscules. On pensait peut-être à une génération spontanée, à une fermentation particulièrement noble de certains laits... J'ai toujours réussi à n'avoir plus faim au dessert pour éviter ces dégustations de gourmets.

*

* *

Fin octobre, début novembre, selon la température, la descente des brebis de la montagne et des vaches avec leurs veaux, qui venaient souvent de la vallée espagnole d'Erro, déclenchait un renouveau de travail sans fin dans les maisons.

Les brebis étaient parquées sur leur litière, au rez-de-chaussée de la maison enfoui souvent dans la terre du côté de la montagne. Les chambres, au-dessus, profitaient d'une partie de leur tiédeur. L'odeur des fromages de l'été, qui séchaient sur des planches suspendues aux poutres des plafonds, dans le grand couloir du premier étage, se mêlait à celle des pommes que l'on conservait pour l'hiver.

Faire et changer la litière de fougère des vaches, remuer et épaissir celle des brebis, s'occuper des naissances - car elles se produisaient même en hiver parfois - occupaient tous les valides de la maison.

*

* *

Il m'est arrivé d'être arrêté en plein hiver aux Aldudes, lors d'un de mes passages devant Miguelarsenaenia. Mme Ardanz me demanda de terminer l'accouchement impossible d'une brebis. L'opération eut lieu dans le grand couloir de l'entrée. Comme pour un être humain, j'élargis d'un coup de ciseau le passage et je retirai l'agneau, mort, avec un crochet enfoncé dans l'arcade sourcilière. Les suites furent très banales.

Mais ce n'était qu'au printemps, après les dernières plaques de neige, qu'on sortait les brebis avec les premiers agneaux qui venaient de naître. Ils s'ébrouaient, dans la joie de vivre, la queue frétilante, à côté des mères attentives. L'eau courante des petits canaux de drainage débordait dans les prairies. Les prés ainsi inondés étincelaient sous le soleil.

Ce système de petits fossés d'irrigation était entretenu par ces bergers-nés qu'étaient les Basques. Une combinaison ingénieuse de petites écluses réglables au gré des besoins de chacune des parcelles permettait de les inonder à volonté. Malgré le peu de surface cultivable dont ils disposaient, ils réussissaient le tour de force de faire assez de bon foin pour nourrir leur troupeau tout l'hiver dans la maison sans que les bêtes aient à souffrir de la faim.

*

* *

Les femmes faisaient la cuisine de la famille, entretenaient les feux, et avaient encore à préparer la nourriture pour les cochons. Ceux-ci représentaient, pour une maison, une réserve pour l'année, mais permettaient aussi de se procurer un peu d'argent liquide.

Les cochons de la vallée étaient « finis » aux châtaignes et aux glands, ce qui donnait plus de délicatesse à leur chair. Ils vivaient en liberté les dernières semaines de leur vie, lâchés dans les bois de châtaigniers et de chênes autour de la maison. Ils musclaient leur corps qui devenait plus ferme.

On était loin, à cette époque, des « batteries » de cochons prisonniers, carencés jusqu'à l'œdème, rachitiques, qu'on ose, aujourd'hui, présenter à la consommation.

Ils étaient vendus directement de la maison au particulier. En plus du poids - toujours augmenté d'ailleurs d'un repas copieux de betteraves qu'on donnait à l'animal avant de le faire avancer sur la bascule - on faisait toujours ressortir à l'acheteur les qualités exceptionnelles de l'animal et sa personnalité morale.

J'en tuais un chaque année.

Les premières années de l'occupation allemande, je l'achetais aux Aldudes, à Miguelarsenaenia, où je couchais la nuit pour aider à le tuer avant le jour. Bien que cette maison fût peu éloignée du village, c'était plus discret, surtout pendant cette période. Ces cérémonies étaient en effet toujours bruyantes, même quand on parlait à voix basse pour se donner l'illusion de supprimer toute publicité. Tout le monde le savait, mais il valait mieux ne pas être obligé d'en parler.

Après l'avoir saigné, ce qui se passait dans une partie discrète attenante à l'étable, il s'agissait de le charger dans ma petite voiture : faire pénétrer 120 à 130 kilos dans une Simca 5 représentait une gageure. C'était une épreuve pénible. La très grande largeur de la portière et la petite plate-forme arrière, seules, permettaient d'y parvenir. Puis on plaçait, religieusement, à côté de mon siège, sur le plancher, la bassine du sang recueilli pour les boudins. Je m'évertuais à conduire avec douceur, pour ne rien renverser dans les multiples virages, jusqu'à Baïgorry.

Une fois, enhardi par mes prouesses passées, il m'est même arrivé de faire entrer dans cette voiture un cochon vivant. Il se débattait et il poussait des hurlements plus qu'indiscrets. Dans un mouvement brutal, il avait coincé son groin dans le volant et, d'un coup sec, l'avait fendu. Mon frère, qui m'aidait, réussit malgré tout à s'asseoir par terre à côté de lui. C'est en sa compagnie que nous arrivâmes à Baïgorry, où le boucher, qui nous attendait, nous aida heureusement à le faire pénétrer dans la maison.

Par la suite, pour éviter ces aventures qui pouvaient être très dangereuses, je me fis porter chez moi le cochon vivant, le matin même, avant le lever du jour.

La cérémonie se passait avant l'aube dans le jardin, sans plus de complication ni de discrétion, avec la publicité habituelle. De grandes lueurs étranges apparaissaient dans mon petit jardin quand on promenait sur son corps des poignées de paille enflammée pour achever son nettoyage et pour brûler ses poils.

La Gestapo avait son jardin de l'autre côté du mur.

Dès le début de la saison froide, il m'arrivait souvent, avant l'aube, d'être réveillé par des cris perçants provenant du haut du village. J'apercevais de ma fenêtre des lueurs de feux de Bengale, autour desquelles s'affairaient des ombres. Personne n'y faisait allusion.

*

* *

À côté de tous les travaux pénibles, qu'aucune machine ne pouvait

réaliser à la place de l'homme et qui se faisaient en plein jour, il y avait le travail de nuit, dont personne ne parlait.

L'ingéniosité, la préparation méthodique des plans, l'énergie et la résistance physique permettaient de mener à bien les entreprises de contrebande. La frontière était très proche de certaines maisons. Mais les pentes très raides et les poids qu'ils transportaient pendant de longues heures, sans faire le moindre bruit, l'oreille aux aguets, entraînaient pour ces hommes et pour ces femmes un surcroît très considérable de fatigue. Les meilleurs passages avaient lieu au cours des nuits sombres, sans lune et surtout quand il pleuvait.

Les douaniers ne parlaient pas non plus. Ils circulaient beaucoup certains jours. Ils se montraient complaisamment ici, alors que leur activité était ailleurs. Le lieutenant des douanes circulait parfois pendant des heures sur sa petite moto un peu ridicule pour un homme de sa corpulence.

Ils jouaient au chat et à la souris. La marchandise était parfois abandonnée sur le terrain sans que la preuve absolue de la culpabilité ait pu être apportée. La grande difficulté du jeu était de prendre le contrebandier sur le fait. C'était très rare.

Certaines femmes jouissaient dans ce domaine d'une réputation très assise dans le pays.

Elles étaient aussi courageuses durant ces nuits qu'au moment d'accoucher.

Combien de fois suis-je arrivé par des chemins difficiles pour des accouchements pénibles, traînant en longueur, devant des femmes violacées et à bout de souffle à force de pousser, aidées par une matrone habituée. La bienfaisante anesthésie était alors aspirée goulûment avant le forceps ou la version, avec la hâte d'en finir. Mais c'était sans cris et sans démonstrations abusives, toujours avec une dignité qu'on ne retrouve plus de nos jours dans les villes.

La préparation «psycho-prophylactique» compense mal aujourd'hui la dramatisation de l'accouchement par toutes sortes de revues ou d'émissions télévisées.

Des appels de nuit injustifiés, j'en ai reçu bien peu pendant quinze ans passés dans ce pays.

J'ai encore la vision, par une nuit bien froide d'un vieil homme, «asthmatique» pour lequel j'avais été appelé sans insistance particulière. Debout, en chemise de nuit, agrippé à la porte de sa maison, il étouffait, en pleine crise d'oedème aigu du poumon, quêtant avec anxiété mon arrivée. Une saignée faite sur-le-champ dans son lit, où je l'avais fait monter avec peine, des tonicardiaques, de la morphine, eurent raison de sa crise.

Je me souviens d'avoir été appelé au fond de la vallée, après le village d'Urepel, sur un chemin de montagne, pour une jeune femme qui souffrait du ventre, sans que la personne qui m'avait alerté par téléphone m'eût seulement signalé d'urgence particulière. Il s'agissait pourtant d'une personne de sa famille.

J'avais laissé mon auto au bout de la route à Urepel, devant chez Erlanyo et j'étais arrivé à pied, personne ne m'ayant attendu avec un cheval.

J'avais trouvé une malade choquée, souffrant beaucoup depuis le matin et qui présentait tous les signes d'une rupture dans le ventre d'une grossesse extra-utérine.

Aussitôt, je l'avais fait descendre en clinique et nous l'avions opérée d'urgence.

Inconscience ou courage extrême ? Résistance fataliste à la douleur chez des êtres très croyants ?

Un an après, je reçus de cette même malade un appel, très urgent cette fois-là, pour une rupture d'une deuxième grossesse extra-utérine de l'autre côté.

Je revois encore avec précision en haut d'Esnazu, au bout du chemin carrossable - où l'on m'avait demandé de me trouver pour recueillir un bûcheron espagnol très malade - un homme jeune, courbé en deux et blême, arriver d'un pas décidé cependant. Il faisait une perforation d'ulcère d'estomac. Je le fis allonger pour l'examiner.

Mon premier geste fut d'installer d'emblée une perfusion intraveineuse de sérum, avant de l'allonger à l'arrière de ma voiture. Dès mon arrivée à la clinique d'Ispoure, nous l'avions opéré.

*

* *

Les étrangers qui venaient en vacances, oubliant leur bureau et leurs sorties en ville, leurs amis, leur cinéma, la facilité, la pauvreté, la vanité de leurs rues, auxquels ils étaient cependant fermement attachés, sentaient dans ce pays une solidité d'esprit et une sérénité qui les ramenaient subitement à leur dignité primitive. Ils ne percevaient pourtant pas la vérité profonde des êtres.

Dans l'isolement, les moindres heurts, les plus infimes inimitiés, les rancœurs, les déceptions secrètes, les contraintes de tous les jours finissaient par fermenter, sans jamais parvenir à filtrer à l'extérieur.

Je me souviens d'être monté dans une ferme un peu éloignée d'un village proche avec une jeune curé pour faire dans le grenier à foin un constat affreux. Les gendarmes étaient déjà là. La jeune femme, ce

samedi soir, avait tout préparé pour la messe du lendemain : les vêtements propres des fillettes pliés sur les chaises de leur chambre, les souliers bien cirés au pied de la chaise, dans un souci scrupuleux d'ordre et de tenue. Après quoi, elle était allée se pendre à une poutre.

Un matin de pluie, j'avais été requis par la gendarmerie, pour aller visiter une pauvre fille dans une petite ferme misérable, qui avait donné son enfant à croquer aux cochons.

Les volets mi-clos, les rideaux épais derrière lesquels les saintes femmes scrutent sans être vues. La sécurité exclusive du salut éternel, la religion de la fausse confession, les petits : « J'ai fait ceci, j'ai fait cela », au lieu de : « Je n'ai pas fait tout ce que j'étais appelée à faire, je n'ai rien su donner de l'amour que j'avais reçu de Dieu, je n'ai rien donné aux autres. Je n'ai distillé que du fiel et de l'aigre. Je n'ai rien osé faire contre l'opinion publique et c'est pour cela seulement que je ne suis pas tombée ; je suis vieille déjà et c'est irréparable. »

*

* *

L'éloignement de tout centre important imposait au médecin généraliste de la vallée un éventail très étendu de responsabilités. Il n'y avait pas de spécialistes à tous les coins de rue, encore moins de médecin légiste.

Ce matin, je suis alerté par le maire, qui me donne un papier de réquisition pour aller faire, devant lui, en présence de deux gendarmes, dont le chef de brigade, l'autopsie d'un homme mort à la suite de coups donnés par son gendre.

Nous partons en voiture, puis nous prenons à pied un chemin de montagne.

Malgré la gravité de la responsabilité qui m'incombe, puisqu'il y va de la vie du gendre, et en dépit de mon souci d'impartialité, j'écoute avec soin la conversation que tiennent avec moi les gendarmes et le maire, scrupuleux et intègre.

Je ne peux ignorer, en arrivant là-haut, que le mort était un individu brutal et dur, emporté et méchant à l'égard de sa fille et de son gendre.

J'enregistre tous ces détails sans mot dire. Ils ne font que corroborer ce que je savais déjà moi-même en partie. Ils m'aideront peut-être devant le cadavre, non pas à infléchir la vérité, mais à la comprendre mieux et à ne pas risquer d'attenter à la liberté ou à la vie d'un homme innocent sans une preuve anatomique indiscutable.

La maison est éloignée de la route. Le chemin, escarpé, ralentit notre marche et prolonge, grâce à ces bribes de vérité apportées avec bonheur, mon information sur ce drame.

M'isolant parfois, un pas devant eux, un pas derrière, je me concentre aussi sur mes données anatomiques de médecine légale, un peu lointaines déjà. Je repense aux voies d'accès de tel organe précis. L'abord de la loge rénale ou de la vessie. Contient-elle de l'urine, du sang ? Est-elle vide ? Ou encore, au tracé de l'incision pour l'ouverture du thorax par un large volet symétrique découpé dans les côtes pour découvrir le médiastin et le cœur.

Nous arrivons à la maison, d'apparence triste et pauvre, où nous trouvons les femmes, la veuve, la fille, et deux enfants. Nous leur demandons de nous laisser seuls.

Je fais installer par les gendarmes le cadavre sur la grande table de cuisine et je commence par l'examiner avec minutie. Pas de signe de contusion ou de fracture du crâne, ni de la face. Un hématome de la région lombaire, que j'incise, correspond à une contusion des tissus sous-cutanés. Il n'y a pas de fracture des membres, ni du thorax, ni de la colonne vertébrale.

J'ouvre largement, des deux côtés, la loge rénale par une incision costo-lombaire généreuse. La coupe des reins montre quelques suffusions hémorragiques des deux côtés. La vessie contient un peu de liquide trouble et malodorant.

L'homme n'est pas mort aussitôt après la dispute, mais plus de vingt-quatre heures après. Avant de mourir il s'était plaint longtemps de la région du cœur. C'est ce qui ressort de l'interrogatoire des gendarmes. L'examen des reins semble en faveur d'une histoire de choc général chez un vieillard avec répercussion possible d'urémie, d'autant plus grave qu'il s'agissait d'un sujet déjà cardiaque.

Ce malade en effet, je l'avais bien connu et tout ce que je savais de lui, de son passé, m'était revenu avec précision au cours de notre conversation le long du chemin.

Il était venu me voir, environ un an auparavant, pour des troubles cardiaques. Il présentait alors une arythmie d'allure inquiétante et il souffrait de crises pénibles d'angine de poitrine. Je lui avais conseillé le repos absolu pour éviter une crise qui aurait pu lui être fatale. Au cours de mon examen, j'avais remarqué une cicatrice thoracique sur le bord gauche du sternum, au niveau du cœur. En réponse à mes questions sur l'origine de cette blessure, il m'avait raconté une histoire de rixe en Amérique, au cours de laquelle il avait reçu un coup de revolver dans la région du cœur. Ce qu'il ne m'avait pas dit, c'est que le tireur était son propre fils.

Je l'avais examiné alors à l'écran radioscopique : la balle, bien visible au-dessus de la pointe du cœur, dans le péricarde, battait, avec une sorte de rebondissement saccadé et vif qui suivait le rythme en marquant un certain retard par rapport à la contraction du ventricule, comme si elle était lancée puis retenue par un fin pédicule élastique.

Je demande un sécateur à la famille. Je cisaille les côtes largement, des deux côtés et j'ouvre le thorax par un large volet. Je plonge ma main en contournant le bord gauche du cœur que j'empaume et que j'extériorise. Je tiens entre mes doigts un objet dur qui est bien ma balle. Je la retire devant l'ébahissement du maire et du chef de brigade, en rompant le pédicule souple qui la retient. Je l'ai gardée en souvenir. L'infarctus du myocarde était encore mal défini à cette époque. C'était vraisemblablement un incident circulatoire brutal de cette nature qui avait emporté le malade.

Je n'ai jamais entendu parler, par la suite, du gendre. Je n'ai jamais su ce qu'il était devenu.

*

* *

Dans un pays pareil, à cette époque où les chemins étaient à l'âge du mulet, le médecin menait le jour une vie d'athlète.

Mais, à l'inverse de celui-ci, il ne pouvait jamais compter sur un repos régulier la nuit.

Le jour se levait souvent pour moi dans une sorte de vie au ralenti. Je peinais sur un chemin en calculant mon souffle dans le décor somptueux des crêtes encore à demi cachées par la brume.

Au cours des années, mon rayon d'action s'étendait et j'étais souvent appelé à Bidarray, à dix-huit kilomètres de Baïgorry, sur la route de Bayonne.

J'eus à suivre en particulier un malade qui habitait une maison, au haut du village, où l'on accédait par un sentier d'homme qui prenait au-dessus du plateau de l'église. Ce malade ne me fit jamais la grâce de me procurer un cheval. Je montais à pied, ma sacoche à la main ; je ne pouvais plus me traîner parfois.

En contrepartie, je détachais de son carnet de soins un bon d'assistance médicale gratuite, qui m'était payé après un an d'attente par l'administration préfectorale à un tarif de misère, en tenant uniquement compte de la seule indemnisation kilométrique, comme s'il s'agissait d'un malade habitant au bord de la route.

L'ensemble des médecins fit à cette époque une grève administrative pour s'insurger contre les délais abusifs de règlement de

nos honoraires, et contre les tarifs misérables. Ils ne signèrent plus les bons. En fait, ce furent les praticiens qui firent l'aumône à la place de l'État. Ils finirent par obtenir gain de cause sur ces deux points.

La stagnation de nos tarifs devenait inquiétante en raison de l'installation, occulte au début, puis presque étalée au grand jour, du marché noir.

Ce marché noir fit couler beaucoup d'encre et s'insurger en vain le gouvernement de Vichy. Peu à peu, la montée des prix autour de nous rendait nos honoraires dérisoires.

Au moment où le tarif de visite était aux environs de vingt francs, l'essence « détournée » par quelque mode de fuite que ce fût se monnayait à cent francs le litre. Le risque était énorme pour l'utilisateur, car il s'agissait en règle générale d'essence allemande, qui avait une couleur et une odeur très spéciales. Elle était reconnaissable sans la moindre hésitation.

Nous recevions de l'Ordre des médecins un, deux ou trois bons d'essence de cinq litres pour le mois ! Vingt litres pour un mois furent la grande exception.

Les médecins de ville pouvaient circuler facilement à bicyclette et n'étaient pas pénalisés comme les médecins de montagne, surtout lorsque la longueur du secteur était de près de quarante kilomètres, comme c'était mon cas, avec une majorité de pentes très raides.

Il fallait donc se débrouiller pour avoir de l'essence, malgré les difficultés qui marquaient toujours ces transactions illégales.

Sur les recommandations d'un de mes malades qui m'avait servi d'intermédiaire, j'étais parti pour une de ces expéditions à la recherche d'une petite rue, entre Biarritz et Anglet. J'avais comme indication un numéro impossible à trouver sur un vieux bâtiment délabré. À force de demander, j'avais enfin trouvé l'intéressé, d'allure suspecte. Je lui signalai tout de suite de la part de qui je venais. Il voyait bien mes deux fûts de cinquante litres, qui encombraient ma petite Simca 5, l'un placé sur la petite plate-forme à l'arrière des sièges, l'autre, debout à côté de moi, à la place du siège de droite que j'avais enlevé.

Après de nombreuses hésitations la conversation reprit sous un hangar. Pour le convaincre enfin, car il fallait en sortir, je lui montrai mon argent, et je lui parlai de la santé de son ami. Il en profita pour me demander une consultation. Les rapports, manifestement, se réchauffaient. Un climat de confiance s'établissait. Enfin nous en arrivâmes aux gestes.

Sa réserve d'essence se trouvait dans des jerricans allemands, bien camouflés sous des planches pourries qu'il fallait déplacer. Peu à peu,

leur contenu s'engouffra dans mes deux fûts, pleins à ras bord. C'est avec un sentiment de délivrance que je m'éloignai de cette petite rue, accompagné d'une odeur insoutenable d'essence. Mais j'étais assuré enfin de pouvoir rouler sans l'angoisse du lendemain, grâce à une réserve que je n'avais jamais pu posséder depuis des années.

J'avais hâte d'arriver sur des routes moins mal fréquentées. Des voitures et des camions allemands roulaient très près de moi et je ne pouvais écarter de mon imagination le risque que je courais.

Quelques secondes plus tard, au carrefour des routes d'Anglet et de Biarritz, pour un incident futile de la circulation, deux feld-gendarmes m'arrêtent et me demandent mon Ausweis. Avec mon air le plus indifférent et alors que je m'attendais au pire, je montre mes papiers et ils me laissent partir sans se soucier de ces deux énormes fûts dans cette minuscule voiture.

Je revins plusieurs fois à cette source, mais avec des récipients plus discrets.

*

* *

Toute matière, du fait de sa rareté, prenait une valeur anormale, en particulier celle qui intéressait le moyen de transport.

Dans toutes les régions frappées par la guerre ou par une occupation militaire, les objets les moins considérés devenaient une source de convoitise ou de commerce abusif. Les inventeurs les plus délirants imaginaient des matériaux de remplacement, ou recréaient des pièces de machine avec des moyens de fortune. Les jantes des roues de bicyclette étaient entourées de bouchons de liège ou de morceaux de manche à balai en bois enfilés comme des perles sur de vieux câbles de frein. Les voitures automobiles, malheureusement, ne pouvaient rouler sans pneus. Cette pénurie touchait surtout les pneus de dimensions courantes des voitures les plus récentes.

Longtemps après le départ des Allemands, il était encore impossible de trouver des pneus pour équiper des « tractions avant » ou des « 402 ». Alors que l'essence commençait déjà à revenir et que les prix du marché noir avaient un peu baissé, j'avais trouvé à acheter un train de pneus de camionnette montés sur des jantes correspondantes. Ces jantes étaient de plus grand diamètre que celles d'origine de la voiture. Mais la difficulté venait de l'écartement des trous de fixation sur les goujons des flasques des freins. J'avais eu beaucoup de mal à obtenir d'un artisan muni d'un tour qu'il me transforme ces jantes. Tout était parfaitement centré, mais ces pneus, très secs du fait de leur

âge, eurent une fin prématurée.

Toujours grâce à la même filière, j'entrai en rapport avec un vendeur de Biarritz, qui avait un train complet de quatre pneus à peine usagés, « ballon », de 185 x 400. Cette dimension correspondait exactement à celle des jantes d'origine de ma voiture. J'allais enfin avoir un véhicule bien chaussé. Le prix fut discuté, sans même les voir : cent mille francs à l'époque. C'était presque de la folie.

Je les payai. Ils furent montés sur mes jantes. Ma voiture était superbe et reprenait une allure athlétique, par contraste avec ce déguisement que je lui avais imposé, en l'affublant de ces roues de camionnette.

Les nouveaux pneus m'avaient paru très légers et minces. Mais, il y avait tellement longtemps que je n'avais pas eu dans les mains des pneus ballons, que je ne pouvais pas apprécier sainement.

La première fois que je pris ma 402 ainsi équipée, il pleuvait. Au bout d'un instant, sur la route, je m'arrêtai pour admirer l'ensemble. Un peu de boue jaune était collée sur l'un d'eux. Un moment après, j'arrêtai ma voiture sur la route pour partir à pied dans un chemin vers une maison. Au retour de ce chemin qui débouchait en contrebas de la route, mes yeux se trouvèrent au même niveau que mes roues. J'aperçus alors de nouvelles taches jaunes sur la bande de roulement des pneus. Je m'approchai, je grattai. C'était la toile même qui apparaissait, à peine revêtue d'une couche de caoutchouc très mince, vulcanisée sans doute, sur un profil resculpté à la meule dans l'épaisseur même de la toile. Travail remarquable. Les pneus étaient à jeter.

À cette époque, certains Basques de la côte surent trop profiter de la loi du silence et se déshonorèrent.

Le trafic, d'abord organisé aux dépens des Allemands, prenait une allure de résistance larvée, d'où le profit personnel n'était jamais exclu. Il se transformait peu à peu en une exploitation froide de l'homme par l'homme. Le seul souci du rapport primait. Ces Basques m'avaient été recommandés de bonne foi par tel ou tel de leurs parents reconnaissants...

La contamination gagnait l'intérieur du pays. Ce climat d'illégalité généralisée fit tache d'huile jusque dans les endroits les plus préservés contre l'étranger.

Un jour, un paysan vint me porter une ruche pleine de miel. Ces ruches rustiques, habituelles là-bas, étaient fabriquées selon un modèle espagnol très simple.

Une branche d'osier un peu solide était fendue sur sa longueur en

quatre brins divergents. Ces brins étaient maintenus écartés par un tissage circulaire de branches et d'écorces plates. Le tout était revêtu de bouse de vache et de terre en couches superposées et séchées chaque fois. Ce revêtement formait une paroi étanche au chaud et au froid, et résistante aux intempéries.

Cette ruche devait contenir cinq à six kilos de miel. Il me demanda mille cinq cents francs. Je lui payai le prix demandé en lui expliquant durement que cette somme correspondait à ce que je lui aurais réclamé pour soixante-quinze visites que j'aurais faites chez lui, ou au prix qu'une clinique chirurgicale lui aurait demandé pour une opération d'appendicite.

Doucement, lentement, la gangrène s'installait. Le pays s'adaptait sans le savoir aux façons modernes de vivre.

*

* *

Je dus m'absenter une fois pour quelques jours. J'avais pris contact avec un jeune confrère de Bordeaux, très heureux d'assurer mon remplacement. Par téléphone, nous étions convenus que j'irais le chercher à la gare de Bayonne, pour lui éviter les longues heures d'attente de la correspondance assurée par le petit train qui menait à Baïgorry.

Afin de nous reconnaître, nous avions décidé qu'il tiendrait un journal de sa main gauche contre sa poitrine.

Par malchance, la veille, ma petite Simca 5 tombe en panne. Un de mes malades consent à me prêter une 5 CV Citroën, encore capable de rouler tant bien que mal. Elle s'essouffait tellement dans les montées un peu longues que l'eau bouillait dans le radiateur et que j'étais obligé de lui faire effectuer un demi-tour pour monter en marche arrière. À cette époque, tout était possible sans ridicule, à condition d'avoir un « Ausweis », une autorisation en bonne et due forme de la Kommandantur correspondant à la carte grise de la voiture.

J'arrive de justesse à la gare. Les voyageurs en provenance de Bordeaux s'écoulaient peu à peu. Aucun d'eux ne correspond jusque-là au signalement de mon remplaçant, et je m'inquiète, quand je vois enfin arriver, son journal à la main gauche contre sa poitrine, un jeune homme flanqué de deux messieurs en civil, feutre noir sur la tête, caractéristique de l'emploi. Je m'approche du groupe, comme si je ne comprenais pas la situation et j'adresse la parole à mon remplaçant. Celui-ci m'explique vivement, malgré ses deux policiers allemands, qu'il lui manquait une toute nouvelle autorisation de la

Kommandantur de Bordeaux, dont je ne lui avais pas parlé, pour se rendre en zone frontalière.

L'un des policiers coupe sèchement notre conversation :

- Nous le conduisons en prison à Biarritz. Le commandant de la zone frontalière peut seul décider.

Une voiture allemande en stationnement devant la gare les emporte aussitôt et s'éloigne.

Désolé et prévoyant le pire, c'est-à-dire la déportation sans délai pour mon remplaçant, je donne des coups de téléphone à une personnalité que je savais être en rapport d'affaires avec les autorités allemandes. Il me confirme le risque rapide de déportation et me donne l'adresse précise, où je pourrai atteindre à cette heure difficile (il est plus de midi) le mess des officiers, à Biarritz.

Je m'y précipite. Lancée énergiquement à la manivelle, ma pauvre 5 CV Citroën pétarade difficilement et s'arrête en plein milieu du Pont Saint-Esprit. Deux magnifiques feld-gendarmes allemands, en service, n'ont que vingt pas à faire pour être sur moi, avant même que je sois de nouveau descendu de voiture pour m'acharner sur la manivelle.

- Ausweis, bitte, monsieur ?

Pas d'Ausweis sur mon pare-brise, ni dans ma sacoche. J'ai uniquement celui de ma Simca 5. J'essaye de leur raconter mon histoire, mais ils n'en saisissent qu'une partie. S'ils prennent ma voiture, je ne peux plus rien faire pour mon remplaçant. Je vais arriver trop tard à Biarritz. Sur le bord du trottoir un interrogatoire désespérément précis commence... le prénom de ma mère... le prénom de mon père... et le temps passe. Une longue déclaration suit et j'appose plusieurs signatures. Qu'advient-il après ? Qu'importe. Que vont-ils faire de ma voiture immédiatement ? Vont-ils me laisser partir ?

Je suis parti, libre. Le moteur, hésitant, s'est remis à tourner.

Arrivé au mess des officiers, j'explique de nouveau ma requête à un interprète. Un officier supérieur, très courtois, vient à moi et m'écoute. Il me promet de téléphoner à la prison l'ordre de relâcher mon remplaçant. Il me conseille de me rendre moi-même tout de suite à cette prison.

Là-bas, la courtoisie n'est pas la même. Il me faut parlementer encore et attendre une heure pour que ce malheureux, qui commençait à désespérer, réapparaisse enfin, libre, et sorte avec moi.

Son séjour dans la vallée, bien que très pénible physiquement, lui parut bien doux à côté de cette entrée en matière qui avait failli lui coûter la déportation.

Il fallait remplacer l'essence. C'était mon problème majeur, pendant toute l'Occupation et les années qui suivirent.

J'essayais divers carburants, mais les moteurs de motos ne pouvaient s'en contenter. En revanche, mon moteur de Simca 5 était plus accommodant et tournait avec des mélanges curieux. Toutefois, il chauffait beaucoup et s'usait très vite.

Ces mélanges étaient très divers. Chacun avait sa formule. On se la confiait, en grand secret, de bouche à oreille. Mais il fallait toujours improviser en tenant compte des carburants qu'on arrivait à trouver.

J'utilisai pendant une période de l'essence de pin ou du gasoil. La suprême finesse consistait à mélanger de la naphtaline à ces liquides. Ces modes duraient très peu de temps, parce que tout le monde finissait, dans une région, par être au courant de ces secrets d'alchimiste et que les stocks s'épuisaient vite.

Tant que je pus trouver des boules de naphtaline chez des droguistes, j'en achetai des kilos. Ils se demandaient quels tissus rares je pouvais bien avoir à conserver. Je pulvérisais ces boules dans un mortier, tel un vieil apothicaire et j'ajoutais cette poudre, avec beaucoup de soins et dans des proportions très définies, à ces liquides, qui devenaient ainsi plus détonants.

Chaque voiture répandait au passage une odeur particulière, que je finissais par détecter. L'essence de pin était très caractéristique.

L'ennui, c'est que ces mélanges divers ne permettaient pas de faire démarrer le moteur, surtout en hiver. Il fallait donc le faire partir avec de l'essence ordinaire.

Le mélange d'alchimiste se trouvait dans le réservoir d'essence d'origine. J'avais fait installer un petit réservoir secondaire à l'intérieur de l'auto, il était fixé sous le tableau de bord et fermé par un robinet autonome. C'est dans celui-ci que je versais un peu d'essence vraie.

La tubulure de ce petit réservoir débouchait grâce à un raccord en T dans la tubulure qui sortait du gros réservoir et qui aboutissait au carburateur.

Chaque réservoir était rendu autonome par son propre robinet. Je pouvais donc, à volonté, utiliser l'un ou l'autre carburant, dès que le moteur avait chauffé un moment.

Mais le problème était bien le démarrage du moteur. J'étais chaque fois obligé de lever le capot. Je vidangeais la cuve du carburateur en dévissant avec une clef le bouchon inférieur de celle-ci, que je

replaçais aussitôt. J'ouvrais alors le robinet d'essence pure qui venait remplir la cuve.

Dès que le moteur tournait, j'ouvrais le robinet du mélange et je refermais progressivement celui du petit réservoir.

Dans les périodes de plus grande disette, où j'avais à peine un petit flacon d'essence, j'avais imaginé une façon plus économique encore de l'utiliser : j'avais fait percer dans le couvercle de la cuve du carburateur un petit orifice par lequel j'introduisais un tube de bronze très fin qui, soudé à un spéculum pour les examens d'oreille, me servait de mini-entonnoir à long col pour verser le précieux liquide.

Je lançais le moteur et j'ouvrais aussitôt le robinet de mélange.

La simplicité presque schématique de ce carburateur rendait cette manipulation aisée.

Un matin, n'ayant pas la moindre goutte d'essence au fond du flacon, j'eus l'idée de mettre de l'éther anesthésique dans ma cuve.

Au coup de démarreur, le moteur s'emballa comme un fou. J'entendis aussitôt - avant même d'amorcer le moindre geste pour couper le contact - le bruit tragique de castagnettes, de bielles « coulées ».

Au démontage du moteur, les quatre bielles l'étaient effectivement : c'était une catastrophe à cette époque, où le métal antifriction était de très mauvaise qualité et ne résistait pas longtemps à l'usage. Le vilebrequin aussi et ses deux paliers étaient à rectifier.

*

* *

Plusieurs entreprises de la vallée furent obligées de s'organiser pour transporter leur marchandise sans carburant.

Pierre Bidart notamment possédait une importante affaire. Il vendait et achetait tout, du sucre au savon, en passant par l'huile et le charbon de bois, la farine et le pain. Il devait faire tous les jours des transports de tonnes de denrées.

Il utilisa des gazogènes qui brûlaient du charbon de bois. Ces machines doubleraient presque la charge normale des ressorts qu'il fallait renforcer. Les pneus souffraient beaucoup à cause du poids excessif. Pierre Bidart avait une véritable écurie de camions 19 CV Ford. Son fidèle mécanicien Amorena, un Espagnol réfugié, qui avait eu un grand garage à Saint-Sébastien combinait toutes sortes de transformations ingénieuses. Il allongeait un châssis, il modifiait un plateau, il ajoutait des lames de ressort. Il entretenait les freins qui s'usaient très vite sur ces routes de montagne et sur ces camions

toujours surchargés. Il combinait des amortisseurs. Il chargeait les batteries. Et surtout, quand les chauffeurs arrivaient avant le jour, le moteur était capable de démarrer : les filtres, si délicats à entretenir, étaient nettoyés. Les grilles de la chaudière étaient propres.

Sur ces petits camions, cette machinerie qui ressemblait de loin à un énorme poêle à bois comme ceux qu'ont connus les écoliers d'autrefois, se trouvait accolée sur les côtés du plateau ou même d'un côté de la cabine. Le conducteur et l'homme qui le convoyait rentraient le soir aussi noirs que des chauffeurs de locomotive à vapeur d'autrefois.

Mais je connaissais des installations plus discrètes, placées en arrière de la voiture, qui marchaient à l'entière satisfaction des propriétaires. Amorena, le minotier, l'avait installée derrière une traction avant, Lubet, le boulanger des Aldudes, derrière sa grosse Buick. J'en connaissais deux autres fixées à l'arrière de 402, qui fonctionnaient comme taxis.

Deux cars des Aldudes, qui allaient régulièrement à Baïgorry, avaient une installation semblable qui leur donnait toute satisfaction.

Il est certain que, pour un médecin, la question de rentabilité se posait : j'aurais dû faire une installation coûteuse sur ma 402 légère et surtout prendre un chauffeur. Il m'était impossible de m'occuper de l'entretien d'une machinerie semblable en plus de mon travail.

Comme beaucoup, j'attendis la Libération et j'adoptai des solutions provisoires, qui furent la source de préoccupations de tous les jours.

*

* *

Le garage de Manech était tout petit. Certains jours, on y entrait difficilement, au milieu du désordre des outils, l'avant ou l'arrière de sa voiture. La discussion et l'examen se passaient alors dehors, dans le goulet rétréci de la rue.

Je me suis toujours demandé par quel prodige avait pu entrer là, à la fin de la guerre, au moment de la débâcle sans doute, une magnifique Packard, carrossée en cabriolet, vestige d'une époque à jamais révolue. Elle encomrait la plus grande partie de la place libre, au milieu de moteurs en morceaux, de boîtes de vitesses, de ponts arrière, de cadres de moto en réparation. Manech avait deux jeunes enfants que j'avais fait naître. Ils habitaient la maison voisine. Les mains pleines de sucre et les fesses, de cambouis, ils venaient jouer et se disputer sur les magnifiques coussins de cuir fauve et tripotaient les manettes sans la moindre conscience du sacrilège qu'ils commettaient.

Mais un tel monstre de la route, à la masse pesante, à la soif dévorante, ne pouvait être désormais qu'un témoin d'une ère de facilité.

Elle disparut un jour, et laissa un grand vide dans ce petit garage. Je ne sus jamais si elle avait traversé la frontière. On ne posait pas de telles questions.

C'est dans ce paradis de la mécanique que je passais parfois des heures pour travailler avec Manech sur un moteur de moto qu'il fallait adapter provisoirement à la place du mien tombé en panne, ou sur une transformation mécanique quelconque. Je devais plaider ma cause avec diplomatie et faire preuve parfois d'une patience qui n'avait d'égal que mon entêtement à trouver une solution.

De guerre lasse, le mégot brunâtre à la bouche, il acceptait toutes mes suggestions et il passait des heures avec moi à réaliser des modifications sur le cadre d'une moto ou sur une pièce de voiture. Il était plein de bonne volonté et très serviable, quelles que soient l'heure et la température.

Je ne redoutais que sa poigne, quand je le voyais serrer avec toute son énergie l'un des derniers goujons d'une culasse, au moment où, enfin, le moteur allait être remonté. D'un geste pacificateur de la main je lui faisais signe de modérer son ardeur. C'est alors que j'entendais un retentissant « puta » ! Le goujon était cassé au ras du bloc. Il fallait tout démonter !

Il était capable de réaliser beaucoup de choses qu'un mécanicien d'aujourd'hui refuserait avec dignité d'entreprendre.

Il redressait un châssis faussé. Il frisait entièrement le bâti métallique d'une remorque.

Il réalisa la partie métallique de l'arrière de la carrosserie sur un châssis de Bugatti que j'avais acheté un peu après la Libération à un mécanicien du terrain d'aviation de Parme. Je passais des heures au garage.

Je fis effectuer le reste de la caisse, avec un galbe digne d'un grand carrossier, par Dumora, un menuisier-charpentier. L'ensemble fut capoté par un sellier d'Irissary.

Ces artisans, d'une humilité parfaite, refusaient d'emblée de se charger d'œuvres semblables. Ils ne s'en sentaient pas capables. Mais je discutais avec eux et leur montrais les diverses pièces maîtresses à exécuter. Quand l'ensemble était ajusté, ils étaient les premiers surpris du résultat.

Quelles que soient les conditions morales dans lesquelles j'intervenais dans les maisons les plus isolées, j'étais toujours surpris de l'ordre et de l'organisation de la femme. Elle aimait et entretenait son linge. C'était pour elle un culte. L'armoire était le symbole du foyer. Il me suffisait de lui demander des serviettes et des draps pour quelle ouvre l'armoire en cerisier pleine de piles nettes de linge qui sentait bon. Il n'y avait pas de fanfreluches, ni de fantaisie, mais un beau linge, bien lavé et bien repassé.

Une telle prévoyance, un tel goût pour la maison allait de pair avec la conscience de la véritable valeur des objets, c'est-à-dire de la somme d'efforts et de restrictions qu'ils représentaient dans leur budget.

L'argent qu'on n'a pas gagné soi-même ne signifie rien. « Ce n'est pas cher » n'a pas de sens dans la bouche de celui qui n'a pas économisé l'argent né de son propre travail. Économiser, c'est payer le nécessaire pour la journée et garder un peu chaque jour pour le nécessaire de demain. C'est prévoir. Acheter devient alors un choix, lucide et volontaire.

Je n'ai jamais retrouvé depuis ce véritable luxe, ni cette tradition de propreté, excepté dans les villages évacués d'Alsace, pendant la guerre, où de grandes armoires regorgeaient de draps et de serviettes.

Je pouvais savonner mes mains. Le pot à eau dans la chambre ne contenait pas les vieux peignes sales ou les épingles à cheveux abandonnées. Il était étonnamment rempli d'eau propre. Il y avait toujours une serviette confortable et bien pliée avec un savon souvent neuf pour cette occasion.

Il n'y avait pas de demi-mesure. Dans ce pays, si une femme n'avait pas cette religion du linge, c'était la misère et le taudis, la déchéance complète.

*

* *

Ce matin, la femme de Ttipibelza frappe chez moi. Elle me dit en bégayant que je dois monter chez elle pour sa fille qui souffre et qui va accoucher.

Ttipibelza est un petit homme maigrichon, débile, une caricature d'homme. Il passe dans la rue tous les matins, son sac sur le dos. Il habite dans le quartier d'Etsaunalde et descend de chez lui d'un pas rapide. Il va travailler à la carrière d'ophite, au quartier du bas, après le pont qui traverse la Nive.

Quand il rentre le soir, il va d'un bord à l'autre de la route. Sa

dernière étape, avant de quitter la rue et d'affronter le chemin qui le mène chez lui, c'est chez Oronos ou chez Juantorena. Ensuite, il peut pleuvoir ou neiger, il montera dans la nuit, il marchera dans le soir jusqu'à sa maison, dans une sorte de résignation inconsciente. Il est désormais insensible, le visage bouffi. Il ne sent plus le froid ni la pluie, enrobé dans une sorte de carapace de fatalisme, entre le cauchemar et la mort.

Sa femme est là, devant moi. Elle me parle avec la voix inquiétante et autoritaire d'un clown en colère.

- Bon, lui dis-je pour en finir, je vais monter avec vous. Vous allez m'attendre.

- Avec moi ? Oh non. Je ne serai pas là-haut, m'affirme-t-elle avec véhémence. Je n'ai rien à y faire, moi. Montez, vous. Il le faut.

Cette voix nasillarde me surprend et m'inquiète toujours. Je l'avais entendue quelquefois déjà, mais je n'avais pas été frappé par ce timbre curieux de femme anormale, un peu mongolienne. Tandis qu'elle me parle, je la vois par la pensée, descendant la rue, le poil rare sous un bonnet crasseux, le tronc difforme soutenu par de petits membres arqués, qui avancent, demi-fléchis, sur un rythme toujours rapide, la lippe épaisse, le menton en avant, traînant les pieds. Derrière elle suivaient toujours deux ou trois enfants dont sa fille, manifestement enceinte, marquée à la fois par les avantages physiques du père et de la mère.

C'est elle qui va accoucher.

La mère a senti venir le danger. Elle laisse à la providence le soin de résoudre ce problème qui la dépasse. Elle ne se sent plus responsable.

- Mais c'est votre fille. Vous ne pouvez pas la laisser seule.

Elle a fait son devoir. Elle m'a avisé. Elle s'en va maintenant de son pas pressé vaquer à ses occupations.

Seul, là-haut, comment vais-je faire ? Avec une fille pareille, anormale, j'imagine le dénuement qui doit régner dans ce taudis. Je fais appel à mademoiselle Etcheverry, et je demande à un de mes cousins, en vacances ici, de nous accompagner. À trois, nous pourrions nous organiser.

Au bout de quelques minutes, nous montons à pied. Mon cousin a placé tout le matériel dans un sac à dos. Nous avançons d'un bon pas.

Nous trouvons la maison basse, un peu dorée par le soleil d'automne, et sommes accueillis par de petits chiens hargneux, qui grouillent toujours autour de ces familles.

Après avoir appelé en vain, nous entrons. Quelques meubles misérables sont posés sur un sol bosselé de terre battue. Dans la

chambre se trouvent deux pauvres lits de fer. J'aperçois la femme, dont le crâne est peu garni de quelques cheveux blonds. Elle souffre manifestement, sans se plaindre beaucoup. Elle pousse tant qu'elle peut et ses yeux paraissent alors plus globuleux qu'ils ne m'avaient semblé de loin.

Je l'examine, après avoir installé de l'eau dans une cuvette d'émail posée à même la terre. La dilatation est complète, mais, sur ce bassin étroit de rachitique, la tête de l'enfant se bloque et ne peut pas descendre. Il faut l'aider. Il faut faire rapidement un forceps.

Il fait froid dans cette sorte de cave pleine de courants d'air. La femme grelotte. Nous partons à la recherche de linges ou de draps. Nous n'en trouvons pas.

Deux sacs, découverts dans un coin et qui ont pu contenir des pommes de terre ou des engrais, feront l'affaire.

Fermer la fenêtre est illusoire : il ne reste pas de vitres. Rapidement nous sortons à la recherche d'une solution. Nous installons, à l'extérieur, un vieux panneau de bois - ancienne porte de grange démolie - assez vaste pour bloquer toute l'ouverture de la fenêtre.

Quand nous rentrons, il fait noir dans la pièce. En cherchant dans le tiroir de la vieille armoire, je découvre un cierge, richesse incroyable ! Je le coupe rapidement en trois morceaux. La lumière revient.

Un sac plié sous les fesses, la femme, placée en travers du lit, est endormie.

Malgré l'étroitesse du bassin, je peux mettre en place mon forceps et retirer vivant un enfant tout maigre qui crie.

À trois, nous nous répartissons les tâches. Ce n'est que lorsque tout est fini que je mets en place le deuxième sac de pommes de terre, sous la jeune femme.

Dans la cuisine, un bon feu allumé par mon cousin permet de faire, à l'eau chaude, la toilette de l'enfant.

Il nous faut attendre plus d'une heure le retour de la grand-mère.

Alors, nous les laissons et nous descendons. Une surveillance dévouée et régulière fut assurée jusqu'au rétablissement total, sans qu'il y eût le moindre incident notable.

*

* *

Dans le quartier de la Bastide, vivaient quelques familles de gitans, sédentarisés depuis de longues générations. Ils s'étaient fixés dans ce ravin, qui rejoignait Bidarray par la montagne, parce qu'ils avaient

trouvé là quelques maisons vides, anciennes fermes construites il y a des siècles, avec un luxe de matériaux nobles. Elles étaient situées sur les pentes, pour se protéger vraisemblablement contre la montée des eaux en crue à certains moments de l'année.

Ces maisons étaient reconnaissables de loin par des détails qui ne trompaient pas.

Au premier regard, le désordre végétal surprenait tout autour de la bâtisse au crépi arraché. Le jardin potager avait disparu. C'était une maison morte sur une terre frustrée de sa fonction de nourrir.

Par cette démission de l'homme, la hiérarchie entre les plantes se trouvait bousculée. Les orties et les ronces, ces plantes viles, avaient pris le pas sur les végétaux domestiques, autrefois disciplinés par l'homme.

*

* *

Le sol, nivelé et ameubli avec amour par des générations, était bouleversé et sali.

Les pots de chambre cassés, de vieux vêtements détrempés gisant dans la boue avec des carcasses de vieux lits, des ressorts de sommiers rouillés, entrelacés dans de vieux cadres de vélo, des débris de fenêtre aux carreaux cassés achevaient d'avilir la noblesse de la maison. Quelques volets à demi arrachés pendaient sur leurs gonds ; des portes étaient éventrées, détruites plutôt par le mépris que par la vétusté.

Les vers et les termites laissent à une maison son esprit d'origine. Il n'y a que l'homme pour réaliser avec un tel raffinement la déchéance morale d'une demeure.

Même dans la nuit, les premières fois que je cherchais la maison, l'odeur des déchets humains et les aboiements rageurs des trois ou quatre roquets qui se précipitaient sur moi auraient suffi à me prouver que j'étais bien arrivé.

*

* *

Il m'est arrivé à deux reprises d'accoucher dans des conditions difficiles deux de ces femmes, aidé heureusement par une voisine charitable et énergique.

Faire un forceps sur une vilaine peau de mouton, sans draps, sans serviettes, m'obligeait à faire attention à tous mes gestes pour éviter une infection. Il était impossible de trouver une cuvette en émail qui retienne l'eau. Le liquide de Dakin, que j'utilisais avec largesse, était la

meilleure sécurité contre les complications infectieuses. Le Rubiazol était déjà une arme contre beaucoup de microbes. Ceux-ci, encore naïfs à cette époque et dans ces lieux reculés, se laissaient détruire, sans tenter seulement de se défendre. Les générations futures s'organisèrent...

*

* *

Je me souviens d'une des premières nuits après mon arrivée ici. Je suis appelé dans l'une de ces maisons pour l'accouchement d'une femme, que je ne connaissais pas. Je me trouve devant un ventre énorme, comme un petit tonneau, tendu à éclater. Impossible d'entendre les bruits du cœur ni de faire une palpation. Deux femmes, une jeune et une vieille éclairées par une bougie que l'une d'entre elles tient à la main, sont là, sidérées, et ne comprennent pas un mot de français.

À peine gênés par les cris que pousse leur mère, trois ou quatre enfants dorment sur un lit, de l'autre côté de la pièce.

Au bout d'une longue attente qui semble à tous d'autant plus pénible que nous ne pouvons échanger aucune parole, la dilatation arrive enfin à se compléter, et je romps la poche des eaux. Un véritable flot d'eau fuse et inonde le creux du lit. La femme baigne dans une véritable mare de liquide. Cette mare s'écoule sur le plancher aux bois désunis. Le liquide dégouline en bas dans un bruit de gouttière.

Je n'ai pas le moindre linge pour mettre la femme au propre et au sec.

L'utérus distendu reste un moment inerte. Ce n'est qu'au bout d'un moment que je sens une présentation, à bout de doigt. Je relance le travail avec une piquûre. Une première enfant, de six mois et demi, est extraite par le siège. L'autre, plus simplement, est expulsée par le sommet.

La première est impossible à ranimer malgré un effort de plus d'une demi-heure. Je l'ondoie. Elle meurt.

La deuxième respire normalement. Au milieu des pauvres vêtements qu'on me présente, je trouve de quoi la couvrir suffisamment. Devant le risque, je l'ondoie elle aussi.

Je descends. Je cherche moi-même un panier ou une caisse pour la mettre au chaud. Il n'y a rien. Une femme part en courant. Au bout d'un long moment, elle me rapporte un panier de chez une voisine.

Je vide deux bouteilles de vin. Je les remplis d'eau chaude, et

j'installe l'enfant dans son panier.

La délivrance de la mère s'effectue normalement.

Le surlendemain, la deuxième petite fille est morte et on les a enterrées toutes les deux ensemble.

Animés par un besoin intime de dignité, certains êtres arrivaient à se libérer de l'emprise d'un groupe.

J'avais été appelé un soir pour une malade d'origine gitane que je soignais depuis longtemps. Elle habitait une petite maison basse sur le chemin du col d'Ispéguy, avec une compagne qui partageait son exigence morale.

La porte s'était ouverte. Sous les poutres basses de châtaignier, un éclat venait des murs blanchis de la pièce. La lumière faisait ressortir les bosselures du vieux crépi.

Une tache brune tranchait sur la nudité d'un pan de mur, une tache riche que faisait un bois ciré. Les planches d'un petit coffre luisaient. Elles donnaient une chaleur à ce décor austère. Le reflet d'un cuivre poli l'éclairait comme une flamme.

Dans ma surprise, je ne sus pas me taire. Je ne pus leur dissimuler mon ravissement devant ce vieux coffre, si bien mis en valeur par la place qu'elles lui avaient choisie.

Elles se regardaient sans dire un mot avec un même sourire qui plissait à peine leurs yeux.

Quand je sortis, l'une d'elles me dit : « Nous avons la joie de vous l'offrir... Si, acceptez-le. Nous vous le porterons demain, à la nuit. »

Il m'a suivi partout. Il a gardé son aura de rigueur et de délicatesse. Il veille devant son pan de mur blanc comme une lampe à huile, rappel précieux de leur don.

LES BERGERS D'AMÉRIQUE

Les selles et les harnachements étaient en mauvais état, sans aucun entretien. J'étais d'autant plus surpris qu'à cette époque, le cheval était ici le moyen unique et providentiel pour se déplacer.

Il existait, dans la plupart des maisons, des exemplaires de tous modèles et de tous âges : de vieilles selles espagnoles, tenant un peu de la selle à piquer à la française. Elles étaient agrémentées de gros clous de fauteuil à tête de cuivre, qui soulignaient un pommeau et un troussequin démesurément relevés. On s'encastrait entre les deux sans la moindre liberté. Elles étaient assorties d'étriers à planchette. C'étaient de véritables marchepieds, qui supprimaient au talon toute possibilité de jouer. Sur les bords de ces semelles de bois était clouée une sorte de coque protectrice en cuir moulé, rigide, dans laquelle le pied s'enfonçait. Le seul fait d'abaisser son talon faisait glisser le pied en arrière et déchausser l'étrier.

Je trouvais aussi des selles françaises vétustes, aux quartiers trop droits, au pommeau saillant et agressif ; d'autres, d'un modèle bâtard, fabriquées par des artisans sans talent, vieilles d'un siècle et dont l'arçon fatigué blessait le garrot.

D'anciennes selles françaises militaires réformées - des modèles d'artillerie ou de cavalerie - paraissaient modernes dans cette collection hétéroclite. Elles conservaient leur dureté depuis le premier jour de leur mise en service. Ces ensembles de fer et de cuir avaient été prévus pour la guerre.

Ils étaient capables de résister à tous les mauvais traitements. Ils avaient vaincu sur tous les champs de bataille des milliers de fesses et de genoux. Ils portaient la responsabilité d'un anti-militarisme rancunier. On se trouvait juché sur ces engins à dix centimètres du cheval sans pouvoir sentir celui-ci.

Quel que soit leur modèle, l'âge avait eu raison de la souplesse des cuirs. Mes culottes furent souvent déchirées par des selles racornies et râpeuses, pleines d'écailles sèches, et réparées par des moyens de fortune. Elles étaient aussi dures que du bois et je me demandais par quel prodige, après tant d'années de service, la place des cuisses et des genoux n'était pas marquée.

Les étrivières étaient encore plus gênantes que la selle elle-même.

Cuites, étirées, cassées, elles étaient grossièrement raccordées par des morceaux de fil de fer, qui rouillaient à la longue et qui cassaient en chemin. Mes genoux et mes bottes de cuir en firent les frais.

Le plus souvent insensible à ces finesses et à ces détails futiles, un parent ou un voisin du malade me descendait un cheval muni d'une selle, dont les étrivières étaient d'inégale longueur, l'une d'elles définitivement raccourcie à force d'être réparée. J'étais alors dans l'obligation de me passer des étriers car rien n'est aussi insupportable à cheval, sur un long trajet en terrain accidenté, que ce déséquilibre d'appui des jambes.

Les sangles, elles aussi, me donnèrent bien des tracas. Combien de fois ai-je dû sauter rapidement de cheval pour éviter l'accident ! La selle tournait, ou coulait insidieusement sur l'encolure, en pleine descente dans un sentier à pic, ou glissait sur la croupe dans une montée subite, avec une sangle trop longue que je ne pouvais serrer suffisamment.

Les rênes étaient sèches et râpeuses, rapetassées à la hâte et raccourcies chaque fois un peu plus. Leur manque de solidité constituait un grave danger. Les mors, tout rouillés, étaient rugueux et agressifs pour les commissures des lèvres des malheureux chevaux.

J'avais honte de moi-même dans ma solitude et honte pour ma monture.

Quand on m'appelait dans telle ou telle maison, j'arrivais à la longue à prévoir le genre de monture et de harnachement que j'allais trouver. Mais il y avait toujours des imprévus.

Il était rare de trouver un ensemble homogène composé d'un mors, de montants de bride et de rênes en correspondance avec une selle de même âge et de même facture.

Je rencontrais cet ensemble dans les maisons où un « Américain » venant de rentrer au pays ramenait avec lui sa sellerie complète. Mais au fil des années, ou des générations, elle perdait un peu de son homogénéité. Une bride était oubliée un jour, un mors était changé, une sangle s'égarait dans une grange. L'ensemble perdait son harmonie. Mais seuls, les amoureux et les connaisseurs pouvaient en souffrir.

*

* *

Dans beaucoup de maisons un grand-père, un père, un oncle, un frère, s'étaient expatriés tout jeunes en Amérique du Nord pendant une partie de leur vie. Ils avaient vécu dans les prairies du Far West,

dans la solitude de leur exil volontaire, à la recherche des pâturages, avec leurs chevaux et leurs chiens. Ils avaient guidé et surveillé, pendant de longues saisons, par tous les temps, d'immenses troupeaux de brebis ou de vaches, pour le compte de gros propriétaires qui vivaient dans les villes.

La nourriture, composée en grande partie de conserves, et les menus objets indispensables à leur vie, leur étaient portés, par les propriétaires des troupeaux, à intervalles réguliers pouvant aller jusqu'à plusieurs semaines.

En cas de maladie grave, c'était le drame.

Dans la suite, certains eurent un chariot à leur disposition, protégé par une grande bâche maintenue par des arceaux. Cet agencement donne à ces véhicules une silhouette célèbre, que tous les « westerns » ont répandue dans le monde entier. Ils purent parfois se grouper par deux ou trois, mais c'était très rare.

Plus tard, la diffusion des jeeps et des gros véhicules tout terrain atténua leur solitude. Leur vie perdit ce caractère inhumain.

*

* *

Pendant mon séjour de plus de quinze années dans la vallée, j'ai bien connu deux agences concurrentes, qui se chargeaient d'enrôler des volontaires pour partir comme bergers en Amérique. Ils organisaient des groupes et pensaient, pour ceux-ci, à tous les détails avec soin. Les moindres étapes de leur voyage étaient prévues, depuis le départ de leur maison, par des rabatteurs patentés qui les convoaient en avion, jusqu'à l'aéroport américain, d'où la filière continuait et les conduisait sur les lieux du travail.

Ces voyages se déroulaient ainsi, sans risques de mésaventures pour ces jeunes gens, qui n'avaient, pour la plupart, jamais dépassé Bayonne ou Bordeaux et qui étaient gênés par la langue.

À cette époque déjà, les communications aériennes étaient faciles et ils recevaient régulièrement des nouvelles de leur famille.

Ils vivaient ainsi une vie de solitude complète dans la dureté de leur travail. Seul, leur rêve les soutenait, pendant des dizaines d'années parfois. Ils imaginaient la propriété qu'ils pourraient acquérir à leur retour, au haut de Banca, des Aldudes ou d'Urepel.

Un jour, on apprenait que Jean-Baptiste Arsaina était aux Aldudes. On l'avait vu, un peu grossi, les cheveux rares, avec des dents en or et une chemise de laine à larges carreaux. Mais en le regardant un peu, on le revoyait tout comme autrefois, avec son sourire de jeune

homme. Il était attablé avec Miguel Cuburru et Landadchokooko chez Itçaïna. Ils jouaient au Muss ensemble.

Il reprenait peu à peu les habitudes d'ici. Il faisait les mêmes gestes qu'autrefois. Mais il était un peu gêné, parce qu'il sentait bien qu'on le considérait comme un Américain, lui qui était si misérable dans son enfance.

Les selles qu'ils rapportaient faisaient partie de leur vie. Personne ne pouvait imaginer les aventures vécues ensemble chaque jour d'une longue file d'années. Elles s'étaient soumises à leurs formes et modelées sous les pressions de leurs muscles.

L'effet de la chaleur du cheval rendait encore plus malléable leur cuir gras et souple.

Elles étaient d'une conception bien adaptée à leur travail très dur, montées et cousues dans une matière si vivante et si bien traitée qu'on aurait pu les utiliser pendant des générations, sans se donner la peine de les assouplir avec un produit d'entretien.

Leur poids, la longueur de leur surface portante s'accommodaient mal d'un cheval quelconque. Elles étaient conçues pour des modèles puissants de chevaux aux reins longs, à la croupe large, capable de résister sans faiblir pendant des journées entières et d'évoluer autour d'immenses troupeaux à toutes les allures. Ces chevaux devaient supporter avec aisance le poids du cow-boy et de tout son paquetage de couvertures, de tente et d'objets divers, qui constituaient, pour ces nomades perpétuels, une sorte de symbole de fixité.

De retour au pays, par une habitude acquise et aussi par nécessité, l'Américain achetait une belle monture en accord avec le poids et la dimension de la sellerie. Combien de fois ai-je rencontré dans la même maison un beau mulet, une belle selle américaine, des rênes en cuir finement tressé à section ronde, d'une robustesse à toute épreuve, terminées par une sorte de fouet, dont les trois ou quatre brins sortaient d'un nœud tressé. Le cavalier faisait évoluer son cheval d'une seule main, avec des rênes en guirlande, tenues au niveau de ce petit fouet. La hauteur du pommeau de la selle l'obligeait à garder la main haute, au contact de sa poitrine.

Le mors à canon fixe comportait un levier très long et coudé, que rendait encore plus brutal une gourmette de cuir très serrée. Un tel enrênement obligeait le cheval à s'arrêter net sur ses jarrets à la moindre action de la main.

Ces selles défiaient le temps et l'indifférence des générations qui suivaient. Elles restaient hospitalières et confortables. La qualité de leur cuir supportait l'humidité des étables, les toiles d'araignée et le mépris des hommes. Ceux-ci ne connaissaient pas l'entretien au savon,

à la glycérine et au « sapo », à l'exception des anciens « ordonnances » des officiers de cavalerie ou d'artillerie.

La profondeur de leur siège, entre le troussequin relevé et le pommeau, donnait une assiette solide. À l'avant de la selle, un arçon rigide, gainé de cuir, dégagait largement le garrot du cheval. De cette pièce d'acier forgé sortait vers le haut une tige proéminente, inclinée en avant, qui se terminait par une sorte de spatule aplatie et harmonieusement arrondie. Vu de profil, cet ensemble faisait songer au cou d'un canard terminé par la tête et le bec aplati.

Cette pièce, extrêmement solide, permettait d'accrocher les spires du lasso pour travailler un cheval ou un bœuf sauvage. Elle pouvait résister aux bonds et aux défenses les plus dures.

Sur certaines selles, de modèle ancien, le pommeau était tellement relevé qu'il risquait d'enfoncer le thorax du cavalier en cas de défense brutale du cheval dans le mouvement de cabrade.

Les étrivières, très larges, constituaient pour les jambes une protection très efficace contre la sueur du cheval. Elles laissaient cependant un contact assez fin avec celui-ci. Cette protection permettait de monter sans bottes, avec un simple pantalon.

Ces étrivières, en cuir plus ou moins ouvragé, étaient munies de larges étriers faits d'une lame de bois tordue sur son plat à la vapeur en forme de U majuscule. Cette lame de bois était, elle aussi, habillée de cuir. Les deux extrémités supérieures de la lame étaient retenues entre elles par une pièce solide, qui faisait penser au boulon d'une manille et qui passait dans le retour de l'étrivière. La longueur de celle-ci était ajustée une fois pour toutes à la taille du cavalier par un laçage de cuir gras, très résistant.

La forme du siège de ces selles était telle qu'il fallait « monter très long », les genoux à peine fléchis. La position du cavalier était très confortable et très académique. On montait très assis.

De chaque côté du pommeau et en arrière du troussequin, des lanières de cuir gras sortaient de la masse au travers de gros macarons de cuivre. Ces lanières servaient à l'arrimage de paquetages très importants. Le bissac en était l'élément traditionnel. En arrière du siège, le paquetage était protégé du contact du cheval par un prolongement généreux de la selle qui formait une sorte de tapis, doublé de peau de mouton.

La sangle, très large, était prise à droite sur un large anneau, maintenu lui-même par deux courroies très solides fixées au bâti de la selle. Elle était serrée du côté du montoir par une longue lanière de cuir gras, nouée par un nœud de cravate à l'anneau correspondant de la selle. La sangle était tissée en crins de cheval, ce qui lui donnait une

grande résistance à la sueur corrosive. Le tissage était agrémenté, par un raffinement de coquetterie, de plusieurs couleurs de crins.

*

* *

Telle était la selle que je trouvais parfois, non sans soulagement, sur la monture qui m'attendait dans une étable ou attachée dehors si le temps était beau. Mais, hélas ! Je trouvais bien souvent à l'endroit convenu un cheval sans rênes et sans filet, avec seulement un méchant licol et une corde rêche. Je devais agir tantôt en rêne d'appui, tantôt en rêne d'ouverture pour arriver à obtenir un changement de direction. Sur certains mulets à encolure inversée, cette conduite manquait d'élégance et d'efficacité.

Je me trouvais sans cesse obligé d'utiliser la force. Je constatais avec regret que ce réflexe du plus fort s'insinuait en moi. Il finissait par prendre le pas sur les conventions courtoises que tout cavalier doit avoir vis-à-vis de sa monture et qu'on m'avait inculquées pendant des années de manège.

Mais nous ne parlions pas le même langage. On ne leur avait rien appris.

Multiples furent mes fautes de main et les demandes brutales dont je ne pouvais me dispenser pour mater aussitôt le vice et le manque d'éducation. Il fallait jouer au plus malin et au plus fort.

Je me souviens encore d'une de mes colères sur un cheval simplement muni d'un licol et de sa longe, que j'avais monté pour me rendre à Picociacoborda, l'une des maisons les plus élevées de Baïgorry. Au retour, il s'évertuait à se débarrasser de moi en galopant dans une descente très raide que bordait un ravin sur notre droite. Je ne pouvais agir en force avec ma main droite qu'en nous jetant tous les deux dans le ravin. À cette allure, il ne se souciait que fort peu de ma rêne d'appui. Profitant d'un petit ruisseau qui descendait de la montagne sur la gauche, je réussis à le jeter dedans. L'ayant ainsi brutalement obligé à ralentir, je lui fis faire un demi-tour auquel il ne s'attendait nullement. Je l'attaquai aussitôt avec vigueur et je le lançai au galop de charge, lui faisant remonter, à cette allure, le chemin qu'il venait de descendre, jusqu'au moment où il fut obligé de s'arrêter, à bout de souffle. Nous redescendîmes alors calmement jusqu'à la maison où je retrouvai ma voiture. J'en profitai pour lui donner de nombreuses leçons de rênes d'appui.

*

* *

La plupart du temps, dans les montées, tout allait bien, surtout quand le mulet appartenait à la maison où j'allais. Il connaissait alors les plus infimes particularités du chemin. Il utilisait avec d'innombrables précautions la loi du moindre effort. Il savait toutes les finesses pour éviter la ligne droite et accentuait les moindres sinuosités du chemin pour en réduire la pente. Il prenait un pas de procession sur les cailloux qui roulaient ou dans la boue des ruisseaux.

J'avais beau le pousser avec toute mon énergie, le temps s'étirait désespérément. Quand il s'agissait d'une urgence, je bouillais intérieurement sans pouvoir rien changer à cette fatalité.

Mais c'était toujours le retour qui présentait les plus grandes difficultés. Les meilleures montures souffraient manifestement de ces pentes trop raides, truffées de pierres et de rochers. Elles étaient trop chichement nourries et insuffisamment musclées pour réaliser ces performances, qu'on leur demandait à brûle-pourpoint. Elles savaient déployer toutes leurs roueries pour transformer en lacet le chemin le plus étroit. La moindre pierre était un prétexte.

Mon seul recours, pour éviter toutes ces lenteurs, était de les abandonner à la maison et de descendre à pied, en courant au travers des pentes.

*

* *

Ces malheureux chevaux, je les comprenais. Sauf quelques exceptions très particulières que je connaissais fort bien, ils n'étaient que des esclaves. Ils recevaient une charge sur le dos et l'homme ou la femme les tirait à la longe pour se rendre à pied au marché le plus proche. Au retour seulement ils portaient cet homme ou cette femme. L'un comme l'autre n'étaient pour eux que des charges passives. Le langage utilisé restait le parapluie qui venait heurter leur croupe les jours de pluie, ou une saccade sur le licol ou sur le mors pour les faire avancer. La voix les arrêtait, leur transmettait des ordres sous forme d'injures. Il n'existait ni code secret, ni contacts chauds et éloquents d'un corps vers l'autre. Il manquait cette conversation permanente qui transforme en danse la communion intime cavalier-cheval. Il manquait l'amour.

On s'asseyait dessus à califourchon ou sur le côté, au-dessus des ballots, et le supplice du portage commençait jusqu'à la maison, pendant une heure ou deux, d'un petit pas cassé, déhanché, douloureux. Arrivés là-haut, ils attendaient sous la pluie ou dans le vent que toute la charge soit descendue. Tout trempés, ils entraient

dans un coin de l'étable - qui n'était pas tout à fait à eux - où ils se reconnaissaient bien un peu cependant. Là, ils mangeaient un peu de foin réservé aux vaches et aux brebis et quelques épis de maïs qu'ils croquaient avec avidité. Ils avaient droit à leur nuit au chaud. Mais si le lendemain ils n'étaient pas trop mouillés, on les relâchait dans la montagne. Ils se débrouillaient dans leur solitude misérable, jusqu'au marché prochain où l'on aurait besoin d'eux encore. Exceptionnellement, on allait à leur recherche pour porter le médecin, si quelqu'un de la maison était très malade. Ils se laissaient toujours prendre aux épis de maïs qu'on leur présentait.

La misère et la dureté s'étaient inscrites à la longue sur chacun d'eux. Les « pottocks » vivaient par groupes sur les pentes herbeuses des montagnes. Les crins hirsutes, la croupe osseuse, l'épaule verticale, la tête lourde au bout d'un cou sans muscles, les gros boulets, les jarrets saillants, tout criait de loin des générations de souffrance et de solitude. Les périodes de neige prolongées pendant lesquelles on les rentrait dans l'étable sur une litière de fougère étaient dans leurs vies l'unique exception de douceur auprès de l'homme.

MÉDECINS ET CHIRURGIENS

Isolé de tout, je me trouvais happé par les urgences les plus inattendues et contradictoires. Les malades les plus bénins alternaient dans mes journées avec les accidents les plus tragiques.

Il fallait s'adapter sans cesse et décider. La difficulté majeure était de travailler toujours en public, sans filet, dans le climat difficile que créaient parfois la famille et plus souvent les voisins.

J'ai quelquefois senti dans l'entourage du malade, surtout les premiers temps, à de toutes petites réticences ou à certaines mimiques, ou à des réflexions en apparence anodines, que la partie allait être difficile et que je n'avais pas le droit d'échouer.

Je devais alors expliquer et convaincre avant d'agir.

Le plus ardu était souvent de décider la famille à descendre le malade à la clinique d'Ispoure, qui était la plus proche. Il fallait convaincre en décrivant le pire, ou au contraire, rassurer, selon les nécessités morales. Il fallait les aider parfois à préparer un brancard de fortune pour atteindre la route, ou tout autre moyen ingénieux pour transporter le patient sans trop de douleur ou sans trop de risques.

La moindre difficulté matérielle qui surgissait, suffisait à remettre en cause la décision de partir et je devais de nouveau reprendre mon argumentation.

Puis, c'était sur les routes qu'il fallait livrer bataille.

*

* *

J'étais monté ce matin-là, juste avant la déclaration de la guerre, par un chemin perdu des Aldudes, pour aller voir une jeune accouchée dans une maison sans le moindre confort. Cette jeune femme se trouvait seule avec une voisine. Son bassin était un peu juste et ne permettait pas à la tête de l'enfant de passer. Une césarienne s'imposait. Malgré la difficulté de me faire comprendre d'elles, je réussis à expliquer à la voisine qu'il fallait la descendre en clinique pour l'opérer.

Mais par quel moyen ? Nous n'avions pas de brancard et la route était longue jusqu'à ma voiture. La voisine partit en courant chez elle. Au bout d'une longue attente, je vis arriver un traîneau grossier, tiré

par une paire de vaches. Nous installâmes la jeune femme sur un matelas avec une couverture.

Cahotée durement, elle se tordait parfois de douleur malgré la piqûre calmante que j'avais faite avant le départ. Elle arriva ainsi jusqu'à ma voiture. C'était une 402 légère. La largeur du chemin dépassait de peu la longueur de celle-ci, et il s'agissait de lui faire effectuer un demi-tour. La voiture se trouvait bloquée en arrière par le flanc de la montagne, et de l'autre, par le bord du ravin.

Avec d'innombrables précautions, je multipliai les manœuvres en me faisant aider à la main pour braquer les roues avant. J'arrivai ainsi à faire tourner presque sur place ma voiture.

La malade fut installée en travers sur le siège arrière. Ce fut un jeu d'atteindre la clinique. L'enfant fut extrait bien vivant.

*

* *

Habituellement, devant le petit perron de la clinique, je sortais moi-même mon malade de la voiture, dans mes bras quel que soit son poids. Les hommes les plus forts pour des tâches de tous les jours n'osaient pas prendre cette responsabilité. « Oh non, je n'ose pas le prendre, je vais lui faire du mal. » Je le transportais ainsi jusqu'au premier étage. Je le déposais sur le chariot roulant qui attendait là-haut, avec les sœurs toujours accueillantes. J'avais de la force, mais je savais surtout très bien prendre mon malade en l'appliquant fortement contre moi.

Nous l'examinions de nouveau ensemble, le chirurgien et moi, et nous expliquions encore à la famille ce que nous allions faire.

La phase la plus pénible de la bataille se terminait pour moi dès ce moment. La salle d'opération se refermait sur nous.

*

* *

La partie humaine était jouée. La phase technique commençait. Je respirais enfin. Le malade dormait. Une conversation calme s'établissait entre nous dans une sorte de sérénité retrouvée. Tout se passait à huis clos, sans passion.

Seuls les médecins peuvent comprendre le sentiment de délivrance qu'ils ressentent à cet instant, après avoir lutté tout seuls une partie de la nuit. Ils ont vécu double jusqu'au moment où le malade a été enfin installé dans la clinique et où ils sont sûrs que la partie va pouvoir être gagnée. À cette heure, les autres humains dorment béatement dans les

campagnes ou dans les rues des villes.

Subitement délivrés, les médecins goûtent ce partage de la responsabilité dans une installation technique toute prête, servis par un personnel habitué à des gestes prévus et établis à l'avance. Chacun joue à sa place sa partie d'orchestre sans précipitation, sans acrobatie, sans improvisation.

La lumière du scialytique est centrée sur une peau rasée et désinfectée. Le corps du malade découvert n'est plus une nudité.

Le brossage des mains au savon s'effectue méthodiquement même quand il faut agir vite pour arrêter quelque chose qui saigne. La perfusion est déjà en place dans une veine. Les linges stériles limitent le champ opératoire.

Le sang sur les compresses n'est plus le sang gluant et impressionnant qui s'écoule en flaques sur le pavé ou sur la terre battue.

Le pus, qui fuse et qu'on draine, rassure et réconforte. Tout est prévu et s'accomplit selon les règles. Le risque est devenu minime.

*

* *

Dans ce pays pauvre, je faisais sur place tout ce qui pouvait être fait à domicile. Je devais faire face au traitement de blessés qu'il serait pour de multiples raisons moralement impensable aujourd'hui de soigner à la maison.

Un lundi de Pentecôte encore un peu frais. Je traîne pour me préparer ce matin, car ma journée s'annonce calme. Tout à coup, un voisin essoufflé vient m'alerter de toute urgence. Il a couru jusqu'ici :

- Léon Ascarte vient de se trancher la gorge avec un rasoir, puis il s'est jeté de sa fenêtre dans la Nive. On vient de l'en retirer. Il saigne beaucoup. Il est tout blanc. Il étouffe. Il est en train de mourir...

Je sais où il habite. Sa maison est toute proche de la mienne, sur la rive gauche de la Nive, sur le chemin du ravin d'Ispéguy.

Rapidement, je sors ma voiture. En quelques minutes, je suis chez lui. Quand j'arrive près de la maison, j'aperçois un chapelet de larges plaques de sang encore brillantes au soleil sur la terre sèche, qui marquent le passage du blessé depuis le bord de l'eau jusqu'à la porte. Je monte vite le petit escalier. Sa femme est là, en pleurs, avec quelques voisines. On a porté son mari presque mourant sur son lit. Son cou est garni de grosses serviettes toutes rouges. Il semble avoir encore un peu sa conscience. Je soulève les serviettes. Une large plaie oblique ouvre son cou. Au fond de celle-ci, la trachée est ouverte

largement. Le fond de la plaie renifle en gargouillant dans un mélange de sang et de bulles d'air. Un large lambeau de peau se soulève à chaque effort de toux. Bien entendu le blessé ne peut émettre aucun son. Il fait seulement des gestes incohérents. Près de lui se trouve un des deux vicaires qui vient d'arriver. Nous lui parlons tous les deux en essayant de le rassurer. Il semble nous comprendre par moments. De toute façon, quels que soient les mots, quand il s'agit d'un homme ou d'un animal en détresse, seule l'intonation de la voix compte.

- Restez tranquille. N'essayez pas de parler. Vous ne pouvez pas. Ne vous inquiétez pas. Je vais vous soigner. Vous allez guérir.

Même dans ces cas d'extrême désespoir, l'homme, instinctivement, se raccroche éperdument à la vie.

Je prépare mes instruments sur une commode à côté du lit. Je demande au prêtre de rester là avec moi pour m'aider le cas échéant. Les femmes parlent trop fort et sont trop agitées. Elles seront très gênantes.

- Donnez-moi quelques serviettes propres et un drap pour le changer après. Vous allez nous laisser pour faire ce qui doit être fait. Il faut arrêter ce qui saigne, sans quoi il va mourir, vous le savez bien.

- Pensez donc, gaïxoa Léon, sans l'endormir, vous allez le faire souffrir ! Et pourquoi ? Il est en train de mourir.

Je commence par suturer la plaie trachéale par des points séparés. Je recouvre ensuite ce plan en recousant le lambeau de peau. Mais, au bout d'un instant, je constate que des fuites d'air s'insinuent hors de la plaie trachéale et infiltrent l'espace libre entre la trachée et les tissus mous. Le cou gonfle insidieusement. Un emphysème sous-cutané important commence à s'installer. Dans un moment le blessé va se trouver comme strangulé par une collerette d'air sous pression.

Rapidement, je sectionne mes points de suture et je décide de mettre en place une canule de trachéotomie. J'ouvre au bistouri dans le lambeau de peau une fenêtre en regard avec la partie supérieure de la plaie de la trachée. Je fais pénétrer ma canule au travers des deux orifices, celui de la peau, puis celui de la trachée. Le malade est tellement choqué qu'il ne réagit pas à toutes ces manipulations. Je refais alors une suture de la trachée au-dessous de la canule de trachéotomie en enserrant celle-ci avec soin, puis une suture de la peau. Le malade respire maintenant tranquillement par la canule et n'étouffe plus. La suture de la trachée est bien étanche autour de la canule. L'air ne peut plus s'infiltrer entre les deux couches de tissus. Je suis tranquille de ce côté. La tension est misérable, mais l'essentiel est fait.

Entre-temps, j'ai chargé une voisine d'alerter Pierre Erramoussé,

qui est donneur de sang universel et qui eut à plusieurs reprises la générosité de donner son sang pour certains de mes blessés urgents. Il est déjà arrivé depuis un moment. Quand il entre dans la chambre, la plaie est nette.

J'avais perfectionné mon matériel de transfusion sanguine : j'utilisais une seringue de Jubé, qui m'évitait de recueillir le sang du donneur par une saignée, dans le saladier. Cette seringue permettait d'aspirer le sang dans la veine du donneur et de le refouler directement dans la veine du receveur sans passage à l'extérieur. La seule précaution, pour éviter une coagulation au cours de la transfusion, était de bien imbiber auparavant la seringue et les embouts de caoutchouc d'une solution de citrate de soude stérilisée.

Je fais allonger le donneur sur une chaise longue, son bras près du bras du receveur. Lentement, régulièrement, j'aspire, je refoule. Le débit est progressif, sans choc.

Je fais passer quatre cents centimètres cubes de sang (quarante seringues consécutives). Le malade, manifestement, remonte le courant. Sa conscience semble revenue. Il respire facilement par sa canule.

Dans la soirée, tout va normalement. Le lendemain matin il prendra, en voiture, allongé, la direction de l'hôpital de Bayonne où il sera gardé pendant plusieurs mois en service de neuropsychiatrie.

*

* *

La famille existait encore, dans ce pays, sous sa forme la plus large. Plusieurs générations vivaient sous le même toit. Autour des parents et des enfants, il y avait les grands-parents, des oncles ou des tantes, une cousine qui ne s'était pas mariée.

Chacun aidait de son mieux, selon ses possibilités physiques à toutes les tâches matérielles. On était attelé au même char. On tirait tant qu'on pouvait, sans compter ses heures ni ménager sa fatigue.

On gardait chez soi, jusqu'à sa mort, un infirme. On le soignait. On changeait ses draps. On lavait, on essayait de faire sécher, l'hiver, dans l'unique pièce où le feu flambait. Le linge sec avait l'odeur de fumée.

À part l'assistance médicale gratuite, il n'y avait aucune aide de l'État. Aucune loi sociale ne se substituait encore à l'individu. Les sentiments naturels d'assistance à l'intérieur d'une famille étaient étendus aux domestiques, qui finissaient par être intégrés à celle-ci.

L'hospitalisation était toujours considérée avec une sorte de terreur

par le malade ou le blessé. Elle était toujours pour la famille une source de frais qui créait une gêne pendant une partie de vie.

Pour certains séjours en centre hospitalier, on vendait une ou deux vaches, on amputait le troupeau d'une douzaine de brebis. Au prix de l'hospitalisation, il fallait toujours ajouter les dépenses pour les transports, très lourdes pour ces familles qui vivaient en économie fermée.

C'est dans ces conditions morales que je suis appelé un jour à Cardinalia, à Banca, pour le vieux domestique, réfugié espagnol, qui soigne les mulets du patron. Celui-ci est un employé de l'entreprise de Pierre Bidart.

Ce sont de beaux mulets, de très grande taille, gros porteurs. Quand ils rentrent, à n'importe quelle heure, déchargés des sacs de charbon qu'ils descendent du haut du ravin d'Haïra, ils ont besoin de pansage et de soins. Les bâts, très protégés par de grosses épaisseurs de feutre et par une peau de mouton, donnent à la longue, avec la sueur, sur ces parcours qui n'en finissent plus, une irritation de la peau. Il faut éviter «les gonfles». Ce sont des ampoules extrêmement longues à guérir et qui rendent inutilisable le mulet pendant des semaines.

Les membres sont toujours à frictionner, à panser. Les pieds sont toujours à nettoyer, à curer. Les fers sont à vérifier, un clou à replacer ici, un autre à river là.

Un mulet ne mange pas. Il maigrit. Pourquoi ? Un autre mange trop.

Il faut un homme qui soit capable de les toucher calmement, de leur parler, de faire tous ces soins. Jamais la main n'est inactive. Les doigts déformés par le rhumatisme sentent les poils collés par la sueur. Une toile mouillée enlève cette colle séchée. La peau est à l'aise. Augustino sent leur peau mieux que la sienne. Il sait ce qui leur est bon. Il leur prépare une bonne nuit au propre, une litière faite.

Les mulets ont chacun leur nom. Mais c'est une entente entre eux et Augustino. Quelques mots à voix très basse suffisent.

C'est une erreur de croire qu'il faut parler fort à ces gros animaux. Ils sont très sensibles, plus que nous, aux plus douces intonations.

Quand j'arrive, Augustino est dans un lit propre. Il n'est pas déshabillé encore, mais sa cuisse droite est déformée de façon évidente. C'est bien ce que j'avais compris au téléphone. J'ai bien fait de porter mon micro sécurix.

Il ne manifeste pas, mais il souffre. Il essaye de m'expliquer. Pourquoi est-il tombé sur ce morceau de poutre qui dépassait du mur ? Un mulet a-t-il eu peur et l'a-t-il bousculé ? Le morceau de cuisse, quand il parle, remue sous son vieux pantalon, et le pied reste

inerte, la pointe éversée.

Je demande deux traversins pour maintenir sa cuisse et sa jambe en rectitude. Je me fais aider pour porter les trois parties de mon appareil de radio portatif que j'installe dans la chambre. La maison est très surélevée par un mur de soutien au-dessus de la route, et les pièces de l'appareil sont lourdes.

Avant de tenter le moindre mouvement, je prends deux clichés de la fracture, l'un de face et l'autre de profil. Je descends aussitôt à Baïgorry pour les développer dans mon petit laboratoire. Il s'agit d'une fracture légèrement oblique du fémur, presque transversale, avec un léger chevauchement des fragments. L'extension continue doit en arriver à bout.

Je vais donc l'installer. Je monte mon appareil de Boppe pour extension continue des fractures de cuisse ou de jambe, ainsi qu'une boîte à instruments pour les os, qui renferme deux étriers de tailles différentes, des broches d'acier de Kirshner et un perforateur de Lambotte. Cet instrument est une sorte de chignole perfectionnée, qui permet de perforer un os.

*

* *

J'arrive de nouveau à Cardinalia.

- Donnez-moi quatre ou cinq serviettes, de l'alcool à brûler et deux draps propres... Tenez, cette petite table me servira. Vous allez me la porter près du lit.

Recouverte d'une grande serviette, elle prend une allure chirurgicale dans cette chambre rustique aux murs blanchis.

J'y pose deux grands plateaux en émail que je flambe avec de l'alcool à brûler.

Je demande à la femme du patron de m'aider à étendre un drap sur le lit, en le pliant en longueur à côté du membre blessé.

Très doucement, avec le patron, nous enlevons le pantalon d'Augustino. Je tire sur le pied dans l'axe du membre pour éviter de le faire souffrir en embrochant les muscles de la cuisse avec les fragments acérés de l'os brisé. Pour finir, nous entaillons le pantalon avec des ciseaux. Sous la cuisse, je fais déplier le drap et je repose la jambe.

Je commence un badigeonnage méticuleux de toute la peau de la cuisse, du genou, et de la jambe avec du mercurochrome.

De nouveau, je fais soulever le pied et le genou : « Tirez fort sur le pied, vous ferez moins mal. »

Je termine mon badigeonnage sous la cuisse, sous le genou, sous la jambe.

- Passez-moi les serviettes... Bon.

Je n'ai que de larges compresses stériles de gaze hydrophile que je place généreusement sous le genou.

Je fais glisser un coussin sous le drap à ce niveau. Le genou se trouve un peu surélevé, en flexion légère et la position sera meilleure pour moi.

Je flambe de nouveau mes plateaux et je verse mes instruments dedans en renversant mes boîtes.

Une cuvette est là avec du savon et de l'eau chaude pour mes mains.

Grâce à une toute petite injection anesthésique superficielle au niveau de la partie externe du condyle du fémur, où je perfore la peau, le blessé ne sent rien. La femme, qui maintient la cuisse et la jambe, s'étonne que le blessé ne réagisse pas alors que je tourne la manivelle du perforateur et que la broche s'enfonce dans l'os. Elle se sent rassurée quand enfin celle-ci ressort de l'autre côté après avoir refoulé un instant un petit cône de peau.

Les deux extrémités de la broche sont fixées par un serrage spécial, très mécanique, et sectionnées au ras des branches de l'étrier.

L'ensemble est bien protégé par des compresses stériles et par un large pansement.

Nous plaçons mon appareil de Boppe sous le membre. C'est une sorte de hamac à direction oblique qui soutient la cuisse. Il est muni, à l'extrémité, de poulies de rappel sur lesquelles glisse la corde, que j'ai fixée à l'étrier et qui soutient un poids de cinq kilos.

Le blessé est déjà plus à son aise.

*

* *

- Fermez maintenant la porte et le volet de la fenêtre. Nous allons vérifier si les fragments sont en bonne position.

Cette fois-ci, j'installe mon appareil pour faire une « scopie ». Dans le noir, je montre les deux bouts d'os au patron et à sa femme. Sur le profil ils semblent assez bien en place.

*

* *

Au bout de trois jours, deux clichés, l'un de face, l'autre de profil, montrent une bonne réduction de la fracture. Ces deux fragments sont

bout à bout.

Je diminue d'un kilo le poids qui assure la traction.

Au bout d'une quinzaine de jours, le blessé ne souffre plus quand on le déplace un peu sur le hamac de l'appareil pour faire sa toilette.

Trois mois après, il peut remarcher, appuyé sur deux cannes.

*

* *

Le médecin isolé que j'étais avait à mettre en œuvre tout son savoir, et surtout, son sens de l'adaptation aux conditions de travail les plus variées. J'avais peu à peu perfectionné mon matériel dans le souci de faire face aux situations les plus imprévisibles. J'avais préparé une boîte d'instruments pour les césariennes. L'occupation allemande et l'isolement de cette vallée par rapport aux centres hospitaliers d'Ispoure ou de Bayonne justifiaient des interventions à domicile qui surprendraient aujourd'hui.

Avec le recul et la connaissance de l'histoire, après avoir traversé le fossé qui nous séparait alors d'un avenir incertain, il est bien facile à ceux qui n'ont pas vécu cette époque d'espoirs et de doutes, de minimiser par la pensée l'importance réelle des difficultés matérielles liées à l'occupation allemande.

Au moment des batailles de la Libération que l'on prévoyait bien, où allait se produire le choc ? De quelle importance serait-il ? Nous serions peut-être coupés de tout pendant une longue période, acculés à la frontière. Nous étions peut-être voués à vivre des situations tragiques de partisans. Personne, à cette époque inquiétante où tout était en suspens, n'était capable de répondre.

Pas d'essence, pas de pneus, pas de pièces mécaniques de rechange. Le médecin était obligé de résoudre tout sur place. La sagesse était de prévoir et de s'organiser comme si cette situation devait s'éterniser et même s'aggraver.

La formation des étudiants était alors orientée vers la chirurgie autant que vers la médecine. Le praticien avait appris à se servir de ses doigts autant que de sa plume.

Était-ce aussi une particularité de la Faculté de Médecine de Bordeaux, qui avait la charge de former les futurs médecins de la marine et des colonies ? Je le croirais volontiers.

De toute façon, il n'existait pas alors ces multiples cloisonnements de la profession, ce découpage artificiel en spécialités distinctes. La médecine était un tout.

Le spécialiste sortait des rangs des généralistes, après avoir pratiqué

la médecine de tous les jours et de toutes les nuits.

Aujourd'hui, l'étudiant qui vient de passer sa thèse est autorisé à s'enfermer aussitôt, comme dans un séminaire, pour préparer une spécialité. Pendant trois ans il travaille pour acquérir un CES, c'est-à-dire un certificat d'études spéciales. C'est peut-être prématuré. Il devrait être obligé de pratiquer réellement la médecine générale pendant plusieurs années avant d'être autorisé à suivre ces cours.

L'EMPIRISME ET LE DON

Une personnalité étrange marquait ce pays et régnait dans l'ombre. Elle pénétrait dans tous les milieux. Son autorité n'était pas discutée. Quand elle s'était prononcée, tout le monde se soumettait.

Sur l'annuaire du téléphone, on pouvait trouver sa référence : Oyarzun, Daunatoa, masseur-kinésithérapeute. Daunatoa signifie en basque « le petit bon Dieu ».

Il était très bien vu dans les deux cliniques de Saint-Palais et de Saint-Jean-Pied-de-Port par les sœurs infirmières, qui appréciaient sa force et sa compétence. C'est lui qui portait les malades et qui les installait sur la table orthopédique pour les interventions osseuses. Pendant la convalescence il s'occupait des massages et de la rééducation musculaire. Il continuait à suivre ces malades quand ils étaient rentrés chez eux. Sa renommée s'en trouvait renforcée et faisait tache d'huile.

D'un accord tacite, les médecins de la région, qui ne s'intéressaient pas à la traumatologie, étaient très heureux de lui confier toutes les fractures simples. Il s'en occupait. Le traitement se faisait sans plâtres, avec des attelles et des écharpes. En cas de difficulté, il les adressait au chirurgien de Saint-Palais, qui les appareillait avec son assistance, ou qui les opérail.

Les malades allaient directement le consulter pour n'importe quelle sorte de problèmes osseux ou articulaires. Son pouvoir s'étendait très loin dans le Pays basque.

Il appliquait les méthodes rationnelles de diagnostic et de traitement de n'importe quel médecin. Mais il tenait à être, aux yeux du pays, le guérisseur, « le petit bon Dieu ».

Il misait ainsi sur les deux tableaux. C'est là qu'étaient sa force et le secret de sa réussite. C'était un rebouteux. Il tenait à le faire sentir. Il avait le don.

*

* *

Les guérisseurs peuvent très bien avoir appris des notions d'anatomie. Mais ils se prétendent uniquement inspirés par un don surnaturel. Ils veulent conserver leur image de marque.

Fourvoyés dans notre siècle de rationalisme, ils se parent aux yeux des hommes d'un don reçu de l'au-delà.

Leur renommée, si manifeste qu'elle soit dans des époques aussi différentes que le Moyen Âge et le monde actuel, relève de deux appréciations contradictoires: ils furent autrefois considérés comme des savants ; à notre époque ce sont des guérisseurs, des magiciens, presque des thaumaturges.

Ils n'utiliseront jamais par exemple le terme d'entorse, trop médical et trop précis, dont ils ignorent d'ailleurs parfois le sens exact. L'entorse correspond anatomiquement à un étirement, à une rupture ou à un arrachement sur l'os des ligaments dont la fonction est de maintenir solidement deux os au contact. Ils préfèrent parler de « foulure » ou de « nerfs déplacés ». Ils cherchent à rester près de la foule. Ils tiennent à conserver son langage vague : c'est celui du plus grand nombre. À l'opposé, la science est un langage bien fait, qui marque la distance.

Comment répondre donc à des assertions passionnelles - et par conséquent partiales - rapportant des cas spectaculaires de suppression de la douleur dans certaines entorses ou dans d'autres affections où la douleur prime, alors qu'aucun diagnostic précis n'a été porté auparavant ?

L'action surnaturelle est aussitôt évoquée. Or l'Église elle-même ne veut pas parler de miracle, dans un cas de guérison en apparence inexplicable, s'il n'y a pas eu au départ de diagnostic irréfutable de la maladie, ni de preuve scientifique indiscutable du caractère incurable de cette affection. Il faut aussi que le résultat anatomique soit immédiat et définitif.

Les conversations de tous les jours sont bien loin de cette rigueur et de cette exigence. Seuls, ceux qui savent utilisent un langage prudent.

Dans ces cas de cessation de la douleur, il peut s'agir d'une action psychique bienfaisante sans la moindre transformation anatomique.

La douleur vive de certaines entorses bénignes peut obéir à ce genre de phénomène.

Les faits rapportés prouvent que l'action sédative sur la douleur est d'autant plus nette que le malade est détendu et n'a pas la moindre attitude critique à l'égard du guérisseur. Avec un sujet « sur la défensive », « ça ne marche pas ».

Une épreuve scientifique est en faveur de l'influence du psychisme sur la disparition de la douleur.

Après la longue période d'enfantement de toute médication nouvelle au sein d'un laboratoire de recherche, après la période prolongée et méticuleuse d'essais sur l'animal, afin d'établir les doses

efficaces et les doses toxiques en fonction du poids, après la mise au point du procédé industriel de fabrication, vient enfin le temps de l'expérimentation sur l'homme.

Celle-ci, pour avoir une valeur indiscutable, doit répondre à des conditions d'impartialité totale.

L'observation de tous les jours montre en effet au médecin que le malade répond souvent d'une façon imprévue et très subjective à tout produit d'aspect nouveau.

Le nom de vente du produit, le pays d'origine, le nom du laboratoire, la couleur de la boîte, la taille ou la forme des comprimés produisent déjà sur le patient un effet imprévisible au départ.

Il faut donc aller plus loin dans l'expérimentation pour pouvoir en retirer des conclusions qui ne puissent être entachées de partialité.

Voici comment il est procédé :

Dans un service spécialisé, de rhumatologie par exemple, le médecin expérimentateur, pendant des mois et sur des malades bien définis, aura à sa disposition des comprimés blancs, des comprimés bleus et des comprimés rouges. Il ignorera le contenu de chacun de ces comprimés. Le malade sera dans cette même ignorance. C'est ce qu'on appelle un essai « en double aveugle ».

Les comprimés bleus, par exemple, contiendront seulement de l'amidon. Les comprimés rouges, un produit déjà bien connu comme anti-inflammatoire. Les comprimés blancs, le produit nouveau à tester.

L'observation méthodique, l'interrogatoire méticuleux, les examens de laboratoire seront effectués régulièrement au cours d'une période suffisamment longue et sur un nombre suffisamment important de malades pour que les conclusions soient vraiment probantes et démonstratives.

Cette expérimentation sera poursuivie dans ces mêmes conditions d'impartialité et de durée dans plusieurs autres services hospitaliers d'autres villes.

Les résultats seront confrontés par la suite en présence de chacun des médecins expérimentateurs. Ces résultats montrent tous qu'une proportion non négligeable de comprimés bleus ont produit une amélioration notable sur le plan de la douleur. C'est ce qu'on appelle en langage médical « l'effet placebo ».

Cela prouve bien l'importance psychique que peut avoir, sur un être qui vient mendier une assistance, un produit chimique quelconque, tisane ou produit synthétique compliqué, de même qu'un attouchement ou qu'une manipulation.

Beaucoup de douleurs aiguës de la région des lombes ont tenté toutes sortes de tripoteurs et de malaxeurs de vertèbres empressés de

les « remettre en place ».

Or, quand on a une colonne vertébrale en main, on se rend bien compte qu'il ne peut y avoir déplacement d'une vertèbre par rapport aux autres sans fracture parcellaire, ou tassement par décalcification.

Il s'agit en fait le plus souvent d'une hernie de la substance malléable qui constitue les disques intervertébraux, hernie qui vient fuser vers l'arrière en comprimant douloureusement une ou plusieurs racines nerveuses. Un cancer, une tuberculose peuvent prendre ce masque.

Quelquefois, une mobilisation raisonnée dans un sens bien défini peut faire rentrer cette « protusion discale ». Mais il ne s'agit pas là d'un don : c'est une technique particulière sur laquelle bien des ouvrages existent, avec de magnifiques schémas et clichés radiographiques démonstratifs. Le hasard, quand il ne nuit pas gravement au malade, ne réalise que de l'à-peu-près.

À l'ère de la bombe atomique, des missiles interplanétaires, de l'alunissage, des explorations photographiques de Mars, alors que le langage scientifique impose une précision micrométrique, alors que les petits enfants jouent couramment avec l'électronique et font entre eux la conversation par radiotéléphone à travers les bois et les prés pour jouer aux astronautes, à l'heure où les écoles et les universités refusent du monde, l'homme reste profondément attiré par l'imprécision, le merveilleux, le mystère de l'au-delà, d'où il vient. C'est la revanche de la foi sur le rationnel, de l'espoir dans le miracle de tous les jours.

Ce besoin du miracle se retrouve même chez des êtres dont la profession exige un raisonnement méthodique. Il relève du besoin primitif et intuitif de résoudre en dehors de toute logique les situations angoissantes de la vie.

*

* *

Un jour d'été, un de mes amis, ingénieur de l'EDF, vient me trouver. Il se plaint d'une douleur intense sur le dos de la main droite. Il me raconte son histoire.

Il avait fait une chute, l'avant-veille, sur cette main et il l'avait bandée pour la maintenir. Un de ses amis lui propose de le conduire chez un rebouteux qu'il connaît bien. Ce dernier l'examine, pétrit un peu sa main en le faisant hurler de douleur, prononce pendant cette manœuvre quelques paroles magiques, et lui déclare : « Ça y est, tu es guéri. Tu peux partir tranquille. Tu n'auras plus mal. » Depuis, sa main est toute bleue et il ne peut plus la bouger tellement il souffre.

Je prends cette main doucement et je sens des craquements importants au niveau de deux métacarpiens. Je lui annonce des fractures certaines, et lui propose de faire deux clichés radiographiques dans mon cabinet.

Une énorme fracture oblique intéresse en effet chacun des deux métacarpiens. Il est aussitôt soulagé par l'immobilisation plâtrée que je mets en place.

*

* *

Il existe cependant des sujets qui possèdent un don véritable. Celui-ci peut se révéler par hasard chez un être nullement enclin à en faire usage. Il en est souvent le premier surpris.

Appelé un jour d'été à Urepel pour un malade qui souffre de lumbago très pénible, je l'interroge tout naturellement sur le genre de travail qu'il fait. S'agit-il d'une lombalgie de force, d'un accident du travail, ou simplement d'une nouvelle poussée d'arthrose ancienne ?

Ce n'est pas un accident aigu, car ce malade travaille tranquillement pour le compte d'une grande société, à la prospection d'un gisement de métal rare en terre française, à la limite de la frontière.

Le même gisement existe en Espagne. Il est même en partie exploité. Ce filon se prolonge en France. Le problème à résoudre porte sur l'évaluation de l'importance de ce gisement. Mérite-t-il des investissements lourds ? La réponse à cette question a une portée considérable. Si l'exploitation doit durer assez longtemps, faut-il traiter le minerai sur place en créant une usine là-haut, ou au contraire, descendre le minerai brut pour le traiter à Baïgorry où s'arrête la voie ferrée actuelle ?

Dans ce dernier cas, la route serait trop étroite et trop difficile pour des camions de gros tonnage. Il faudrait alors l'élargir, ou trouver un autre moyen de transport, le téléphérique par exemple. Tout cela restait à décider ultérieurement si la rentabilité du filon s'avérerait prometteuse.

- Mais, tout seul, là-haut, sur le terrain, comment arrivez-vous à sonder ce sol rocheux ?

- Au pendule, me répondit-il.

Je m'extasiai sincèrement sur ce procédé dont l'étude m'intéressait moi-même et que je voulais approfondir.

Soulagé par l'infiltration locale d'une solution anesthésique que j'avais injectée en plein tissu douloureux, il continua volontiers la

conversation.

- Comment êtes-vous arrivé à apprendre cette méthode ? Avez-vous lu des ouvrages la concernant ?

- C'est une histoire très simple. La voici :

J'étais en vacances chez mon oncle, un été, alors que je venais de passer mon baccalauréat. Cet oncle était propriétaire d'un vignoble dans l'Aude. Le manque d'eau, à certaines saisons de l'année, gênait considérablement les travaux. Il avait demandé à un vieux curé espagnol, qui possédait des dons de sourcier, de venir prospecter sa propriété dans l'espoir qu'on y découvrirait une source. Sans conviction, je dirais même avec un certain scepticisme ironique, je regardais aller et venir dans les sillons ce vieil homme lourdaud. Il tenait dans chaque main une des deux extrémités d'une baguette fourchue de coudrier, la pointe libre en l'air. Tout à coup, je vis la pointe s'abaisser. Il affirma qu'il y avait de l'eau en quantité à cet endroit. Avec mon esprit formé - j'allais dire déformé - à l'école du rationalisme, je discutai l'authenticité de cette information.

- Mais voyons, monsieur le curé, c'est vous-même qui avez bougé vos mains; ce n'est pas la baguette qui leur a imposé le mouvement.

- Mon petit, prends toi-même les deux branches et serre-les fort. Éloigne-toi d'ici et reviens en marchant. Tu verras si tu sens ou non quelque chose.

Je serre fortement les branches et je m'avance, bien décidé à empêcher la moindre bascule en avant de celles-ci. Je marche lentement, sûr de ma poigne.

Tout à coup, mes poignets se tordent et l'une des branches coupées en biseau vient érafler mon nez qui saigne. La pointe libre bascule complètement en avant et vers le bas.

Le curé, tout ému et admiratif, s'approche et m'embrasse.

- Tu es plus fort que moi, mon petit. Tu te dois de travailler. Tu as un don extraordinaire.

Depuis, j'ai travaillé. Je me suis affiné. J'ai utilisé le pendule, plus pratique et plus précis que la baguette. J'ai découvert beaucoup de sources. Je suis arrivé à trouver, à l'aide de cartes détaillées, des objets rares et précieux, perdus par leur propriétaire. J'ai trouvé aussi des gisements de pétrole.

- Mais comment êtes-vous arrivé à votre situation d'aujourd'hui ?

- Simplement par le travail, et uniquement par le travail personnel. Il n'y a pas de méthode générale. Chacun établit son propre barème de

réactions en fonction de ses expériences. Il faut noter chacune d'elles avec minutie.

» Par l'intermédiaire d'une agence, je fus mis en rapport avec une société de recherches pétrolières. Je fus convoqué et on me donna une carte à grande échelle d'une région méditerranéenne, en me priant d'indiquer l'existence possible de gisements de pétrole. J'en indiquai vingt-sept. J'appris par la suite que, sur ce nombre, dix-neuf étaient déjà en cours d'exploitation. Cette société m'a confié, depuis, la recherche que j'effectue ici, actuellement.

- Avez-vous testé votre don sur des malades ? Avez-vous essayé de faire des diagnostics ?

- Oui, mais il faut alors faire un effort de concentration tel que je reste épuisé pendant deux jours. D'autre part, je sens bien que je peux passer à côté d'une maladie nouvelle que je ne connais pas, ou d'états particuliers dont l'étude est en perpétuelle progression. Quant au choix des remèdes, il est encore plus discutable et sujet à remaniements. Je reconnais que, dans cette voie, je devrais me limiter à faire un diagnostic d'organe atteint, en me référant à une table anatomique.

*

* *

De nombreuses années plus tard, j'eus l'occasion de soigner un ingénieur, à la retraite depuis très longtemps, aussi faussement rationnel que son frère, de formation littéraire, était ouvert aux choses spirituelles. Il discutait avec moi de la nécessité de traiter son hypertension artérielle et des doses à employer. Il me fit pénétrer dans ce qu'il appelait son laboratoire. Cette petite pièce sombre et encombrée tenait davantage du bric-à-brac que du laboratoire de biologie expérimentale. Au-dessus de tout ce désordre d'objets hétéroclites trônait une grande planche anatomique jaunie, où les glandes surrénales n'étaient même pas mentionnées. C'est sur elle qu'il testait les médicaments que je lui prescrivais, à l'aide d'une pile électrique qui alimentait une petite ampoule. Je ne sais plus sur quel principe il s'appuyait pour établir une relation entre l'intensité de l'éclairage et l'efficacité de tel comprimé.

Tout ce que je pouvais tenter de lui expliquer, au sujet du vieillissement et du durcissement de ses artères, ne pouvait le convaincre : ce n'était pas assez chiffré.

Il finit par terminer sa vie, comme tout le monde, sans mesure précise, au moment non prévu par sa machine, par une vulgaire

hémorragie cérébrale.

*

* *

Pour le public, où la science se trouve il n'y a pas de don. Dans son esprit, le don est opposé à la science.

Il le cherche souvent où il n'est pas.

Il n'est pas nécessaire de ne rien savoir pour posséder un don.

On peut connaître une science et l'utiliser chaque jour avec art. Le savoir est alors au service du don. Il empêche celui-ci d'errer. Il localise son objet.

Certains médecins le possèdent. D'autres ne l'ont pas. Au-delà de la science déductive, infusée avec méthode pendant des années d'études, et qui est la même pour tous, certains ne seront jamais brillants.

Les premiers vont franchir en un éclair les étapes d'un diagnostic. Les seconds, lourdement, buteront à chaque marche et multiplieront les examens complémentaires.

La science se transmet. Le don, jamais.

Le don se cultive simplement par exigence morale à l'égard de soi-même.

Certains médecins sont des artistes, d'autres seulement des techniciens.

*

* *

- Docteur, croyez-vous à la médecine par les plantes ? Je sais bien que vous, les médecins vous n'y croyez pas. Mais regardez cette tisane que j'achète tous les mois à Bayonne, rue Argenterie. Elle est très bonne pour moi.

Combien de fois m'a-t-elle été posée, cette question !

Je prenais souvent le temps d'ouvrir la boîte de fer, de regarder, de sentir, d'éternuer et parfois même de répondre.

- Bonne à quoi ? Précisez de quelle façon et dans quel sens. Vous fait-elle mieux digérer ? Mieux dormir ? Vous fait-elle uriner davantage ?

Mais je sentais bien qu'il s'agissait d'une croyance enracinée et qui n'avait rien à voir avec la logique. La plupart du temps ce n'était même pas la peine de discuter. Je savais déjà la partie perdue. Je n'ignorais pas que les guérisseurs représentaient dans le pays une puissance occulte et qu'ils étaient les véritables prêtres d'une religion bien assise. Ils avaient des disciples enthousiastes, qui se chargeaient

de faire vivre cette foi. Organisés en rabatteurs, ils frétaient des cars entiers et prévoyaient eux-mêmes les rendez-vous.

Lorsque je sentais que je pouvais être écouté, j'en profitais pour expliquer qu'il ne faut pas considérer les tisanes, feuilles ou fleurs séchées, comme l'unique forme représentative des multiples médications à base de plantes.

Pour être honnête, il faut en effet parler des autres formes de transformation de ces fleurs, de ces feuilles, de ces graines ou de ces écorces d'arbres.

L'inconvénient majeur des tisanes réside dans l'imperfection du mode de cueillette, ainsi que dans la façon dont le végétal est séché, puis conservé. D'un producteur à un autre, il peut y avoir de grosses différences de concentration en produit actif. Des feuilles séchées trop brusquement, en plein soleil par exemple, perdent beaucoup de leur substance active. La trame n'a plus son moelleux et la partie noble du tissu a tendance à se désagréger en poussière. Au contraire, laissées en atmosphère humide trop longtemps, elles subissent des dégradations liées au développement de moisissures microscopiques. Elles ne renferment plus alors que très peu de produit actif.

Le mode de conservation joue donc un très grand rôle dans l'efficacité. C'est l'un des principaux reproches que l'on peut faire à la tisane.

Il est certain que l'utilisation par le « malade » de cette forme vieillotte - et parfois très agréable, il faut l'avouer - se pare de tout un cérémonial de manipulations suggestives tenant de la cuisine, de la liturgie ou de l'alchimie selon la tendance de chacun.

Les toxicomanes - qui absorbent le végétal sous une autre forme, la filmée, qu'il s'agisse de tabac, de haschisch, de pavot ou d'autres mélanges plus élaborés - se trouvent déjà conditionnés par tous ces gestes préliminaires et modifiés déjà dans leur psychisme par la seule puissance évocatrice de cette préparation et par le contact des moindres objets du culte.

Quant à ma croyance ou non dans l'action des plantes sur l'évolution de la maladie, je vous dirai simplement - ce que le public semble ignorer - qu'un bon tiers des médicaments d'usage quotidien sont d'origine végétale. Tous les médecins les utilisent sous des formes diverses : poudre de feuilles, poudre de fleurs, poudre d'écorce. Leurs noms se trouvent sur tous les formulaires officiels.

Pour assurer au malade une sécurité plus grande, des pharmaciens sont arrivés, en laboratoire, à doser la concentration de ces produits d'une façon très précise : ils sont arrivés à préparer dans des proportions très définies et toujours semblables à elles-mêmes des

macérations de ces parties de plantes fraîches dans de l'alcool, ce qui donne une « teinture ». Ils ont obtenu, par d'autres procédés très précis, des extraits secs, toujours dosés de façon constante.

Cette régularité dans le dosage permet au médecin de donner à tel malade une dose connue et bien définie de produit actif, sans risque d'intoxication par excès ou d'insuffisance par défaut.

Cette précaution est vitale. La digitale, par exemple, dont la partie active est la feuille, pourrait en tisane trop concentrée (qui serait d'ailleurs affreusement amère) donner des troubles graves du rythme du cœur pouvant entraîner la mort. Elle a été utilisée en pilules pendant longtemps sous la forme de poudre de feuilles à l'état pur ou en association avec d'autres plantes, la scille et la scamonnée, à l'effet diurétique.

Des laboratoires sont arrivés à une plus grande précision en préparant une teinture, toujours dosée de façon strictement constante, que l'on utilise en gouttes, sans le moindre risque de surprise.

- Mais vous me parlez là d'un vieux produit. On ne prépare plus de médicaments nouveaux d'origine végétale maintenant.

- Mais si. On continue à en préparer et le médecin les utilise tous les jours.

L'un des produits les plus récents et les plus actifs dans les troubles de la prostate date à peine de quelques années. Il est extrait de l'écorce d'un arbre d'Afrique.

Une grande quantité de produits toniques pour les parois veineuses, toujours en vogue et présentés sous des formes diverses, ampoules, gélules, sachets de poudre, comprimés sont d'origine végétale.

Un des meilleurs diurétiques est l'extrait d'artichaut, utilisé dans l'urémie, soit par la bouche, soit par perfusion intraveineuse.

Les anciens apothicaires connaissaient déjà une plante des prés, le colchique, qui avait le pouvoir de réduire la « gonfle » et la douleur de la goutte. Elle donnait parfois de la diarrhée et elle rendait parfois le malade tout dolent. Ils allaient la recueillir en grand mystère avant la rosée du soir. Mais ils ne livraient pas leurs secrets. Ils réduisaient la graine en poudre dans un mortier après l'avoir laissée sécher. Ainsi présentée, cette poudre prenait un air précieux et magique.

On utilise aujourd'hui la partie active du colchique, la colchicine, titrée avec précision ; elle reste la médication type de la goutte.

Les pharmaciens d'hier en préparaient des pilules derrière leur comptoir. Mais il restait encore dans ce mode de fabrication artisanale une petite part d'imprécision dans la teneur en produit actif d'une pilule à l'autre.

Actuellement, quelques laboratoires en préparent des extraits qui

possèdent aussi des qualités de conservation exceptionnelles.

Ce produit végétal a une telle efficacité qu'il est considéré comme un traitement d'épreuve permettant à lui seul d'affirmer ou de rejeter le diagnostic de goutte.

*

* *

Il existe de très nombreux ouvrages et revues traitant des bienfaits de la médecine par les plantes. Leurs arguments sont entachés ou de partialité ou d'ignorance. On ne peut admettre aujourd'hui l'imprécision de ce langage qui date de l'Antiquité.

Aujourd'hui, tout le monde s'imagine pouvoir discuter de médecine et en comprendre le langage. Parler des médicaments est une chose. Appliquer ces médicaments à la maladie est tout autre chose et exige la connaissance de celle-ci. Donner des principes théoriques dans un livre est aisé. Prendre la décision d'appliquer ces principes sur des hommes vivants qui saignent, qui étouffent, qui souffrent et qui ont peut-être d'autres maladies associées, c'est une bien plus lourde responsabilité.

La thérapeutique est une matière que l'on n'apprend aux futurs médecins qu'en fin d'études, c'est-à-dire au moment où ils possèdent une connaissance suffisante de l'ensemble des maladies pour faire leur profit de ces notions.

Certains médicaments agissent dans un sens très particulier à un stade précis d'une maladie, alors que d'autres ne peuvent agir qu'à un stade tout à fait différent de cette même maladie. Cela est aussi vrai pour des médications végétales prises sous forme de feuilles ou de fleurs, que sous forme d'extraits concentrés de celles-ci.

Les plantes les plus bénéfiques dans certains cas peuvent être mortelles dans d'autres cas. L'opium, par exemple, extrait du pavot, bien précieux dans certaines douleurs, peut être très dangereux dans certaines circonstances.

Ce serait une naïveté de croire qu'une plante est fatalement anodine. La tisane de queues de cerises et celle de barbes de maïs ont le pouvoir de faire uriner. Mais leur mécanisme d'action est dangereux pour le rein. Elles n'agissent qu'en congestionnant celui-ci. Des blocages de reins en sont souvent la conséquence.

Le tilleul a un petit effet sédatif. Mais le thé ou le café concentré peuvent mettre à mal un nerveux ou un cardiaque.

*

* *

L'expression de « médecine par les plantes » porte en elle une sorte de contradiction. Elle laisse planer l'illusion qu'il peut exister une façon de soigner sans connaître la médecine.

À l'inverse de l'herboriste ou de l'homme de la rue, le médecin ne traite qu'après avoir compris. Son premier travail est d'établir son diagnostic. Comprendre d'abord, agir après seulement. En l'absence de diagnostic, il n'y a pas de pronostic possible et il ne peut y avoir de traitement. Il n'y a pas de médecine les yeux bandés.

*

* *

À cette méthode analytique, à cette recherche des signes révélés par l'interrogatoire et l'examen du malade, aucune science médicale ne peut échapper.

Lassés de la médecine habituelle - ou tout simplement de leur médecin - les gens cherchent refuge dans d'autres médecines qui leur paraissent plus proches du don que de l'analyse. Ils s'imaginent qu'ils vont trouver en elles l'inspiration à l'état pur.

Ils vont à elles comme ils iraient implorer un miracle chez un saint ou chez un guérisseur. Ils ignorent souvent que l'homéopathe ou que l'acupuncteur, auxquels ils vont s'adresser, suit une méthode scientifique d'investigation bien établie, nécessitant de longues études et servie ensuite par une expérience personnelle affinée.

La différence essentielle entre ces deux types de médecine et la médecine traditionnelle réside dans le fait qu'elles ne suivent pas le même cheminement que cette dernière pour parvenir à un résultat.

L'homéopathe pourrait, à la rigueur, négliger le diagnostic de la maladie : c'est d'abord au signe majeur évoqué par le malade qu'il va s'attaquer par le remède correspondant. Mais il doit aussi tendre à personnaliser le traitement en utilisant en plus le médicament d'ensemble défini par le tempérament du malade. Ce choix relève d'une science capitale en homéopathie : la typologie.

La typologie est l'étude des caractères morphologiques et dynamiques - par conséquent moraux - de l'individu. Cette analyse affinée tient aussi bien compte de l'odeur de la peau que de l'amplitude des mouvements de flexion ou d'extension de telle articulation ou de la façon de s'exprimer.

Le médicament déterminé par la typologie passera souvent dans l'ordonnance avant celui du signe à combattre.

Ces produits homéopathiques sont aussi variés que ceux qui sont prescrits par l'allopathe. Ils peuvent être de nature végétale, mais ils

sont aussi bien d'extraction minérale ou d'origine animale.

- Ah oui, je sais, ce sont des petites pilules qu'on pose sur le bout de la langue sans y toucher !

Quels que soient le format et le nombre des « petites pilules » ou des gouttes, le produit actif est infiniment dilué. Et, plus il est dilué, plus il est brutal dans son action. C'est un fait d'expérience.

À l'inverse, en allopathie, les plus fortes concentrations produisent les effets les plus spectaculaires.

En homéopathie, à ces doses infimes, pour lutter contre un signe particulier, le médecin utilise un remède qui déclencherait précisément ce signe, s'il l'employait aux doses de l'allopathie.

Nous sommes donc bien loin de l'empirisme et nous sommes en plein cœur de la médecine expérimentale.

L'acupuncture, la chiropractie honnêtes sont au même titre des sciences expérimentales, que trop de charlatans s'imaginent pouvoir manier impunément: mais les aiguilles ne sont pas piquées dans n'importe quelle région n'importe comment ; les manipulations vertébrales ne sont pas réalisées n'importe comment à n'importe quel niveau.

Là encore, une expérimentation minutieuse, vieille de plusieurs siècles, a défini une relation toujours identique entre une intervention précise et la réaction du malade. L'art et le don peuvent, certes, affiner les qualités de l'opérateur. Mais ils ne remplaceront jamais la méthode, qui, seule, est à la base de tout résultat.

LA MALADIE D'AUTREFOIS

Il n'y avait pas de maladies particulières à ce pays, à l'exception d'une maladie nerveuse, que je n'ai vue que dans les Basses-Pyrénées : l'acrodymie. Cette maladie frappait les enfants jeunes et se manifestait par une irritabilité anormale, accompagnée de troubles trophiques des extrémités des doigts. Ceux-ci étaient froids, violacés, boudinés, très douloureux, et les petits malades demandaient qu'on les leur frotte. Ce mal réagissait en quelques semaines ou en quelques mois au traitement par gardénal, calcium et séances d'ultraviolets.

Le cancer, « min gaïchtoa » (le mal méchant) était ici et à cette époque aussi fréquent qu'ailleurs. On faisait des traitements chirurgicaux comme aujourd'hui, avec moins d'audace cependant, en raison des risques liés au type d'anesthésie générale d'alors.

La plupart des maladies aiguës étaient en relation avec l'inconfort des maisons et la dureté de la vie au-dehors.

Les affections respiratoires étaient les plus fréquentes : angines, phlegmons de l'amygdale, congestion pulmonaire de toutes gravités, étaient monnaie courante.

Les coqueluches qu'on ne pouvait pas guérir rapidement et qu'on ne savait pas encore prévenir par le vaccin, duraient des mois. La toux entraînait de véritables distensions des tubes bronchiques comparables à des hernies sur une chambre à air. Ces dilatations bronchiques ne revenaient jamais sur elles-mêmes et restaient pour la vie le siège de suppurations bronchiques lourdes de conséquences. Les injections intra-trachéales, par sonde nasale, de lipiodal, ce produit opaque aux rayons X, permettaient un diagnostic radiologique précis et diminuaient pour un temps ces suppurations.

Le médecin vivait l'évolution spontanée des maladies, telles qu'elles étaient décrites dans les livres.¹ Il devait lutter pied à pied, à l'arme blanche. Les pneumonies massives duraient neuf jours. Elles étaient marquées par une température en plateau aux environs de 39° ou 40°. L'état général était très touché. Le malade, tout près de la mort, ne pouvait plus boire seul, s'essouffait à la moindre parole, émettait des crachats sanglants dits « jus de pruneau », n'urinait presque plus.

- Docteur, croyez-vous qu'il reste encore un espoir ?

- Il faut encore attendre jusqu'à demain. Je vous l'ai dit ; tout peut

changer au neuvième jour.

Ce jour-là, après une nuit angoissante, le malade, comme par miracle, se mettait à uriner beaucoup. Sa fièvre tombait d'un coup. Il était loin d'être guéri. Mais il était sauvé !

Il recommençait à manger un peu. L'essoufflement avait disparu. Les yeux devenaient plus vifs. Le malade avait perdu son visage de moribond.

Il en avait souvent pour plusieurs semaines avant de se déplacer dans la maison. Des mois passaient avant qu'il ne reprenne son travail.

Il en était autrement des congestions pulmonaires diffuses et étendues : la période angoissante, aiguë, pouvait se prolonger des semaines sans que le médecin puisse se prononcer sur le pronostic.

Je ne peux oublier un de mes malades cardiaques, monsieur Fontaine, plein d'affection à mon égard.

Il était ancien chef d'atelier de l'usine Renault et venait de s'installer à Baïgorry avec sa femme pour y prendre sa retraite.

Il conserva, au cours d'une congestion pulmonaire, des crachats «jus de pruneau » pendant près d'un mois, sans que la fièvre puisse l'abandonner.

Il finit par se rétablir, mais il resta plus handicapé que par le passé. De nouveaux incidents se renouvelèrent pendant des mois.

Quelques jours avant sa mort, haletant, il me dit, en me montrant du regard sa montre en or, qui se trouvait sur la table de nuit :

- Vous voyez, docteur, c'est l'objet le plus beau qui me reste. Je veux que ce soit vous qui l'ayez. Je l'ai dit à ma femme. Elle vous la portera elle-même quand je serai mort.

Elle le fit, scrupuleusement, quelques jours plus tard.

*

* *

Je me souviens aussi de ce jeune plâtrier qui habitait le quartier de Leispars avec sa femme et deux enfants.

Il eut une congestion pulmonaire qui, de rechute en rechute, se prolongea plusieurs mois. Les injections intramusculaires de solucamphre, d'eucalyptine, les abcès de fixation (qu'on provoquait en injectant sous la peau de la cuisse 2 cm³ d'essence de térébenthine et qu'on incisait quelques jours plus tard), les ventouses scarifiées, l'oxygène (qu'on trouvait chez les pharmaciens dans de gros ballons cylindriques entoîlés), le menèrent, après bien des jours et des nuits d'angoisse, jusqu'à la guérison.

Il avait perdu tous ses muscles. Ses jambes ne le soutenaient pas. Il

s'acharna à réapprendre à marcher avec des béquilles. Pendant de longues semaines, je m'arrêtais, en passant, quelques minutes et j'assistais à ses efforts surhumains pour revivre. Mais, définitivement diminué, il dut changer de métier.

*

* *

Beaucoup de ces malades mouraient, même jeunes et vigoureux, au bout de quelques jours.

« Le mal est au poumon, le danger est au cœur. » Cet aphorisme médical était toujours le maître - principe pour les médecins d'alors.

Je pense à un jeune homme d'Ossès, musclé et athlétique, que je trouvai un matin dans son lit, haletant, trempé de sueur, avec une fièvre à 40° et qui mourut le lendemain.

*

* *

Les maladies étaient liées, dans leur grande majorité, à des infections microbiennes. Quelle que soit leur localisation - elle était pulmonaire le plus souvent - la maladie évoluait vers le rejet du pus, phase terminale du combat que menait l'organisme contre le microbe.

C'est de là que provenaient cet essaimage de la maladie et les contaminations familiales. J'eus l'occasion d'en vivre certaines que je ne peux oublier.

*

* *

Je fus appelé en fin d'hiver - des plaques de neige fondaient déjà au soleil - pour un malade du côté de Ferrandogaraya.

Je trouvai un homme jeune, très fébrile, avec de gros signes de congestion pulmonaire. Très oppressé, il expectorait de gros crachats purulents striés de filets de sang. Le malade - comme c'était la coutume autrefois - crachait dans une serviette éponge, qui traînait sur sa couverture de coton blanc tricotée à la main. Celle-ci était maculée par endroits de mucosités épaisses et jaunâtres. Un enfant de deux ans, potelé et délicieux, heureux de l'aubaine qui lui était offerte d'être avec son père, jouait sur le lit.

J'expliquai à sa mère, une grande jeune femme pleine de santé, ainsi qu'à une voisine présente, le danger terrible de contamination pour cet enfant : des microbes très virulents pullulaient dans ces crachats, à ce stade de la maladie. Je conseillai au malade de cracher

dans un récipient contenant une solution d'eau de Javel et de supprimer ces serviettes.

Plusieurs jours passèrent. Je revis le malade en amélioration légère : la fièvre diminuait, il commençait à s'alimenter. Les crachats contenaient moins de pus.

Deux jours plus tard, je fus rappelé d'urgence un matin. Il ne s'agissait pas du père, ni de l'enfant, mais de la jeune femme, en plein coma, raidie en hyperextension de la tête et du dos : elle faisait une méningite d'évolution brutale liée à une infection massive par le pneumocoque virulent que contenaient les crachats de son mari.

Une ponction lombaire ne put ramener aucun liquide. Il y avait en effet une réaction fibrineuse intense due au pneumocoque, qui entraînait le cloisonnement du tube méningé et empêchait l'injection intrarachidienne d'une solution de sulfamide, que l'on pratiquait déjà à cette époque.

Elle mourut le lendemain matin avant le jour.

*

* *

Bien d'autres maladies moins tragiques se répandaient très vite parmi les membres d'une famille, et causaient les mêmes complications chez tous.

Une affection banale, comme l'infection des gencives et de la bouche, était assez gênante. Ces stomatites se développaient en famille ; tous les enfants étaient contaminés par les verres ou la vaisselle insuffisamment désinfectés. Elles prenaient une acuité particulière, car nous étions alors très peu armés contre ce genre d'infection.

Les gencives saignaient, tuméfiées au point que les dents se déchaussaient. Elles devenaient si sensibles que les enfants refusaient toute nourriture et devenaient squelettiques.

On voyait des tuberculoses comme ailleurs. Cambo était tout proche. Des spécialistes compétents étaient habitués à créer et à entretenir des pneumothorax pendant de longs mois, jusqu'au moment où les cavernes se fermaient à force de compression. (La ville et les environs n'étaient qu'immenses sanas, qui regorgeaient de tuberculeux.) On fit des thoracoplasties. On finit par enlever un lobe pulmonaire entier.

Mais ces accidents récidivaient souvent, en dépit de ce microclimat doux, si prôné et si recherché. Le microbe n'était pas détruit et s'attaquait à d'autres organes.

Il existait aussi des cas moins graves tels que la primo-infection. Un amaigrissement, un peu de fièvre constante, des signes radiologiques limités à un gonflement de ganglions au niveau des hiles pulmonaires, sans qu'il soit possible à ce stade d'apprécier l'image pulmonaire qui en était le point de départ, tous ces signes associés à un virage de la cuti-réaction, permettaient de poser ce diagnostic.

Ces malades, en général jeunes, étaient traités en préventorium. Celui de Banca en recevait beaucoup.

Le repos, les promenades quotidiennes, du calcium permettaient à l'organisme de reprendre le dessus. Au bout de plusieurs mois, la fièvre s'estompait et les ganglions diminuaient souvent de volume.

Beaucoup de fillettes ou de jeunes filles revenaient plusieurs années consécutives afin de consolider la stabilisation de la maladie.

Mais rien n'était définitif et ces adolescentes pouvaient très bien faire, quelques années plus tard, une nouvelle localisation d'une tuberculose latente, aussi grave que la première avait été bénigne.

Dans la tuberculose, la mort heureusement venait doucement - comme une lampe qui s'éteint. Il était toujours facile de mentir au malade jusqu'au dernier moment. Une piqûre de morphine ou de sédol permettait un passage très doux de la sérénité à la cessation de la vie.

Je songe à ce jeune homme des Aldudes auprès de qui j'avais été appelé, une nuit, quelques semaines après mon arrivée à Baïgorry. Je fus surpris qu'il me salue en m'appelant « mon lieutenant ». Je reconnus aussitôt un soldat que j'avais vu à plusieurs reprises à la visite du matin à l'infirmerie, pendant mon service militaire, et que j'avais toujours marqué « exempt de service », en dépit des observations de mon médecin-chef. Il était fatigué. Il avait l'air triste et un peu résigné ! Il toussait souvent. Je lui trouvais des signes de bronchite. Un jour, je le fis entrer directement à l'hôpital militaire où tous les examens confirmèrent une tuberculose pulmonaire. Il fut envoyé de là au sana, d'où on le renvoya chez lui pour mourir.

La conversation ne fut pas longue. Je lui laissai entendre que j'allais m'occuper régulièrement de lui « mais pour ce soir, je vais te faire une piqûre, car il faut que tu te reposes ».

Il mourut doucement avant le jour.

*

* *

Je pense aussi à cette jeune femme, coquette, choyée par son mari et par sa famille, venue dans un hôtel confortable de la vallée, « pour se reposer et pour se rétablir ».

Une laryngite tuberculeuse venait conclure une histoire pulmonaire insidieuse. Je fus rappelé dans l'après-midi car son mari la trouvait plus fatiguée que d'habitude.

Dans un état de maigreur terminale, maintenue par des coussins et oppressée, elle consultait avec beaucoup d'attention quelques journaux luxueux de mode féminine et regardait des échantillons de tissus, triant parmi eux ceux qui lui plaisaient le plus.

Après un simulacre d'examen, je lui conseillai de se reposer un peu dans la fin de l'après-midi. Sous le prétexte de la « remonter », je lui fis une piqûre calmante, qui lui ôta un fond d'angoisse et sa gêne pour respirer. Elle s'apaisa doucement dans un sommeil tout calme.

Elle ne passa pas la nuit.

*

* *

Les rhumatismes infectieux, qui comportaient fréquemment des atteintes cardiaques graves, étaient responsables de bien des morts chez des jeunes. Nous n'avions comme arme que le salicylate de soude par injection intraveineuse, alors qu'un traitement par la pénicilline aurait enrayé la maladie définitivement.

Le médecin avait toujours à cette époque dans sa clientèle quelques jeunes malades atteints de cette redoutable maladie.

La maladie s'installait toujours de façon insidieuse. Ces petits malades, au début, étaient un peu essoufflés en courant pour se rendre en classe. Ils devenaient même un peu violacés, s'ils faisaient un effort pour porter un sac au grenier. Les parents venaient me consulter plusieurs mois après, trop tard, alors que le cœur était déjà irrémédiablement dilaté.

Ils ne pouvaient continuer à aller en classe. Leur vie se trouvait dès lors confinée à la maison. Ils ne savaient même pas lire.

Leur manque de culture les privait de toute diversion morale de qualité et les isolait définitivement.

Les incidents dramatiques, qui marquaient la fin de leur vie, commençaient toujours par un blocage des reins, accompagné d'œdèmes généralisés.

Je me souviens avec précision de la mort d'un jeune garçon de onze ans, dans des convulsions urémiques, complication d'une néphrite survenue à la suite d'une angine à streptocoque.

*

* *

Les familles nombreuses étaient très fréquentes dans la vallée. J'ai soigné une femme de Guermiette ayant eu dix-neuf enfants. J'ai accouché deux fois à Urepel, une femme pour ses quinzième et seizième enfants.

Il est certain que ces nombreuses grossesses produisaient peu à peu une perte des qualités essentielles de l'utérus, l'élasticité et la contractilité. Dans cet utérus distendu, définitivement, l'enfant pouvait prendre n'importe quelle position. Au moment de l'accouchement, le muscle utérin n'avait plus de possibilité de se contracter. Le travail ne se faisait pas naturellement. L'expulsion spontanée était impossible.

Il fallait terminer souvent la dilatation sous anesthésie générale et extraire l'enfant. Le forceps était souvent irréalisable, car la tête n'était pas assez descendue. Une version de l'enfant était alors indispensable.

Les dystocies liées aux bassins un peu justes, rachitiques, se voyaient aussi. La grande multiparité expliquait le grand nombre d'accouchements difficiles que j'eus à pratiquer, comme tous mes confrères de cette région.

*

* *

Comment l'épidémie de diphtérie avait-elle débuté pendant cette période de guerre ? Venait-elle d'Espagne ? Les cas devinrent de plus en plus fréquents. Certains prirent un caractère de malignité. Heureusement le sérum antidiphtérique ne fit pas défaut en France. Beaucoup d'ampoules traversèrent clandestinement la frontière et sauvèrent bien des vies.

Les premiers malades surprisent. Mais le laboratoire vint vite confirmer l'opportunité d'injecter du sérum. Rapidement les signes prirent une allure de déjà vu.

Je remarquais toujours la discordance entre la température, relativement faible, et l'importance des fausses membranes. Celles-ci dépassaient largement les amygdales. Elles recouvraient souvent la luette et le fond du pharynx. Elles remontaient derrière le nez. L'haleine du malade avait une odeur particulière, un peu fétide, qui ne pouvait tromper. Avec une pince de Kocher on pouvait essayer de les arracher, mais rien ne venait. On faisait un peu saigner la muqueuse et c'était tout. Ce n'est qu'après plusieurs jours que l'action du sérum permettait le décollement presque spontané de ces membranes qui faisaient corps avec le tissu vivant. L'action mécanique des badigeonnages de la gorge avec un tampon de coton bien fixé par du fil à l'extrémité d'une petite baguette favorisait à ce stade le

décollement. Les collutoires étaient simples, formulés par le médecin et préparés par le pharmacien. Aujourd'hui, aucun malade ne voudrait entendre parler de badigeonnages. Le système de vaporisation sous pression a remplacé ce procédé considéré comme barbare.

Il y avait toujours de gros ganglions dans le cou, vers l'angle de la mâchoire. Ils étaient beaucoup plus développés que dans d'autres angines. Mais je n'ai jamais vu suppurer ces ganglions comme cela se produisait souvent dans des angines liées à d'autres germes. On était dans ces cas-là conduit fréquemment à inciser.

Grâce aux injections de sérum, tout était en règle générale résorbé en quelques jours. Mais le malade restait très fatigué et souvent diminué pour des mois.

Il arrivait aussi parfois, quelques jours plus tard, alors que la partie semblait gagnée, que le malade parle d'une certaine façon, la voix nasonnée. Il s'engouait en avalant un liquide : il y avait une paralysie du voile du palais et de la luette en raison de l'atteinte des filets nerveux par la toxine diphtérique.

On utilisait alors en piqûre de la strychnine. Celle-ci était un bon tonique, qui redonnait de la vitalité aux cellules du système nerveux. Nous connaissions déjà à cette époque les extraits de corticale surrénale, qui aidaient à lutter contre cette grande fatigue nerveuse et musculaire et nous en donnions au malade.

J'eus l'occasion de connaître des cas plus redoutables.

Je reçois un matin un appel de chez Aïtatto. Aïtatto, diminutif basque de Aïta (père), de son vrai nom Iriart, était un homme grand, énergique, plein d'autorité et de bon sens, qui avait une grande famille composée de sa femme, de sa belle-mère, d'un fils et de plusieurs filles et gendres. C'était la figure la plus marquante du quartier d'Eyhéralde. Il avait parcouru toute sa vie, à cheval, les marchés de la région, achetant et revendant du bétail, qu'il transportait dans un grand véhicule hybride qui pouvait se transformer en petit autocar pour les jours de marché aux environs. Il lui suffisait d'ajouter des banquettes en gradins comme dans un petit théâtre rustique. Il partait toujours à plein pendant la guerre. Les hommes et les femmes étaient entassés avec leurs paniers pleins de victuailles à vendre.

Au cours de sa longue carrière, son surmenage avait eu raison des cartilages de ses hanches. Il était presque ankylosé et il marchait en se déhanchant péniblement. Sa canne le suivait partout. Souvent suspendue à son bras, elle amplifiait l'importance des gestes qu'il faisait en parlant.

Aïtatto m'appelle pour aller voir dans la montagne une fillette très malade, qui souffre beaucoup de la gorge et qui a du mal à avaler.

Quand j'arrive chez lui, il m'explique lui-même où se trouve la maison, là-haut, de l'autre côté de la Nive. Son cheval est tout prêt, tout sellé et m'attend. C'est un cheval bai brun, puissant, très membré, la poitrine largement élatée.

Avec son énergie et sa puissance, il monte sans peine le chemin abrupt sans ralentir pour reprendre son souffle.

Arrivé là-haut, je trouve dans son lit une fillette d'une dizaine d'années. Sa mère m'explique qu'elle n'est malade que depuis la veille. Or, elle présente déjà un signe que je n'avais jamais vu, un cou énorme, qui bombe en avant et un peu sur les côtés, au point que la mâchoire disparaît presque dans la masse des ganglions, le cou « proconsulaire ». Je n'en ai jamais revu...

En inspectant la gorge, je trouve des fausses membranes qui encombrant déjà tout le pharynx. L'enfant a une grosse fièvre.

Elle paraît très choquée. Elle est très pâle, les yeux cernés. Elle a beaucoup de mal à avaler sa salive et elle bave dans une serviette.

Dès que nous sortons de la chambre, j'explique à sa mère l'extrême gravité de ce type de diphtérie maligne avec ses complications terribles.

Je la décide, non sans mal, à descendre l'enfant dès que possible chez des parents qui habitent tout près de chez moi. Je pourrai la suivre ainsi très sérieusement. Je vais demander à Aïtatto de les aider à descendre, puis de les porter à Baïgorry en voiture.

Je remonte à cheval et je m'éloigne.

Je n'ai pas fait cent mètres que la femme crie et me fait signe de revenir.

- J'ai réfléchi, Docteur. Il vaudrait peut-être mieux que je vous montre sa petite sœur qui n'est pas très bien non plus depuis ce matin. Puisque vous êtes là...

J'attache de nouveau mon cheval à l'anneau du mur et nous montons voir l'enfant qui a deux ans de moins que sa sœur.

Je trouve déjà, ayant évolué en quelques heures seulement, les mêmes signes que ceux que présente l'aînée.

Une heure et demie plus tard, les deux sœurs sont installées chacune dans un bon lit, dans une vieille petite maison à colombage, tout près de chez moi et elles reçoivent leurs premières injections de sérum.

Les énormes masses de ganglions du cou disparaissent avec la fièvre en quelques jours, ainsi que les fausses membranes.

Mais c'est à partir de ce moment que s'installe, en dépit de tous les traitements, une longue déchéance de ces deux enfants, liée à une

atteinte des reins et des capsules surrénales par les toxines sécrétées par le bacille diphtérique.

Ce poison, véhiculé par le sang, détruit à distance le tissu noble rénal, dont le rôle est d'assurer l'épuration du sang. Il s'agit d'une filtration élective, qui permet l'élimination par l'urine des déchets toxiques tels que l'urée et d'autres corps dont la concentration excessive déclenche la mort. Elle empêche au contraire la fuite des produits indispensables à la nourriture de l'ensemble du corps, comme l'albumine.

On ne faisait pas de dialyse rénale à cette époque. La greffe du rein paraissait utopique.

La première enfant mourra au bout de deux mois d'efforts et d'acharnement.

La deuxième survivra un mois de plus à l'urémie.

D'autres cas furent aussi inquiétants. Je me souviens de ce soir...

Un homme, tout essoufflé d'avoir couru, vient m'alerter chez un malade d'Ossès où l'on m'a vu entrer.

- Gaïxoá médikia, fite, otoy ! Le petit, il est en train d'étouffer ! Venez tout de suite.

La nuit va tomber et je lui demande de m'accompagner. Je ne trouverai jamais tout seul cette maison dans un creux de terrain où je ne suis jamais allé.

Nous arrivons devant une maison d'aspect pauvre, dont les détails ont disparu de ma mémoire. Mais je garde encore en moi la vision précise, dans ce coin de pièce et malgré la faible lumière, du visage allongé et violacé d'un enfant assis dans son petit lit de fer. Ses yeux sont gonflés par l'effort qu'il fait pour respirer. Ils semblent mendier de l'aide. L'enfant est obligé de forcer pour aspirer l'air et de forcer autant pour le chasser. Ce détail est frappant : il signe la présence d'un obstacle au niveau du larynx. De gros ganglions font saillie dans le cou.

Malgré sa frayeur quand je m'approche de lui avec mon miroir frontal, il ne peut pas pleurer. L'amorce d'un sanglot exige de lui trop de souffle. Il comprend très vite que chaque effort qu'il tente pour émettre un son ne produit rien d'autre que ce bruit rauque qui ne ressemble plus à sa voix. Il essaye encore de se dresser. Chaque fois, il augmente affreusement son étouffement. Il est comme un animal sauvage pris au piège. Il comprend que s'il bouge, il a encore plus de mal à respirer. Il se lasse de lutter.

- Tu vas voir, mon petit, je vais te guérir. Ne bouge pas.

Il se laisse prendre. Sensible à ma caresse, il se laisse examiner avec la lumière de mon miroir frontal. Il accepte la cuillère dans la bouche.

Des fausses membranes blanchâtres encombrant tout le bas du pharynx et recouvrent la base de la langue jusqu'à la glotte.

L'air a de la peine à s'insinuer au travers du mince pertuis encore libre.

Il faut faire très vite, car il s'agit d'un « croup » - ou laryngite diphtérique - qui va l'étouffer. Une trachéotomie d'urgence s'impose.

L'hôpital de Bayonne est trop loin. Avertir le chirurgien de Saint-Palais, pour qu'il se rende à Ispoure, il n'y faut pas songer.

Je n'ai pas emporté de tube de trachéotomie. J'explique aux parents qu'ils doivent prendre immédiatement une voiture pour conduire l'enfant chez moi. Ces quinze kilomètres seront vite franchis.

Je les fais moi-même rapidement et j'alerte l'infirmière mademoiselle Etcheverry-Ainchart, qui prépare aussitôt une chambre pour recevoir l'enfant dans notre infirmerie.

Dès que l'enfant arrive, j'injecte quelques gouttes d'anesthésique local sous la peau, et je suis encore surpris de la résistance de la trachée sous mon bistouri.

En quelques minutes, la canule est en place et bien fixée derrière le cou. Le visage se transforme. La couleur violette disparaît de la peau et des ongles. Un petit bruit de clapet rompt par instant ce calme retrouvé. Les fausses membranes flottent un peu vers la glotte. L'enfant tente de tousser, mais il ne peut plus faire de compression sous sa glotte, puisque la canule a ouvert une soupape en amont de celle-ci. Ces efforts ne peuvent rien ramener. Il finit par se résigner à cette situation.

Un petit ronronnement s'installe, rassurant, seulement entrecoupé de petites phases de gargouillement : le mandrin de la canule est encombré de mucosités. Il suffit de l'enlever un instant et de le nettoyer pour que le calme revienne.

Les parents ont retrouvé leur espoir devant le sourire de l'enfant.

Afin d'éviter une infection pulmonaire toujours possible dans ces cas, nous avons installé une lampe à alcool qui réchauffait en permanence une décoction de feuilles d'eucalyptus. La vapeur débouchait au-dessus de l'orifice de la canule par un système de tuyaux de poêle coudés, hâtivement placés.

Pendant des jours, et des nuits, l'enfant sera surveillé, caressé. Le sérum le libère très vite des phénomènes toxiques que nous pouvions craindre.

L'appétit revient très vite chez ce petit enfant, apprivoisé et gâté avec amour par son infirmière.

En une dizaine de jours, j'ai la chance de pouvoir ôter la canule de

trachéotomie sans que se reproduise l'oppression, comme cela s'est vu parfois, ce qui obligeait à la remettre en place pendant longtemps.

Une dizaine de jours de plus et l'enfant peut sortir avec une plaie opératoire fermée.

Cette cicatrice, j'aurai la grande joie de la revoir, une trentaine d'années plus tard, un premier de l'an. Un homme de trente-cinq ans sonne, accompagné de sa femme. Il me montre son cou, me regarde et sourit. Je reconnais en un éclair le visage mûri de ce petit garçon qui me souriait de nouveau.

LES MIRACLES DE LA LIBÉRATION

Le bruit scandé des bottes et les chants heurtés des occupants disparurent un matin. Ils furent remplacés, comme par enchantement, par les pétarades de moteurs des vieilles Ford ou des « tractions » camouflées, qui portaient sur le capot une grande étoile peinte en blanc. Subitement, c'était la fin d'un cauchemar affreux.

Les premiers FFI vinrent prendre sous leur contrôle la vallée et occupèrent d'autres maisons que celles qu'avaient habitées les Allemands. Elles en conservèrent parfois les traces.

Un ordre nouveau s'établissait enfin. La longue attente était récompensée.

Peu à peu, les Français, toujours débrouillards, s'adaptaient aux conditions nouvelles créées par le débarquement et par l'avance des libérateurs sur notre sol.

Autour des troupes victorieuses, comme autour d'une tache sur un buvard, les produits rares arrivent à diffuser : le tabac, l'essence, le chewing-gum, le sucre, le savon. Dans tous les pays occupés par une armée moderne, les « surplus » s'échappent en cachette pour le plus grand bénéfice des militaires et des civils.

De la même manière, les premières ampoules de pénicilline firent leur apparition « au marché noir » auprès de certains malades. Ce fut par ceux-ci que j'eus la connaissance des résultats miraculeux de ce produit.

En quelques mois, les pharmacies de France en furent pourvues et ce fut la traînée de poudre.

En quelques jours, une congestion pulmonaire était stoppée. Toute une catégorie de maladies allait être supprimée de la terre. Ce fut un espoir fou.

Mais, certains groupes de microbes étaient indifférents à ces traitements, tout particulièrement le bacille tuberculeux : il fallut attendre 1953 pour que la streptomycine, puis d'autres produits chimiques arrivent à vaincre ce microbe.

La vie des malades se transforma. Celle des médecins aussi : les visites des médecins se firent plus rares. Les dépenses des malades diminuèrent de ce côté. Mais ce furent les médicaments qui prirent une importance plus grande dans leur budget.

Certaines maladies, comme les urétrites à gonocoques, furent jugulées en quelques jours, sans les intolérances que déclenchaient certains sulfamides qu'il fallait utiliser à très fortes doses.

*

* *

Appelé de bon matin à Eyherasaïnaenia, à Banca pour un accouchement que je prévois difficile, je monte au village et je prends le mulet déjà sellé au Restaurant Arambel, dans un angle de la place, près des platanes.

Un temps doux, un soleil de printemps.

Gravir la première crête jusqu'à Chuhienia - cette maison où je suis monté tant de fois -, descendre vers la gauche jusqu'au fond du ravin, franchir une autre crête parallèle et je redescends sur la maison en trois quarts d'heure. Le mulet monte lentement pour économiser sa peine, mais il descend péniblement en se déhanchant et il ralentit alors beaucoup.

Je trouve une dilatation complète, mais l'enfant est placé en position transverse. Chez une femme énergique et prévoyante comme elle, tous les détails sont prévus et deux voisines, ainsi que le mari, sont là pour aider.

Je dois tourner l'enfant, sous anesthésie générale bien complète, afin d'avoir un relâchement total de l'utérus. Dans ces minutes intenses, toute mon attention se concentre dans mes doigts, baignés dans la chaleur de deux êtres encore liés.

L'enfant, au bout d'un moment, est dans son bain, et tout se termine dans de très bonnes conditions.

Je remonte le lendemain matin. Tout va bien. Au cours de la nuit suivante, je suis rappelé d'urgence vers minuit, car l'accouchée a eu des frissons de fièvre avec une vive douleur au niveau de la région du cœur. Elle est, de plus, gênée pour respirer.

Le mulet m'attend toujours sous le grand porche couvert de l'auberge Arambel. La lampe grandit son ombre au sol et transforme celle-ci de façon étrange quand il se déplace un peu. Dans la nuit, ce trajet me semble encore plus long. Que vais-je trouver là-haut ? Que se passe-t-il exactement ? Quelle difficulté nouvelle vais-je avoir à affronter ? Ce mulet n'avance pas.

J'arrive enfin.

J'examine la malade. À l'auscultation, le premier bruit du cœur est remplacé par un gros souffle, qui signe un reflux important de sang au travers de la valvule mitrale. Le rôle de celle-ci est de s'opposer, au

moment de la contraction du ventricule, au reflux du sang dans l'oreillette, et en amont, d'éviter la gêne à la vidange du sang des poumons au travers des veines pulmonaires.

Pourquoi ce reflux subit ? Parce que l'infection puerpérale, vraisemblablement liée à un microbe particulièrement attiré vers la muqueuse qui tapisse le cœur, le streptocoque, s'est logée sur cette valvule, dont le rebord libre se trouve tuméfié et bosselé, créant ainsi des fuites au temps de fermeture. Cette fuite, que l'oreille perçoit, s'appelle un « souffle ». Le souffle, en lui-même, n'est pas une maladie, mais un signe. Il faut surveiller étroitement cette malade et la porter à Baïgorry, à l'infirmerie, pendant quelques jours.

Malgré la difficulté du transport au travers de ces ravins, de ces montées et de ces descentes, les parents installent la malade sur un brancard improvisé pour rejoindre la route : deux heures de marche. Et elle arrive enfin en voiture à l'infirmerie.

Nous commençons aussitôt un traitement de pénicilline toutes les trois heures. En trente-six heures la température est tombée et le souffle a disparu. Après un ralentissement trop précoce des doses, se reproduit subitement la même angoisse. Le souffle reparaît à l'auscultation. La température remonte.

Nous forçons les doses et la malade guérit sans la moindre séquelle, reprenant sa vie de ménagère le jour, de contrebandière la nuit, animée d'une énergie toujours égale.

À cette époque, les microbes n'étaient pas résistants à la pénicilline et de petites doses répétées de cent mille unités faisaient des miracles.

Depuis, les souches microbiennes ont appris à se défendre contre les attaques des antibiotiques, en se constituant une immunisation contre ceux-ci, comparable à celle que confère la vaccination chez un individu contre un assaillant microbien déterminé. Cette résistance du microbe, à laquelle nous assistons aujourd'hui, est liée à la multiplication des traitements trop courts, avec de trop petites doses, chez un même malade.

Ce n'est pas le malade qui a perdu sa sensibilité aux antibiotiques, mais bien le microbe.

*

* *

Un mardi soir, veille d'un premier jour de l'an. Une jeune femme m'attend, après les consultations aux Aldudes, chez Arambel « Cincoenia », le café-restaurant d'Urepel qui se trouve devant le fronton. Elle tient dans ses bras une petite fille de cinq mois qui a

beaucoup de fièvre. L'enfant tête sa mère. Ce qui me frappe aussitôt, ce sont ses yeux cernés de grande malade, avec une raideur de la nuque et de l'ensemble de la colonne vertébrale que je ne peux réduire en essayant de courber l'enfant. C'est une méningite, qu'il faut traiter tout de suite avec énergie.

Je téléphone aussitôt à mademoiselle Etcheverry-Ainchart et je lui demande de tout préparer pour recevoir cette jeune femme et ce bébé. Cette jeune femme est du Pays Quint. Elle connaît bien l'infirmerie : un an auparavant elle y était descendue pour une petite intervention.

Je les installe dans ma petite Simca 5 et je mets le contact. Par un hasard malheureux un court-circuit se produit juste à ce moment sur le tableau de bord et des fils commencent à flamber dangereusement au-dessus du réservoir d'essence en dégageant une odeur de caoutchouc brûlé. Je les fais descendre en les bousculant et je réussis à couper le courant. M'aidant d'un éclairage du café, j'arrive à isoler de nouveau les deux fils et nous arrivons sans encombre à l'infirmerie de Baïgorry. Je fais immédiatement une ponction lombaire qui montre un liquide louche et hypertendu que je recueille.

Nous faisons d'emblée une dose de pénicilline que nous renouvelons toutes les trois heures. Le lendemain matin je montre au préventorium de Banca pour examiner au microscope le liquide céphalo-rachidien, après une coloration sur lame. J'avais pris pendant toute ma jeunesse l'habitude de travailler au laboratoire d'analyses de mon père et cela me servait.

L'examen montre un grand nombre de méningocoques extra- et intra-cellulaires ainsi que beaucoup de cellules altérées.

En cinq jours de traitement, pendant lesquels l'enfant a continué de têter, la situation est transformée. Il n'y avait eu ni vomissement ni convulsions. Deux jours plus tard, la mère et son bébé repartent à Quintoy.

Partout où les hommes vivent en collectivité, il y a des rivalités, des concurrences et, pour certains, tous les moyens sont bons pour saper les avantages de l'autre. Cette guérison pouvait à cette époque, où les effets presque miraculeux de la pénicilline surprenaient encore, faire douter de la certitude du diagnostic.

- Pensez-vous ! Une méningite ne guérit pas comme ça !

Elle fut l'occasion pour certain confrère de contredire mon diagnostic et cela me revint aux oreilles. Je revis, heureusement, cette jeune femme et je pus lui expliquer le bien-fondé de mon attitude. Mes arguments durent lui paraître honnêtes, car elle fondit en larmes, en me remerciant encore et me demandant de pardonner ce manque de confiance qui ne venait certes pas d'elle.

Autrefois, dans les services de chirurgie quels qu'ils fussent, c'était l'un des externes ou une infirmière entraînée qui donnait l'anesthésie. L'appareil le plus sérieux était le masque d'Ombredane. Il permettait de régler de façon assez précise le débit d'arrivée de gaz d'éther dans le masque, qui était appliqué sur le visage du malade. Je l'ai utilisé en clinique jusqu'en 1956.

J'avais perfectionné mon appareil d'Ombredane, comme je l'avais vu faire dans certaines cliniques, en ajoutant sur la partie métallique du masque un robinet avec un embout spécial, sur lequel se branchait une tubulure de caoutchouc sortant du détendeur de ma bouteille à oxygène. Ce perfectionnement accroissait la sécurité et permettait de hâter le réveil. Le seul inconvénient était l'encombrement de l'appareil pour le transport à cheval.

Une technique très à l'honneur était aussi l'inhalation de « chloro-éther » sur un petit masque schématique composé essentiellement d'un petit support métallique bombé, sur lequel on fixait deux ou trois épaisseurs de gaze hydrophile, ou, à défaut, un mouchoir. On commençait à verser avec un flacon compte-gouttes un peu de chloroforme jusqu'à l'obtention du sommeil. On prenait alors le relais avec des gouttes d'éther, versées de façon régulière sur le masque.

Le chloroforme seul était même utilisé en anesthésie pour des opérations de chirurgie infantile chez des bébés. Dans le service du professeur Rocher, à l'Hôpital des Enfants de Bordeaux, il m'est arrivé bien des fois de donner ce genre d'anesthésie générale pour des opérations longues et délicates telles que le bec-de-lièvre avec fissure palatine, par l'intermédiaire d'une sonde nasale. Celle-ci faisait suite à la tubulure en caoutchouc qui sortait d'un flacon au travers d'un bouchon muni de deux orifices. Une autre tubulure, qui entrait par le deuxième orifice, correspondait à une poire en caoutchouc, que l'on comprimait doucement en surveillant le rythme de la respiration de l'opéré, le relâchement musculaire général et l'aspect de la pupille.

Nous n'avons jamais eu le moindre incident.

Le chlorure d'éthyle ou « kélène », ou le bromure d'éthyle, ou « bréthyl », ou le « vinéther », étaient très utilisés aussi pour des anesthésies générales de faible durée, telles qu'une réduction de fracture par exemple.

Ces produits sont encore utilisés par les oto-rhino-laryngologistes pour l'ablation des amygdales et des végétations chez les enfants.

Ces liquides sont très volatils. On les projette sur une compresse ou

sur un masque léger, ou dans un masque plus perfectionné, tel que le masque de Haran, que j'utilisais déjà pour opérer les amygdales et les végétations.

*

* *

Dans ma pratique quotidienne caractérisée par l'éloignement, je devais me tirer tout seul de situations difficiles. J'avais mûri tous ces détails pratiques et tous mes gestes étaient devenus des réflexes. La question délicate était toujours d'ordre humain. Je devais, dans ces moments, savoir choisir rapidement, parmi les quelques personnes présentes, celle qui me semblait avoir le plus de sang-froid pour répéter les gestes que je lui expliquais d'abord, que je lui montrais ensuite.

Dans ce pays, je n'eus aucune déception à cet égard.

Malgré l'expérience que j'avais de ces procédés, j'avais été conquis, dès son apparition, par un produit anesthésique, révolutionnaire à cette époque, le privénal, qui se présentait en ampoules. Celles-ci s'injectaient très lentement dans une veine. Ce fut pour moi une révélation. J'en commandais un carton de deux cents ampoules. Mais je m'aperçus, au bout de quelque temps, des inconvénients fréquents de ce produit. Les malades, au réveil, étaient anormalement excités, un peu délirants ou choqués parfois. Je l'abandonnai avec regret.

Depuis, ces produits se sont perfectionnés et modifiés. Ils sont devenus le produit « stater » de l'anesthésie générale. Ils sont utilisés tous les jours dans toutes les cliniques du monde. Mais ils exigent un savoir, une expérience affinée de la part du médecin anesthésiste-réanimateur. Ils ne sont plus à la portée du généraliste.

En quelques années, l'anesthésie générale s'est transformée. Elle est devenue peu à peu une spécialité, justifiée par la multiplicité des drogues nouvelles, sans cesse en remaniement, dont l'usage, bien défini, nécessite une connaissance approfondie de chacune de leurs actions sur l'organisme. Comme tous les spécialistes aujourd'hui, le médecin anesthésiste-réanimateur - c'est sa double fonction - a fait, après avoir obtenu son diplôme de docteur en médecine, trois années d'études spéciales, sanctionnées chacune par un examen très sérieux.

Aucun chirurgien ne se passerait aujourd'hui de ce spécialiste dans son équipe. Il n'en aurait d'ailleurs pas le droit.

« La chirurgie a fait d'énormes progrès », entend-on dire souvent. En fait, c'est l'anesthésie physiologique et rationnelle, qui a fait des pas de géant. Des techniques de réanimation bien établies permettent

d'opérer un malade très choqué pendant de longues heures, dans des conditions très douces pour l'organisme. Combien de fois revient-il dans son lit déchoqué et détendu !

La durée de l'intervention n'est plus l'élément majeur pour évaluer la gravité ou le risque d'une opération. Les progrès de l'anesthésie-réanimation permettent à tout chirurgien d'entreprendre, sans talent de prestidigitateur, une intervention, calmement, en toute sécurité.

Autrefois, dans une salle d'opération, le chirurgien était le chef d'orchestre incontesté. L'anesthésiste n'était qu'un modeste instrumentiste.

Il existe aujourd'hui un duo nécessaire, que les tribunaux, dans des cas litigieux de contestation bien malheureux, dissocient difficilement.

*

* *

Avant que la guerre de 39 ne survînt, tout en gravissant à pied des pentes abruptes, ma sacoche chargée à la main, sur de mauvais chemins inaccessibles à une voiture de série, même puissante, je combinais dans mon esprit des transformations sur un châssis de 19 CV Ford.

Il faudrait d'abord le raccourcir, pour qu'il pût prendre des virages très serrés.

Il faudrait ensuite installer une boîte de vitesses intermédiaire entre la boîte d'origine et la transmission au pont arrière, de façon à réduire la vitesse à celle du pas de l'homme et augmenter considérablement la puissance.

Une simple caisse très légère munie d'une capote protectrice entoillée aurait créé un habitacle suffisant.

J'en rêvais. J'aurais ainsi changé ma vie. Je ne serais certes pas passé partout, mais dans bien des endroits.

Je n'imaginai pas que déjà peut-être, dans le secret des deuxièmes bureaux, sur un autre continent, une voiture semblable se préparait, prenait forme et allait être construite en grande série, au point de se répandre sur la terre entière. J'étais très loin de penser qu'elle serait pourvue de quatre roues motrices, qui lui donneraient presque l'adhérence des chenilles.

*

* *

Quelques mois plus tard, le 17 juin 1940, fait prisonnier à Saint-Mihiel avec une partie de mon bataillon, j'eus la vision de l'envers du

décor : des troupes disciplinées faisaient sérieusement la guerre, servies par un équipement automobile tout-terrain. Et ce fut-là, déjà, que je vis pour la première fois les petites voitures de reconnaissance de l'armée allemande, ces Volkswagen ultra- plates, sur quatre roues motrices, qui firent leurs preuves avec Rommel dans le désert d'Afrique.

*

* *

Après la Libération, l'essence fut longue à revenir. La construction des voitures neuves en série demanda encore plus de temps. Très vite, l'ordre des médecins, conscient de leurs difficultés, proposa à certains médecins isolés les jeeps de réforme de l'armée américaine, par l'intermédiaire des Domaines, à un prix ridiculement bas.

Mais il n'y avait pas encore d'essence et on n'en entrevoyait même pas le retour. Or ces moteurs consommaient beaucoup de carburant.

Je dus attendre plusieurs années, jusqu'en 1949, pour songer à en acheter une. Les prix, hélas ! avaient beaucoup monté entre-temps du fait de la loi de l'offre et de la demande.

*

* *

La jeep comblait enfin tous mes désirs mécaniques. Sa puissance, son format relativement restreint avec un châssis court, ses quatre roues motrices avec deux boîtes de vitesses dont l'une était démultipliée, correspondaient à l'engin idéal dont j'avais rêvé déjà avant la guerre.

Sa coque d'acier était schématique et robuste. Elle s'accommodait sans souffrir des contacts les plus agressifs des branches ou des rochers, sur les chemins les plus tortueux ou les pistes les moins accueillantes.

Aucun obstacle ne la rebutait.

Je ne pouvais avoir aucune crainte au sujet de sa coque, qui en avait vu bien d'autres ! Elle avait déjà fait le débarquement ou la campagne d'Alsace. Sa caisse était perforée en plusieurs endroits de trous faits par des balles et qu'on avait obturés grossièrement avec des points de soudure.

Elle marqua un gros changement dans ma vie. Mais j'étais encore très loin de pouvoir accéder partout : beaucoup de maisons n'étaient reliées au reste du monde que par des sentiers muletiers au tracé impraticable, même pour un traîneau tiré par des vaches. Elle me

permettait cependant d'approcher de très près ces maisons inaccessibles et je terminais ma route à cheval ou à pied. Je gagnais ainsi beaucoup de temps dans mes journées.

Je parvenais, avec cet engin surprenant, à jongler avec les difficultés. Il m'arrivait souvent, pour prendre un lacet très serré de faire vingt ou trente manœuvres en marche avant, en marche arrière, n'ayant que trente à quarante centimètres de marge de manœuvre, la voiture complètement cabrée. Il n'y avait souvent pas le moindre rebord du sol susceptible de retenir les roues arrière ou, du moins, de me donner l'indication d'une limite à ne pas dépasser.

Un soir, alors que la neige était tombée sur un sol verglacé, je me suis trouvé, par bonheur, tout près de la maison où je devais aller, les roues avant dans le vide, en équilibre instable, bloquées, par miracle, par le châssis accroché à la terre. Avec des précautions de serpent, je me suis glissé vers l'arrière entre les tringles de la capote, pour m'extraire de l'auto sans risque de la faire basculer dans le ravin. Je me suis précipité pour quérir de l'aide auprès de l'homme de la maison, en lui demandant de venir avec une paire de vaches et des chaînes. Je le vois encore en train de fixer le joug à la lumière de l'étable en se hâtant. Les vaches me tirèrent de là, sans la moindre difficulté, aidées par le moteur.

*

* *

Un autre soir, à la tombée de la nuit, à Urepel, dans la neige verglacée, je voulus, pour gagner du temps et de la peine, me rendre en jeep sur la route du Pays Quint. Dans une montée un peu rapide, les quatre roues se mirent à patiner et chaque nouvel essai faisait glisser la jeep latéralement dans le sens de la pente, jusqu'au moment où elle se trouva plaquée contre le rocher à sa droite. Que faire à cette heure, alors que j'étais déjà très en retard, pour terminer mon programme de visites ? Revenir à Urepel à pied ? Mais où demander assistance ? Où trouver une paire de vaches ? J'en aurais au moins pour deux heures !

J'en étais là de mes débats intérieurs. Il allait faire complètement nuit, quand j'entends tout à coup quelques grelots dans le grand silence. Je vois déboucher subitement un train de quatre mulets avec leur conducteur, qui revenaient de la montagne sans leur charge habituelle de sacs de charbon.

Deux des mulets sont alors attachés par une chaîne au pare-chocs avant et me tirent de ma position comme un fétu de paille, avec l'aide

du moteur. Après avoir descendu cette pente en marche arrière et tourné ma jeep devant la maison Chanfermine, je partis à pied pour aller voir mon malade, trop heureux de ma chance.

*

* *

Plusieurs fois ainsi, voulant gagner des heures, par temps de neige, je me suis placé dans des situations difficiles, plaqué latéralement sur un obstacle d'où je dus me tirer souvent seul à la pelle. Il m'est arrivé aussi, même à vitesse très réduite, de faire des tête-à-queue impressionnants dans la neige, sans le moindre coup de frein, uniquement en relevant un peu brusquement mon pied de l'accélérateur.

*

* *

Une fin d'après-midi, j'avais été appelé dans une maison où je n'étais jamais allé encore, qui se trouvait sur le flanc nord-est du massif de Yara, pour un accouchement.

On m'avait expliqué par téléphone que le chemin était carrossable pour une jeep et qu'il fallait le prendre par la route de Saint-Martin-d'Arrossa à Saint-Jean-Pied-de-Port, près d'un grand chantier de bois. Ce devait être l'automne ou le printemps, car le sol était très humide et les branches des arbres peu feuillues. La plus grande partie du trajet fut banale ; le sol était un peu mou, mais le chemin suffisamment large pour ma jeep. Ce chemin longeait toujours sur sa droite un ravin très boisé dont la pente était impressionnante.

Peu à peu, comme dans un de ces cauchemars qu'il m'arrive encore de faire, le chemin se rétrécit de façon inquiétante, avec une inclinaison générale vers le ravin, sans le moindre rebord susceptible de retenir le mouvement de « crabe » qu'avait pris ma jeep, provoqué par un glissement insidieux des roues arrière que je ne pouvais compenser par aucune manœuvre du volant. Freiner alors m'aurait inmanquablement fait glisser et je ne pouvais continuer à avancer sans courir le même risque. Avec une progression calculée- j'étais alors sur mes quatre roues motrices, très démultipliées - sur une vingtaine de mètres qui me parurent interminables, la portière ouverte à ma gauche, prêt à sauter, en cas de glissade à droite, je réussis à arrêter ma voiture sans à-coup, en relevant doucement l'accélérateur.

Avec d'innombrables précautions, une fois de plus, j'abandonnai ma voiture et je partis à pied.

Après un quart d'heure de marche, à la nuit complète, j'arrivai à la maison.

Après avoir examiné la jeune femme dont la dilatation commençait juste, nous repartîmes, le mari et moi, vers ma voiture, une lanterne tempête à la main, armés tous les deux d'une pelle et d'un pic. Pendant plus de deux heures nous travaillâmes à creuser une sorte de large et profonde gouttière dans la glaise du chemin, du côté de la paroi, sur près de cent mètres jusqu'à un endroit élargi où je pouvais tourner la jeep. En marche arrière très prudente, mal éclairé par mon phare de recul, j'arrivai à placer dans le rail mes roues gauches. Je suivis cette sorte de fossé jusqu'à l'endroit où je pus remettre ma jeep en position de départ, le nez vers le bas.

L'esprit libre alors, nous revînmes à la maison où je passai la nuit entière, retenu par une contracture utérine tenace. L'accouchement se termina au petit matin par un forceps.

*

* *

Pendant tout l'été, les animaux vivaient toujours en liberté ou en semi-liberté autour de la maison, errant souvent la nuit. Il m'arrivait parfois dans le noir sur la route de me trouver devant une masse sombre, allongée sur le goudron. Barrant la route, vache ou cheval dormaient paisiblement. Il fallait presque les bousculer pour qu'ils daignent se déplacer.

Leur présence sur la route constituait un gros danger.

Un soir, à la tombée de la nuit, je descendais du fond de la vallée en jeep. À la sortie d'une courbe, à un endroit où j'avais eu quelques mois auparavant un accident un jour de marque du bétail, j'allais croiser une camionnette Citroën qui remontait vers les Aldudes. J'aperçois alors, entre la paroi de la montagne et cette camionnette, une grande jument alezane, que je connaissais fort bien et qui appartenait à la maison située juste en contrebas de la route. Cette jument, affolée, prend le galop en essayant de dépasser le véhicule. Le chauffeur, pour éviter de l'écraser, ralentit un peu. La jument dépasse la camionnette, traverse alors la route vers sa gauche, en avant de celle-ci. Elle se dirige, de toute évidence, vers la barrière de la maison et se trouve nez à nez avec ma jeep. Prévoyant l'accident, j'ai le réflexe de placer ma voiture légèrement en oblique. La jument, n'ayant d'autre moyen d'éviter celle-ci, saute sur le capot de ma jeep qu'elle écrase, en arrachant les tubes d'acier du pare-brise et du siège de droite. Le pare-brise vient se briser sur le volant, faussant le tube

de direction. Grâce à mes gros gants, je n'ai pas la moindre égratignure. Je m'aperçois alors que la glace de mon pare-brise, en éclats, n'était pas en verre de sécurité ! La jument est tuée sur le coup, et il faut dégager sa masse de l'auto. Sa tête pend, lamentable, au bout de son cou, fracturé net. Avec le propriétaire de la maison, alerté par le bruit, nous sortons péniblement de la route la jeep, dont la direction est bloquée et faussée en la faisant descendre dans la cour de sa ferme.

*

* *

La résistance de cette voiture était celle d'un petit char d'assaut.

Cette nuit, un appel urgent, par téléphone, pour une maison, en haut des Aldudes. Il s'agit d'une femme qui saigne.

- Vous savez, docteur, vous prenez le chemin dans le fond de la place, devant la gendarmerie. Après Soldadoa, en haut, vous continuez le chemin vers la gauche.

Je vois bien ce chemin. Ils n'ont pas de cheval et, à cette heure, ils n'ont pas le temps d'aller en chercher un chez un voisin.

Un détail me revient, précis : je sais que, là-haut, sur une partie plate, ce chemin est bordé de murettes de pierres plates trop rapprochées peut-être pour la largeur de la jeep.

Qu'importe ! Il n'est pas question pour moi de monter à pied cette nuit depuis la place. J'aviserais là-haut. Je m'approcherai en jeep le plus près possible de la maison.

Une demi-heure plus tard, j'engage ma voiture dans ce chemin irrégulier et très raide. Je conduis doucement, en première démultipliée, sur les quatre roues motrices. À petite vitesse, le moteur ronronne comme celui d'un bateau et la caisse se balance sur les ressorts. Les petites lampes du tableau de bord, brillantes derrière le rideau de pluie qui s'écrase sur le pare-brise, accentuent le sentiment de confort et renforcent l'impression d'un bateau en mer.

Brusquement, le chemin se rétrécit, comme je l'avais bien pensé. J'approche tout lentement. Je ne passerai pas. Quelques centimètres de plus, et mon pare-chocs est au contact des murs.

Un coup d'accélérateur sur la murette de droite décroche trois pierres, qui hésitent d'abord, puis tombent devant ma roue.

Je recule de cinquante centimètres, je braque un peu mes roues à droite et de nouveau un coup d'accélérateur fait tomber une dizaine de pierres, qui roulent jusqu'au milieu du chemin. Je recule et je passe sur ces pierres.

Je continue ainsi en passant chaque fois sur les tas de pierres plates

écroulées. En quelques minutes, je franchis ainsi une vingtaine de mètres au-delà desquels je retrouve la liberté.

Il fallut toute une journée pour réparer mes dégâts et remonter la murette.

*

* *

Un jour, j'étais dans le haut de Banca, j'avais voulu gagner un peu de temps en modifiant le chemin que je prenais d'habitude. Je me trouvais sur une sorte de plateau entouré d'une murette de pierres et de terre. Je ne pouvais en sortir qu'en tentant une échappée au travers d'une clôture en gros piquets fichés au sol. Sans la moindre difficulté, un petit coup sur l'accélérateur me transporta de l'autre côté, où je retrouvai ma route.

*

* *

Un autre jour, je dus m'arrêter sur un chemin au flanc de la montagne, au fond d'Urepel, devant un rocher éboulé et un glissement de terre qui bouchaient complètement la route. Je mis en première démultipliée et je montai à 45 ° la pente d'une châtaigneraie à droite du chemin. Je réussis à passer entre les arbres et à reprendre le chemin après avoir contourné l'obstacle.

La seule chose que la jeep redoutait, c'était la boue profonde dans des parties marécageuses des bois de châtaigniers.

Malgré cela, des entrepreneurs forestiers l'utilisaient tous les jours pour se rendre sur leur chantier. Les qualités extraordinaires de cette voiture furent exploitées aussi par des sportifs qui créèrent pour elle un circuit rapide et périlleux au travers de la forêt d'Iraty.

Les périls de la facilité

Pour l'homme qui venait de souffrir de la contrainte et de la pénurie de toute matière et qui assistait, encore incrédule, au miracle des antibiotiques, cette période fut enivrante.

Libéré des maladies microbiennes, il allait vivre mieux et plus longtemps. Les risques, qu'il courait hier encore, étaient désormais écartés.

Il songeait avec tristesse à ses proches, morts seulement quelques mois, quelques semaines avant l'arrivée de la pénicilline, et que nous aurions sauvés, si nous avions eu alors ce médicament à notre disposition.

Cette facilité, tombée subitement du ciel, devint vite pour l'homme une habitude. Il devint oublieux d'un passé, très récent cependant. Considérée comme un dû par la génération suivante, elle fit de lui un blasé plus exigeant chaque jour.

À ces victoires, durement obtenues par le travail acharné de quelques isolés vivant dans l'ombre, succéda un appétit sans frein dans tous les domaines.

L'essence et les pneus revenus en vente libre, les voitures se multiplièrent, au nom de la liberté, au nom de l'égalité. Mais ces voitures ne furent jamais assez rapides, les routes, jamais assez larges ; le travail, jamais assez bref ; l'effet d'un médicament, jamais assez spectaculaire.

Par un curieux paradoxe, dans une époque où le collectivisme et l'esprit de groupe tendaient à se développer, en se définissant comme la forme la plus évoluée de société, l'homme fit preuve, par ses revendications sans fin, du goût le plus aigu pour la maison individuelle et la voiture personnelle. Il bouda de plus en plus les moyens de transport collectif.

Les moteurs se perfectionnèrent, les coques des voitures s'allégèrent et la vitesse augmenta, au point que les routes anciennes ne permirent plus au flot sans cesse croissant des véhicules de s'écouler librement.

Les accidents se multiplièrent.

La guerre était déjà loin. Mais l'esprit guerrier, qui sommeillait au fond de l'homme, se réveilla soudain à l'appel de la route.

Des interventions, des défilés, des manifestations amenèrent les « responsables » à élargir les chaussées. Les hommes politiques n'osèrent plus discuter devant une telle pression électorale.

Le « tourisme » devint un prétexte - sous couvert d'un droit de tous à la culture et à la connaissance - pour rouler davantage, pour rouler plus loin, pour rouler plus vite.

De vieux ponts furent remplacés, de vieilles maisons admirables furent rasées, car elles gênaient la circulation. Tout ce qui n'était pas route, devint obstacle.

À la suite de ces sacrifices, le riche passé fut parfois saccagé. La route cessa d'être un moyen. Elle devint le but.

Elle n'a plus besoin désormais de conduire à un endroit précis. Il lui suffit d'être. Elle ne peut, certes, donner le bonheur. Elle donne l'ivresse et l'oubli.

Le cercle infernal est enclenché. Un blessé de la route a droit à tous

les moyens de secours les plus évolués, les plus onéreux. Ceux-ci n'arrivent jamais assez tôt. On n'aura jamais assez de sang, assez d'ambulances rapides, assez de matériel de réanimation, assez de personnel compétent et spécialisé pour utiliser tous ces équipements avec la rapidité souhaitable. Surtout, jamais de navigateur assez entraîné à lire la carte à côté du pilote d'ambulance pour arriver à temps auprès du blessé, d'autant plus que l'information reçue est souvent insuffisante ou erronée, et que la recherche, la nuit, dans les dédales de petites routes maintenant toutes goudronnées jusqu'à la moindre ferme, devient presque impossible.

Le grand arbre à gauche, la petite cabane à droite, la grande mare aussitôt après, tous ces détails deviennent inutilisables. Dans le brouillard et dans le noir, dans la cacophonie des radiotéléphones et l'imbroglio des phares tournants, la foule des sauveteurs s'interpelle d'une voiture à l'autre. La bataille, si bien conçue par l'état-major sur le papier, avec tout ce matériel perfectionné, sombre dans la confusion.

En dépit de ces risques, on ne peut s'en passer : la fréquence et la gravité des traumatismes rendent irremplaçable l'intervention immédiate d'équipes hautement spécialisées.

*

* *

L'homme, qui prend la route, n'a plus le sens de sa propre responsabilité et de son autonomie. Il sait qu'il sera pris en charge par une société qui volera à son secours s'il commet une imprudence grave. Il sait que tout un réseau complexe de sauvetage est organisé. Il tient à faire de l'acrobatie, parce qu'il a la notion d'un filet.

Le mépris de la règle, sur la route, devient de plus en plus grave.

Les groupes de sauveteurs, mis sur pied aux frais de l'État, s'équipent de plus en plus lourdement, du plus modeste corps de pompiers de village au service d'urgence et de soins intensifs (SUSI) le plus perfectionné d'un centre hospitalier universitaire.

L'État a organisé des équipes d'urgence mobile, qui se déplacent sur la route dans de véritables petits blocs de réanimation automobiles, les « SMUR », en liaison radiophonique constante avec le poste de commande qui reçoit les appels et coordonne les déplacements, le « SAMU ».

À l'échelon d'un grand centre hospitalier universitaire et au niveau d'un département peu peuplé, le schéma de fonctionnement des secours est identique.

Mais, par suite d'un défaut de débit, ces centres peuvent devenir une charge insupportable : pour un service de soins intensifs de huit à dix lits, quel que soit le taux d'occupation, le personnel doit être le même. Il faut toujours en effet un médecin-réanimateur chef de service, un médecin anesthésiste, des infirmières hautement qualifiées, un radiologue, un laboratoire, un centre de transfusion, par équipes alternées de jour et de nuit.

« La santé n'a pas de prix », dit-on.

Pourtant la progression délirante du prix de revient de ces secours et de ces soins exige qu'on prenne celui-ci en considération, même si les dépenses engagées pour les soins de remise sur pied de chaque blessé - ramassage sur la route, premiers soins sur les lieux de l'accident, bloc de réanimation, radiologie, bloc opératoire, longs séjours en service de rééducation - viennent se fondre dans le fleuve anonyme du budget de santé.

- Mais, madame, comment allez-vous pouvoir payer tous ces millions ?

- Oh, ils nous ont dit, au secrétariat, de ne pas nous inquiéter. La note sera adressée directement à la Sécurité sociale.

Au stade d'inconscience généralisée où nous sommes arrivés, ce n'est pas seulement en organisant le sauvetage autour de ceux qui abusent de cette sécurité que nous gagnerons, mais en instaurant délibérément la prévention.

Une police de la route banalisée sera le seul moyen rapidement efficace, malgré son impopularité, de recréer l'habitude de respecter la vie des autres.

*

* *

Dominant de très haut l'atmosphère de facilité de notre époque, la notion d'assurance est celle qui a les plus lourdes conséquences : elle supprime le sens de la responsabilité. Pouvoir commettre une erreur, courir un risque mal délimité, pouvoir faire courir un danger à autrui avec la certitude que la réparation du dommage ne vous appartiendra pas entraînent le glissement vers l'irresponsabilité.

MALADES ET MÉDECIN

La confiance

La lecture des journaux professionnels, qui encombrant chaque matin le courrier du médecin, est devenue impossible, faute de temps. Cette presse est de deux sortes : la première apporte une information technique; la deuxième relève de la politique que mènent les grands et les petits syndicats à l'intérieur de la profession.

Notre majorité syndicale est attaquée par un nombre sans cesse croissant de « groupuscles » qui brandissent leur bannière avec passion. Chacun se prétend le plus représentatif de l'ensemble de l'opinion médicale. Chaque opposant veut avoir l'exclusivité des idées fécondes et définitives sur l'organisation de la société médicale de demain.

Il est plus facile d'organiser efficacement un programme de vaccinations ou de bilans systématiques que de pénétrer la personnalité de l'individu.

La confiance en un médecin est très longue à venir et n'est pas une affaire de programme administratif ou politique. Une répartition des clientèles par secteurs, selon la densité de la population ou tout autre critère pouvant inciter les esprits mathématiques à réaliser un quadrillage géographique, ne comblerait pas les aspirations humaines, en France tout au moins.

Au cours de dizaines d'années d'exercice, le médecin de famille subit le flux et le reflux des sentiments d'une clientèle à son égard. Pour une raison futile parfois, souvent sans raison, pour s'adresser à un autre ou à d'autres confrères successivement, un malade peut quitter son médecin. Il est légalement libre de choisir, quelles que soient les raisons de son choix.

Il peut arriver que le médecin ne revoie plus une famille, pendant des années parfois, alors qu'il a résolu pour elle des situations périlleuses. Des accouchements, des drames, des maladies avaient noué des rapports chaleureux entre elle et lui. Malgré tout ce passé commun, elle détourne son regard et ne le salue pas. Le médecin sent alors son cœur se serrer.

Mais le flux revient. Certaines familles retournent vers lui, plus

conscientes, plus confiantes que par le passé. De nombreuses années auront parfois été nécessaires. Des plis se sont creusés sur le visage.

Les premières années de mon installation, un confrère voisin me disait un jour : « Vous savez, Dufilho, on ne sent pas sa clientèle avant dix ans. »

Il faut bien plus longtemps.

*

* *

Il arrivait, surtout dans les petits villages, que les malades, bien conseillés par des amis, partent directement dans une « grande ville » consulter un médecin, qui les recevait dans un bureau Louis XV impressionnant, sur des tapis de valeur. Ils allaient quelquefois consulter d'eux-mêmes un spécialiste. Ils racontaient leur histoire, oubliant certains détails très importants, que connaissait bien leur médecin de tous les jours - et de toutes les nuits - et ils revenaient moralement soulagés ; jusqu'à la crise suivante, entre deux heures et trois heures du matin, l'heure de l'angoisse où le cœur bat comme un fou et où l'on se sent mourir. Alors, le petit médecin se levait et partait. Il ne pouvait pas, devant la répétition de ces signes, et connaissant le long cheminement de la maladie, ne pas faire le même diagnostic et ne pas faire la même injection intraveineuse qui faisait d'un candidat à la mort un vivant. Il rentrait chez lui, traînant les pieds, essayant de chasser le souvenir de la lutte qu'il venait de mener pour se rendormir jusqu'au matin. C'était difficile.

- Si du moins elle m'avait demandé une lettre pour aller consulter un spécialiste, je lui aurais conseillé tel autre confrère, bien plus qualifié pour son cas, et j'aurais pu éclairer celui-ci sur le début de la maladie et sur la forme particulière des crises.

L'heure arrivait de reprendre la journée, qui déjà commençait pour les autres vivants. D'autres soucis et d'autres joies se mêlaient de nouveau dans mon âme et refaisaient le lit habituel de mes songeries.

Il faut beaucoup de temps, une partie de vie, pour mériter le droit d'être écouté. Mais la confiance n'est jamais éternelle. Ce qui fait sa grandeur, c'est justement sa fragilité, sa perpétuelle remise en question.

La confiance du malade ne se donne pas indifféremment à chacun des médecins d'un même groupe médical. Elle n'est pas interchangeable. Elle ne se transmet pas à un remplaçant provisoire, encore moins à un successeur. En quelques années, la clientèle de celui-ci glisse et se renouvelle au gré des affinités nouvelles. Le malade

est à la recherche d'une entente profonde avec son médecin.

Toutes les prévisions administratives se trouveront bousculées par ce besoin de l'individu. Il y aura toujours des médecins à grosse clientèle et des médecins qui ne travailleront pas.

Tutoyer le malade, ne pas le tutoyer ? J'ai vu des confrères, parfois des médecins appelés par moi en consultation auprès d'un de mes malades, commettre des bévues grossières à ce point de vue. Ils ne « sentaient » pas le milieu. Le mobilier, l'attitude, le choix des bibelots, un livre particulier, sont d'emblée bien plus révélateurs que des mots. Ils peuvent évoquer tout un passé d'artiste, de militaire glorieux, de professeur, de musicien. Les mots sont choisis, souvent volontairement discrets ou hermétiques. Un malade affiné, même dans le milieu en apparence le plus banal, ne se livre pas à n'importe qui, il ne laisse filtrer au travers de ses réponses que le strict nécessaire à l'interrogatoire technique. Cette réticence se ressent même parfois chez un malade d'hôpital, tout dépouillé qu'il soit du cadre protecteur de sa maison.

La confiance humaine ne s'instaurera que rarement, s'il n'y a pas de correspondance profonde, de complicité soudaine dans une attitude morale. Ce qui ne se dit pas compte beaucoup plus que ce qui est exprimé. Le médecin laissera alors, au-delà du respect pour une compétence particulière, comme une sorte de regret, comme une nostalgie. De cet homme qui vous a si bien soigné pour votre cœur, vous ne pourrez jamais faire un ami.

*

* *

Le tutoiement devient gênant, impossible, dès le moment où perce, dans l'attitude du jeune homme ou de la jeune fille, cette barrière presque imperceptible, qui signe la conscience de sa personnalité, de sa divergence, de sa démarcation d'avec autrui. Il n'y a pas d'âge précis pour cette évolution.

Ils écoutent l'interrogatoire pour lequel ils viennent vous trouver, mais au-delà de cette frontière, ils ne vous autorisent pas à pénétrer. Ils exigent de vous le respect. Vous pouvez aborder certaines questions avec eux, si l'occasion vous en est donnée par la nécessité d'une mise au point professionnelle, mais ils réclament de vous la distance : ils traitent d'égal à égal.

Cela se sent, tout d'un coup, chez un jeune garçon ou une fillette qui étaient des enfants jusque-là. Aujourd'hui, soudain, vous devez leur dire vous.

Avec un autre de leur frère au contraire, ce sera différent. À trente ans, vous pourrez le tutoyer. Les rapports auront toujours un décalage, créé par la supériorité humaine qu'il sentira en vous, et qui sera d'un ordre différent, presque paternel.

*

* *

Les institutions pourront changer, la pléthore médicale se développer encore, les tests les plus saugrenus pourront être inventés pour tirer au sort les candidats admis à exercer la profession de médecin, il faudra toujours, pour faire de la bonne médecine, - et à la longue pour « réussir » - une sorte d'attrait implicite entre le malade et le médecin. Cette règle est exigeante quel que soit le milieu. Elle est aussi vraie chez un docker que dans la famille d'un officier supérieur, aussi nécessaire chez un domestique agricole que chez un gros propriétaire.

« Réussir », pour un médecin, qu'est-ce que c'est ? Ce n'est pas brasser superficiellement une masse mouvante et toujours changeante de « clientèle ». C'est, au long des années, profondément, mériter une confiance amicale. Ainsi, peu à peu, le nombre, et surtout la qualité des rapports avec d'autres êtres, malades par hasard, seront en progression.

*

* *

Ce qui m'étonne parfois, au fond de moi-même, c'est de ne pas être le même dans la vie de tous les jours et enfermé dans mon confessionnal. Les hommes et les femmes sur lesquels je referme la double porte de ma salle d'attente, ou sur le lit desquels je m'assois, je leur accorde d'emblée mon indulgence pour leur banalité que je sens au premier contact, mais je suis toujours touché par leur honnêteté, à ce moment précis. Ils n'essayent pas de frauder avec moi. Leur pyjama sale, ce désordre de leur lavabo, de leur lit, d'un commun accord, il n'en est pas question. Ceci n'est qu'un hasard, un moment passer de leur existence. Nous ne le voyons plus, tous les deux, et nous parlons sur un autre plan. Nous allons au-delà, méprisant tacitement ces détails, qui ne sont qu'extérieurs au vrai problème.

D'autres êtres, pleins de richesse, partagent celle-ci avec moi dans les mêmes circonstances et m'illuminent sans le savoir peut-être.

*

* *

La tendance actuelle est de tout codifier dans les entreprises humaines, de tout « planifier », sur le papier, en ce qui concerne l'exercice de la médecine. Mais, tant que l'homme pourra encore se dégager de cette organisation anonyme, il retournera à l'homme-médecin de son choix.

On ne fait pas de la médecine comme on fabrique un pont ou un barrage. La « matière » est humaine.

Le temps perdu

Aller toujours plus vite, gagner du temps. Pour le perdre ensuite.

La partie la plus précieuse de l'énergie vitale se gaspille ainsi. Qu'il s'agisse de se tuer ou de s'entraider, sur la terre, dans l'air, sur l'eau, la vitesse occupe tous les chercheurs du monde.

Aucun jouet n'est trop coûteux pour l'adulte, s'il va plus vite que celui du voisin.

Ce temps « gagné », par rapport à quoi l'est-il ?

Que nous a-t-il fait perdre en compensation ?

Le temps de la transition, ce délai bienheureux permettait autrefois aux missionnaires qui ne connaissaient pas les terres lointaines où ils allaient vivre, d'avoir des contacts précieux, à bord d'un bateau, avec des êtres qui avaient vécu là-bas. La traversée durait de longues semaines. C'est dans cet esprit que leur ordre leur imposait parfois ce voyage sur les cargos les plus lents.

Une maturation se faisait en eux au long des jours.

Cette entrée en matière prolongée faisait d'eux, quand ils abordaient enfin, non plus des étrangers, mais des êtres adaptés, avertis, à l'abri des surprises.

*

* *

J'ai plusieurs fois entendu des allusions touchantes à l'un de mes prédécesseurs dans le pays, le docteur Etchepare, qui vivait aux Aldudes et ne se déplaçait qu'à cheval dans toute la partie haute de la vallée. C'était un être profond, poète et philosophe, d'une grande bonté. Il lui arrivait souvent de lire un volume, bercé par le pas de son cheval. Absorbé dans ses pensées, il oublia parfois son cheval dans la maison d'où il sortait. Et il partait à pied.

*

* *

Que d'heures, apparemment perdues, ont été pour moi source

d'enrichissement ! La lenteur est loin d'être inutile. Le rêve peut être fécond. Le temps de la réflexion peut enfanter une activité intense.

*

* *

J'avais rêvé d'une vie sans dimanches, sans jours de fête, sans exceptions, sans marge tracée à l'avance.

Vivre une même vie tous les jours, dans sa plénitude, sans creux, sans démissions.

J'étais en apparence devenu un isolé.

En vérité j'étais comblé.

Les expériences, qui semblaient se répéter, n'étaient jamais identiques. Elles formaient à la longue une somme qui comptait pour moi.

Et je songeais ainsi en poussant mon cheval.

Les heures passaient alors dans une sorte de méditation sans que je puisse intervenir pour gagner du temps. Seuls un hélicoptère ou des routes carrossables eussent pu me faire redevenir un homme de ce siècle. Mon instinct et ma vocation particulière s'accommodaient avec bonheur de cette sorte de lenteur d'un autre âge. Le rythme du pas réglait mon recueillement et le favorisait.

Ni l'heure ni la saison ne pouvaient plus intervenir pour modifier cette fatalité que j'avais choisie au départ. Mon intuition au moment décisif de ma détermination ne m'avait pas trompé. Ce cadre m'enfermait dans une sorte d'état de grâce, au même titre qu'un habit de religieux.

Sous l'éclairage cru de la lune claire, l'ombre portée de mon cheval faisait une tache bleu sombre qui s'allongeait sur la pente enneigée.

Au loin, dans cette nuit froide, les crêtes glacées se détachaient sur un ciel pur.

Voici un témoignage exceptionnel, un livre très simple, beau comme une évidence. Composé d'une suite de " petits faits vrais " comme les appréciaient aussi bien Giono que Stendhal, il retrace quelques étapes de la vie d'un jeune médecin qui, en 1937, sous-lieutenant démobilisé, choisit pour y accomplir sa vocation une région de montagne privée de toute assistance, la vallée de Saint-Étienne-de-Baïgorry, au Pays Basque.

Les accidents de parcours, les courses à dos de mulet, les accouchements, l'assistance à ceux qui vont mourir de tuberculose, un séjour à Fresnes sous l'Occupation, tout cela et beaucoup d'autres faits quotidiens, nous font découvrir un Pays Basque inconnu, à la vie rude et austère mais furieusement belle.

Pas la peine d'aller en Afrique ou dans la Sierra Madre pour rencontrer la grandeur.

Le docteur André Dufilho fut médecin au Pays Basque de 1937 à 1953. Il commença à rédiger ses mémoires, en 1971, retiré dans son pays d'origine, la Gascogne.

Notes

[←1]

On était dur au mal. Les familles attendaient, espérant un mieux chaque jour avant d'appeler le médecin. Quand j'arrivais, le diagnostic s'imposait, souvent le pronostic.